



VICTOR DE CHELAN.

Imprimerie d'Amédée Saintin, rue Saint-Jacques, 38.

Roués de Paris.

VICTOR DE CHELAN.

MŒURS CONTEMPORAINES

PAR

ARNOULD FREMY.

II.

Paris,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS,

CHRETIEN éditeur, rue Percé-Saint-André, 11.

1840.



I.

L'hôtel du maréchal était un des plus modestes et des plus simples du quartier de..... Les habitations qui l'entouraient avaient, pour la plupart, un cachet de luxe et de splendeur. On reconnaissait de loin celle du maréchal à un gros mascaron, dans le goût de Louis XV, qui décorait la porte cochère. Quelques peupliers menus et rachitiques, que le vent agitait au-dessus du mur de la cour, annonçaient un jardin, mais de ceux qui ne communiquent

pas d'agréables impressions. A son aspect, vous vous sentiez machinalement saisi d'un sentiment de tristesse et de malaise. La plupart des plantations et des arbustes y venaient mal; les fleurs y poussaient difficilement, le terrain n'ayant point été favorablement disposé pour elles.

La maison manquait de goût et de style. On devinait un architecte prétentieux et maladroit. Le rez-de-chaussée avait été construit sur des proportions grandioses, tandis que l'étage supérieur était bas et ramassé. Un toit en zinc, formant la tente, s'avançait au-dessus de la porte du vestibule, de façon que les voitures qui stationnaient là fussent garanties, en cas de pluie. A gauche, en entrant, on remarquait, dans un des coins de la cour, un beau sorbier.

Une femme de charge, un cocher, un valet de chambre et un chef d'office, composaient, presque seuls, le domestique du maréchal. C'était peu pour un homme de son rang. Il est vrai qu'il n'aimait pas le faste et la dépense;

on le disait, du moins. Il paraissait vivre d'une façon modique et fort retirée. On remarquait seulement que le mot *argent* n'était presque jamais prononcé par lui. Les uns disaient : « C'est le fait d'un avare. » Les autres le taxaient, au contraire, de prodigalité sans frein. Du reste, si le maréchal ne s'occupait guère de ce qui se passait dans son voisinage, en revanche, on s'occupait beaucoup de ce qui se faisait chez lui. Il semblait que chacun eût un intérêt direct à le censurer.

Depuis quelque temps, le maréchal sortait à peine de son cabinet de travail, où il paraissait attaché par des affaires très pressantes et très graves. Le jour où nous pénétrons pour la première fois dans ce cabinet, nous y rencontrons la femme de charge, qui vient annoncer à son maitre, d'un air respectueux, que le nouveau valet de chambre qu'il attend est maintenant dans l'antichambre.

« C'est bien, répond le maréchal d'un air d'impatience, et comme en se parlant à lui-même, voyez un peu si sa figure est douce et

honnête... Qu'il attende, au surplus, qu'il revienne dans quelques heures... Je ne veux pas, je ne puis le recevoir à présent... Je saurai lui dire tout à l'heure si je puis le prendre ou non à mon service... »

Le nouveau domestique, comme on le pense bien, était plus mort que vif en paraissant devant son maître. Il balbutiait, tremblait de tous ses membres. On eût dit qu'il allait tomber en défaillance. Il paraissait, en un mot, si inquiet, si intimidé, que le maréchal se vit forcé de lui adresser la parole d'un air de bienveillance et de bonté. Cette voix, que Victor avait jugée devoir être dure et sèche, lui parut au contraire, douce, agréable, et d'un timbre flatteur. Ce petit œil, autrefois vif et mobile, avait perdu tout son éclat. Le maréchal, après avoir parcouru rapidement quelques papiers qu'il avait sous les yeux, dit à Victor :

« Ce sera vous, mon ami, qui aurez soin désormais du jardin, à la place de la femme de charge, que ce travail fatigue. Vous servirez à

table; quelquefois même vous conduirez à la place du cocher. Mais, surtout, n'oubliez pas que je vous recommande de ne pas dire un mot dans le voisinage, ou ailleurs, de tout ce que vous pourrez remarquer et observer ici : point d'indiscrétion ; vous êtes prévenu d'avance, qu'au moindre reproche de ce genre, votre renvoi serait à l'instant même décidé... Souvenez-vous aussi, qu'en me parlant, il est nécessaire de hausser toujours un peu la voix. La femme de charge achèvera, du reste, de vous mettre au courant de vos fonctions. Allez, mon ami, ne me regardez pas comme un maître difficile et redoutable; montrez-vous attentif, zélé, et vous serez heureux ici..... Tâchez de rester longtemps à notre service. »

Victor s'inclina et sortit. On le conduisit, par le grand escalier du vestibule, dans une petite pièce lambrissée, où il trouva un lit de sangle, une table en bois commun, deux chaises, et un morceau de glace, en forme de triangle, fixé par trois clous à la muraille.

Pour éviter les soupçons, il avait eu soin de

ne prendre que quelques paquets et un coffre de bois, où il avait mis un habit de ville, une douzaine de chemises de très fine batiste; puis, huit ou dix mille francs, en or, rangés en rouleaux de cinq cents francs chacun. Le linge qu'il devait porter dans la maison devait même être plus épais et plus grossier que ne l'ont ordinairement les domestiques.

Il étendit dans une petite armoire l'habit de livrée qu'on venait de lui remettre et le linge qu'il avait apporté. Ensuite, il se mit en devoir de continuer l'espèce de journal qu'il tenait depuis quelque temps, et où il consignait, jour par jour, ses souvenirs, les principales actions de sa vie, quelquefois même de simples notes détachées. Il écrivit en soupirant :

« Le 17, entré chez le maréchal Mercet, à titre de *valet de chambre*. »

Il se promena dans son galetas avec agitation, en s'indignant de son indécision et de ses regrets. Que d'inquiétudes n'avait-il pas eues d'abord, sur l'issue de son plan, avant de se présenter dans cette maison! A présent, ses

vœux étaient comblés, son projet était sur le point de s'accomplir, et, par une contradiction bizarre, il regrettait presque d'avoir obtenu une réussite si prompte et si complète.

L'abattement, la crainte, l'attente, tous les tourmens d'une passion violente et comprimée, le faisaient passer sans cesse des excès de la défiance et de la crainte aux mouvemens d'une joie désordonnée :

« Elle est là! dit-il en tendant le cou et en se penchant pour tâcher d'apercevoir ce qui se faisait aux étages inférieurs; l'indifférente ne se doute guère, hélas! de ce qui se passe en ce moment ici, et des efforts de résolution et d'adresse qu'il m'a fallu faire pour me rapprocher d'elle. Nous allons donc dormir cette nuit sous le même toit... Si cependant, demain, en me voyant debout derrière le fauteuil de son père, elle allait soupçonner... Allons, allons, mon pauvre Nicolas Leblanc, chassez-moi bien vite ces idées-là; point de regrets, de fausses alarmes. Songez donc que tout va dépendre d'un mot, d'une volonté, d'un caprice peut-être de

votre maîtresse... Vous lui appartenez, maintenant, et n'allez pas, par un geste, une parole imprudente, compromettre le plus ardent sacrifice que l'amour ait peut-être jamais inspiré...

Il était dans la maison depuis quelques heures à peine, et s'étonnait déjà de ne point avoir encore aperçu Adrienne. Le moindre événement lui semblait un obstacle à ses désirs. Quand on aime, on trouve un sujet de découragement, ou de joie, souvent dans la circonstance la plus indifférente.

Le maréchal avait dîné ce jour-là seul avec deux officiers de ses amis. Victor, en soupant le soir à l'office, eût bien voulu amener quelques-uns des domestiques à parler de leur jeune maîtresse; mais il craignait de se trahir ainsi. Le plus sûr était de garder le silence. D'ailleurs, pour mieux remplir son personnage et éviter les questions indiscrètes, il avait imaginé de bégayer en entrant dans la maison. Aux premières paroles que lui adressa le cocher, il répondit avec tant d'hésitation, et af-

fecta de traîner si bien sur chaque syllabe, que son interlocuteur, ennuyé de sa lenteur, ne jugea pas à propos de continuer l'entretien.

Il était plus de minuit lorsqu'il s'endormit. Les mille pensées, l'espoir, l'attente mortelle qui l'agitaient le tinrent longtemps éveillé. Le lendemain, il se leva dès six heures, frais, dispos, et prêt à faire preuve de zèle et d'activité. Il mit une veste de travail, se barbouilla de nouveau le visage, et descendit au salon, dont il ouvrit les volets avec précaution.

Le jardin, qui lui avait paru si triste la veille, semblait avoir pris, à cette heure-là, un aspect inaccoutumé de mouvement et de gaîté. Il faut dire aussi que les premières vapeurs du matin l'enveloppaient encore à demi. Des gouttes d'eau suspendues aux feuilles des arbustes leur donnaient un certain air de fraîcheur et de vivacité. Quelques moineaux s'étaient donné rendez-vous dans un petit berceau, situé à l'un des angles du jardin, pour y former un chœur national. Mais ils s'envolèrent au bruit

que fit Victor en ouvrant les volets. On ne saurait dire précisément ce qu'on ressentait à l'aspect de ces plates-bandes sèches et nues ; c'était comme un malaise complet qu'on éprouve à l'approche d'une personne qu'on voudrait savoir riche, et dont l'intérieur annonce l'indigence.

Victor eut tout le loisir d'examiner en détail ce salon d'un effet magique à ses yeux, et dont il prenait en quelque sorte possession. C'était comme une place forte qui cédait enfin à ses attaques. Que de fois ses vœux, ses plus vifs désirs n'avaient-ils pas envahi, inspecté, caressé ces objets, inanimés pour tant d'autres, mais qui tous avaient pour lui une sensibilité particulière, une voix pénétrante et animée!

Par une clairvoyance infaillible et que le cœur seul possède, il semblait qu'il eût d'avance observé, pressenti tout ce qu'il voyait. Il était en même temps saisi d'une émotion vive et profonde, en remarquant à côté du luxe et de la splendeur, d'étranges symptômes de vetusté et de délabrement; du reste, grâce à ce

singulier mélange de richesse et de pauvreté vénérable, ce salon était rempli de style et de caractère. Le plafond était crevassé, les boiseries offraient en plus d'un endroit des traînées d'humidité occasionnées par le voisinage du jardin, la draperie avait perdu sa teinte primitive, tout cela pourtant ne laissait pas de séduire, d'étonner même, tout cela portait un certain cachet de dignité et de grandeur.

Victor, palpitant à la fois de bonheur et de crainte, se mit à chercher avec un soin particulier sur les meubles, sur les coussins, pour voir s'il ne découvrirait pas un de ces objets indifférens, futiles en apparence, mais qui deviennent des trésors de joie et d'émotion entre les mains de l'homme passionné. Un mouchoir, un gant oublié, quelques brins de violette froissés et dédaignés suffisent alors, mais ce salon austère et rigide n'offrait, hélas! rien de pareil. Il semblait que tout y fût sacrifié au calme de la réflexion et de la pensée: rien pour les douces impulsions, rien pour les délicatesses du cœur.

Après avoir erré long-temps ainsi et examiné successivement chaque détail, Victor finit par s'arrêter devant un portrait suspendu vis à vis de la cheminée, et qui représentait un officier en grand uniforme. Un air de force et d'activité était répandu sur cette physionomie mâle et calme, la main droite était appuyée sur la poitrine avec une sorte de décision, la tête légèrement inclinée vers l'épaule gauche.

« Ce portrait est frappant de ressemblance, s'écria Victor qui ne put contenir un cri d'étonnement; pourtant ce sourire de bienveillance est faux et simulé. Le peintre le lui a donné, mais il n'a jamais appartenu à l'original: c'était une figure dure, énergique; je me souviens fort bien qu'elle m'inspira d'abord un sentiment de répulsion... que de regrets, que de peines, que de remords ont depuis succédé à cette première entrevue!... Où est le temps où j'étais libre encore, où je pouvais aimer sans peines et sans défiance? quelle histoire lugubre et affligeante une main étrangère pourrait inscrire au bas de cette peinture!... Si pour-

tant le malheur de cette affaire fût retombé sur moi seul !.. les chances n'étaient-elles pas les mêmes ? Aurais-je eu une famille, un père, une sœur, des amis pour me venger, pour faire peser un anathème sur l'homme qui eût été la cause involontaire de ma mort ?..

Après être resté quelques instans devant ce portrait, cédant aux sentimens divers qui l'agitaient et le troublaient, fier en quelque sorte de s'offrir à cette image froide et muette dans l'état d'abaissement où il se trouvait, il se mit en devoir d'épousseter les meubles et de frotter le parquet du salon. Un peu de bruit se fit en ce moment dans le cabinet voisin.

Victor reconnut non sans surprise, que le maréchal était levé déjà depuis long temps. Il se mit à l'observer par le trou de la serrure. Plusieurs piles d'argent étaient rangées devant lui, sur son bureau. Il inscrivait au fur et à mesure sur un gros registre des extraits de lettres qu'il prenait dans un carton. Par momens, il s'interrompait, se renversait sur son fauteuil, et restait plongé dans une contem-

plation douloureuse. Son œil habituellement mobile et animé, devenait alors d'une fixité singulière, il respirait à temps inégaux et précipités; puis, revenant subitement à l'objet qui le préoccupait, il passait rapidement la main sur son front comme pour chasser une idée pénible et se mettait à déchirer coup sur coup et avec une sorte de fureur convulsive plusieurs des lettres du carton sur lesquelles il jetait à peine les yeux. Une toux sèche se mêlait par intervalles au bruit du registre dont il détournait rapidement les feuillets, et annonçait une fatigue intérieure, que l'activité d'un esprit vif et remuant cherchait vainement à surmonter.

Bientôt, la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre. Victor introduisit successivement dans le cabinet du maréchal, plusieurs hommes assez mal vêtus, au maintien humble et gêné, cachant mal les signes du besoin et de l'indigence sous les dehors d'une douteuse propreté. C'étaient pour la plupart de pauvres diables qui venaient là en solliciteurs; le cordon de la Légion-d'Honneur que portaient quelques-

uns d'entre eux, etait terne, décoloré, et avait contracté cette teinte de rouille que le temps et l'usage substituent à la nuance primitive de l'étoffe. On ne pouvait mieux observer qu'en ce moment les ressorts et la marche de cet intérieur, que tant de gens cherchaient en vain à pénétrer. C'était l'occasion d'épier et de surprendre ses embarras, ses petitesses et ses mystères. Car les gens même les plus réservés se trahissent et s'épanchent involontairement parfois. C'était là un jour fécond en aveux, en souvenirs, souvent même en scènes vives et touchantes, c'était, en un mot, celui que le maréchal appelait « Son jour de paye. »

Un bruit d'argent qu'on entendait à différens intervalles dans le cabinet, ne pouvait laisser de doute sur l'objet de ces visites. Le maréchal reconduisait chaque visiteur jusqu'a l'entrée du salon, et parfois avec une démarche étudiée, et qui sentait un peu l'orgueil et l'ostentation. Presque toujours à chaque allée et venue, il jetait un coup d'œil brusque et rapide sur le portrait de son fils. Arrivé à la porte

du salon, il disait quelques mots à l'oreille de chacun, et là, un regard significatif et mystérieux, une grosse larme essuyée furtivement du revers de la main, venaient alléger de part et d'autre l'émotion du bienfaiteur et la dette de l'obligé.

Un personnage d'assez mauvaise mine s'étant introduit furtivement dans le cabinet du maréchal, ce dernier entra dans un violent accès de fureur :

— Sortez, dit-il avec force au nouveau venu, et en ouvrant précipitamment la porte du cabinet, je ne vous connais pas; que signifient ces papiers que vous me montrez ?.. Quels sont ces certificats que vous venez me produire ?...

— Maréchal, ils sont bien à moi...

— Ils sont faux, vous dis-je, je connais tous les militaires en retraite à Paris : vous n'êtes point le nommé Jean-Marie Gransac, ancien dragon : cet homme-là est mort à ..... j'ai fait distribuer dernièrement des secours à sa veuve...

L'inconnu demeura interdit, n'osant pas répliquer, il s'éloignait accablé de confusion. Le

maréchal resta quelques instans sur le seuil de la porte. Comme il allait sortir, il le fit rappeler et lui mettant deux pièces d'argent dans la main :

— Allons, ne reparaissez plus ici, reprit-il d'un son de voix un peu radouci. Ma maison n'est ni une caisse publique, ni un bureau d'aumônes. Je puis bien, de temps à autre, soulager quelque malheureux, mais en très petit nombre, et j'exige surtout qu'on ait servi..... vous entendez, vous tous qui vous trouvez ici, il faut qu'on ait servi.... c'est ma condition. Si je prétendais satisfaire tous les pauvres gens qui se présentent chez moi, ma bourse n'y suffirait pas, et je me trouverais bientôt moi-même dans la gêne. Il faut de la mesure en toutes choses... Entre, toi, là bas... par ordre d'âge, mes enfans, les anciens les premiers, et les femmes avant tout le monde....

La matinée fut ainsi employée en interpellations, en remercîmens, en témoignages directs d'intérêts et de reconnaissance, suivant les gens qui se présentaient. Le flot des solli-

citeurs augmentait à chaque instant. Victor, en exerçant son blâme sur certaines parties de la conduite du maréchal, ne put cependant s'empêcher d'admirer l'activité d'esprit, le discernement, la mémoire prodigieuse qu'il déployait au milieu de cette cohue d'étrangers, où se trouvaient nécessairement beaucoup de mécontens. Car, les gens qu'on soulage, ne sont pas toujours les plus faciles à satisfaire. Le maréchal, suffisait à tout, savait tout concilier, instances, prières, réclamations, requêtes. Il semblait qu'il se multipliât. Personne n'avait besoin de se nommer. Sans hésiter, il allait sur le champ, droit à tel homme qu'il apercevait dans un coin du salon, la tête basse, l'air contrit, qui plaçait sa main sur ses yeux, comme s'il eût craint l'éclat du jour, mais en réalité, pour cacher ainsi la rougeur et la confusion qui couvraient ses traits.

Chaque aumône était accompagnée d'un sourire plein de grâce, ou de quelques paroles directement applicables à la position de chacun. Un mot sur la famille, les enfans, un rien;

un souvenir rapide, un simple regard jeté sur le passé. On ne pouvait imaginer de secours distribués avec plus de tact et de délicatesse. Le premier de chaque mois, la porte du maréchal était sévèrement interdite à tous les gens étrangers à cette distribution.

Cependant, vers le midi, Victor remarqua que le nombre des visiteurs commençait à diminuer. D'après les ordres de madame Lacombe, il apporta deux tasses à chocolat, qu'il plaça sur une table à déjeûner, près du maréchal. Il vit entrer peu de temps après dans le salon, un ecclésiastique au dos voûté, qui marchait la tête basse, et semblait vouloir cacher l'éclat de son regard malicieux et observateur. Celui-ci ouvrit la porte du cabinet sans se faire annoncer. Le maréchal le reçut avec empressement, et comme quelqu'un qu'on attend impatiemment. Il le fit asseoir devant le guéridon où se trouvaient les deux tasses à chocolat :

— Allons, mettez-vous là, lui dit-il d'un air de franche gaîté, monsieur le censeur, l'homme aux préjugés et aux sentences...

Victor remarqua, avec surprise, qu'une intimité complète régnait entre ce prêtre et le maréchal. Eh quoi ! la dévotion régnerait-elle, par hasard, en souveraine dans cette maison? Cet abbé, avec son air de béatitude hypocrite et de soumission, s'y serait-il emparé du pouvoir souverain et de la haute main, à titre de directeur des consciences? Le cachet d'uniformité claustrale et monastique qu'on retrouvait partout dans ce triste hôtel ne rendait cette idée que trop vraisemblable. « Ainsi, disait Victor, tant de supériorité, tant de force apparente céderait à la domination et à l'envahissement d'un prêtre! » Mais il n'en était rien. L'abbé Gravaux était simplement un ancien aumônier de régiment, très distingué d'esprit, très franc de caractère; son amitié avec le maréchal durait déjà depuis fort longtemps. L'extrême douceur du prêtre contrastait singulièrement avec la violence d'un homme presque toujours entêté et absolu. Ils avaient fini par contracter, à la longue, un de ces mariages d'humeurs que le temps et l'habitude forment

souvent entre gens entièrement opposés d'inclinations et de caractères :

Le maréchal fit un signe ; Victor servit le déjeûner et se retira :

— Je n'y suis pour personne, entendez-vous bien, pour personne... excepté, cependant, pour le général Durochard, si par hasard il se présentait...

A son grand regret, Victor ne put assister à l'entretien que le maréchal allait avoir avec son ami, l'abbé Gravaux. Suivant toute apparence, il s'agissait d'une affaire sérieuse et importante; de graves intérêts de famille allaient être débattus. Par degrés, le maréchal haussait la voix. Victor pouvait alors entendre quelques mots. Il lui fut bientôt aisé de reconnaître qu'il était question d'une discussion violente qui avait eu lieu récemment entre les deux amis. L'abbé Gravaux parlait par intervalle, et d'une voix douce et presque suppliante. Il s'efforçait en vain de calmer l'agitation du maréchal.

— Non, non, laisse-moi, je ne veux rien

entendre, s'écriait ce dernier avec emportement, je l'avais prévu, j'aurais dû m'y attendre : la faute de tout cela ne doit-elle pas retomber sur toi?... Semer la division dans les familles, troubler, rompre sourdement des nœuds auxquels vous n'avez pu prendre part, n'est-ce pas là votre tactique, votre combinaison éternelle, à vous tous, gens de congrégation et d'église?... Ces conversations mystiques, ces journées entières employées en méditations, en conférences ne pouvaient amener un autre résultat. Je devais m'opposer à tout cela, faire preuve d'énergie, de volonté... Au lieu de cela, j'ai montré de l'indécision, de la faiblesse, j'en suis puni... Mais que devais-je faire?... Quel parti pouvais-je prendre? Il fallait donc renoncer à ton amitié, t'interdire ma maison?...

En parlant ainsi, le maréchal était évidemment aigri; il sonna :

— Qu'on porte sur le champ cette lettre à la poste, dit-il.

Une sorte de lutte parut alors s'engager en-

tre lui et le vieil abbé :

— Tu as tort, je te déclare encore une fois que cette lettre te donne plus grand tort à mes yeux, disait l'abbé d'une voix émue.

— Obéissez, s'écria le maréchal d'un ton ferme et sévère, en s'adressant à Victor.

Ce dernier lut sur l'adresse : « A mademoiselle Mercet, à ..... Manche. » Quelle découverte! Ainsi, Adrienne n'habitait plus Paris, et tant d'efforts et de sacrifices, pour arriver jusqu'à elle, se trouvaient inutiles et superflus. Restait un vieillard chagrin, intraitable, poussé, dirigé seulement par des impulsions aveugles et incohérentes.

Victor, bien que déchu par là de ses plus chères espérances, ne pouvait cependant se résigner à se séparer de son nouveau maître. L'acte d'expiation qu'il voulait lui offrir deviendrait ainsi plus complet et plus méritoire: Puis, il se trouvait plus que jamais sous le prestige et l'irrésistible intérêt du caractère du maréchal. Tel est l'empire et le dangereux effet du despotisme : loin de repousser, il at-

tire au contraire et éblouit presque toujours. Il représente une trame confuse et compliquée dont on tient surtout à connaître l'issue.

Victor baisa plusieurs fois la lettre que le maréchal adressait à sa fille. Il la tourna et retourna en tous sens, cherchant en vain à en connaître le contenu. Mais elle avait été mise soigneusement sous enveloppe, et protégée ainsi contre les regards indiscrets et curieux.

Quand il rentra, l'abbé Gravaux était encore dans le cabinet du maréchal. L'entretien était plus calme, l'orage paraissait sur le point de se dissiper. Bien que l'heure des distributions fût passée, une femme d'un certain âge ne laissa pas de se présenter, et fut accueillie plus favorablement que ne l'eût fait supposer la disposition d'esprit où se trouvait le maréchal :

— Il vous reste un enfant, à vous, du moins, mère Guersant, dit-il en frappant familièrement sur la joue d'une petite fille de cinq à six ans, fraîche comme un bouton de rose, et qui se cachait derrière la jupe de sa mère pour

échapper à ces caresses un peu brusques, élevez-la bien, soyez bonne mère pour elle, ne lui ménagez ni les soins, ni la tendresse; et puis, quand vous aurez épuisé pour elle toute votre affection, attendez-vous à ne plus trouver en elle, par la suite, qu'une ingrate, une indifférente qui vous accablera de sa froideur, vous abandonnera, vous forcera à recourir à l'amitié d'une étrangère... Allez, allez, ne vous attachez pas trop à votre enfant, aimez-la, mais sagement, sans excès et sans idolâtrie... C'est, croyez-moi, le plus sûr moyen de ne pas être trompée et déçue, un jour à venir, dans ce que vous aurez de plus cher...

Le général Durochard se présenta alors à la porte du cabinet :

— Es-tu là, maréchal? dit-il du dehors, en frappant légèrement.

— Venez, venez donc, s'écria l'abbé Gravaux. Ah! mon cher Durochard, vous allez me prêter main forte, car je commence à croire que notre ami perd la raison. Imaginez-vous qu'il m'accuse de la perte de sa fille, moi qui

ai tout fait, au contraire, pour la lui conserver. Mes principes sont connus, j'espère... Ai-je rien de ce qu'on appelle *le caractère prêtre?* On sait si j'ai jamais cherché à faire triompher les intérêts de la religion au préjudice des intérêts des familles...

— Ah! laissez-moi, laissez-moi, reprit le maréchal, vous ne me comprenez pas; je ne vous accuse pas, je ne fais que me désoler et me plaindre..... Avouez seulement avec moi, que son âme est sèche et glacée : au surplus, je saurai bien m'en détacher, tôt ou tard..... Eh! vive Dieu! mes bons amis, je sais souffrir, peut-être, je l'ai prouvé dans plus d'une occasion: et s'il est écrit là-haut que je dois vivre seul, abandonné de tout le monde; eh bien! je vivrai seul, je me résignerai..... J'ai depuis longtemps prévu le malheur qui m'accable : je suis endurci, entendez-vous bien, entièrement endurci..... Autrefois, si cela me fût arrivé, j'aurais peut-être mérité un peu de compassion et de pitié, car j'étais fort sensible, il y a quelques années... Mais aujourd'hui, je

m'attends à tout, je ne me plaindrai plus, je vous jure qu'à présent, il n'y a plus même en moi traces de regrets, ni de souffrances...

Les interlocuteurs baissèrent ici la voix, de façon qu'il fut impossible à Victor de suivre le reste de l'entretien. Il fut d'ailleurs interrompu par l'arrivée de deux hommes d'un extérieur vulgaire et commun, qui faisaient grand bruit dans l'antichambre. Ils parlaient tous les deux à la fois, et avec tant de vivavité, qu'il était à craindre que le bruit de leurs voix ne parvînt jusqu'aux oreilles du maréchal :

— « Nous sommes las, disait l'un d'eux, de présenter sans cesse le compte de nos fournitures. La somme n'est pas si forte. Ce sont des promesses, des délais continuels : on nous promène, on nous remet déjà depuis près d'un an... Un homme de ce rang ! C'est une honte, c'est un scandale ! »

Victor, ému et surpris de cette scène, courut aussitôt à sa cassette, et remit à ces deux hommes la somme qu'ils exigeaient :

— Il y a longtemps déjà, leur dit-il, que le

prix de vos fournitures m'a été remis par le maréchal... Que ne vous adressiez-vous directement à moi ?...

Il apprit ainsi, à son grand étonnement, que le maréchal avait des dettes ; lui, si rigide en apparence, et qui affichait, disait-on, des principes si scrupuleux et si sévères, dès qu'il s'agissait d'argent. Et il venait de distribuer des secours considérables à plus de quarante personnes différentes. Singulier contraste ! « Ne serait-il généreux et bienfaisant que par ostentation, se disait Victor ? Ces apparences de grandeur et de vertu cacheraient-elles quelque vice secret de caractère et de conduite ? »

Les indices d'une gêne réelle se représentaient ainsi à tous momens. Le chef de cette maison ne semblait, du reste, s'occuper en rien de ce qui se passait chez lui. Un roi dans ses états n'était ni plus digne, ni plus imposant que lui. Il fallait pourtant bien qu'il y eût dans cet intérieur quelque fléau secret, quelque germe de destruction cachée.

L'abbé Gravaux et le général Durochard sor-

tirent ensemble du cabinet. La tristesse se peignait sur leurs visages :

— Vous êtes encore ici, dit le maréchal à Victor d'un air irrité, et cette lettre que vous deviez porter?... Vous êtes un...

— Cette lettre, maréchal, est à la poste depuis une heure, répondit Victor en s'inclinant respectueusement.

Le maréchal se mordit les lèvres : il eût bien voulu pouvoir faire retomber sur quelqu'un la colère qui le suffoquait :

— Voilà qui est décidé, dit l'abbé en ouvrant la porte du salon, je pars dès demain; je ne reste que quelques jours, et tu verras que, dans tout cela, il n'y a qu'un malentendu qu'il ne s'agit que d'éclaircir... Je veux seulement que tu me promettes de ne point prendre de parti décisif dans cette affaire, avant mon retour...

— Adieu, adieu, s'écria le maréchal en rentrant dans son cabinet, faites comme vous l'entendrez, puisque je ne puis vous persuader de l'inutilité de nos soins..... Je vois bien

que je suis aujourd'hui dans mon jour de persécution...

— Leblanc, dit-il en agitant vivement sa sonnette, vous faites fort mal votre service, vous avez laissé pénétrer aujourd'hui , ici , un tas d'importuns, de causeurs inutiles...

— Maréchal, il me semble, pourtant, que d'après vos ordres...

— Si vous ne les exécutez pas mieux à l'avenir, je vous chasserai..... Je n'y suis pour personne , entendez-vous bien , pour personne...

Il achevait à peine ces mots, qu'un jeune officier, ancien ami de Charles, entra précipitamment dans l'antichambre. Victor ne put se dispenser de l'annoncer.

— Pour personne, ajouta le maréchal, qui venait de l'apercevoir, excepté, cependant, pour mon cher Léopold... Viens, entre, ne crains rien, mon fils...

— Encore un entretien qui va le bouleverser, dit Victor en lui-même, il avait cepen-

dant bien gagné quelque minutes de calme et de repos.

Léopold Des.... rappelait si bien la tournure et le maintien de Charles Mercet, qu'à moins de les connaître parfaitement, on eût fort bien pu les prendre l'un pour l'autre. Le maréchal s'écria en le voyant :

— Allons, tu vas, j'espère, me délivrer de leurs éternelles remontrances et de leurs fatigans discours...

On remarquait, avec étonnement, l'affection familière que le maréchal témoignait au jeune Léopold Des... Il n'est pas rare cependant de voir certains vieillards encore verts de tête et de cœur, rechercher de préférence la société des jeunes gens. Il semble que ce commerce les retrempe et les rajeunisse. Ensuite, on sait qu'un vif attachement qu'on a ressenti mutuellement resserre les liens du cœur.

Victor renvoya plusieurs visiteurs qui se présentèrent encore. Le maréchal l'appela bientôt, et lui ordonna de décrocher le portrait du salon et de l'apporter dans le cabinet. Le jeune

officier resta près de deux heures avec lui. Il parut fort attristé de quelques mots que le maréchal lui adressa en le reconduisant. Victor devina qu'il était encore question des enfans du maréchal. Le médecin avait beau lui défendre ces conversations, sujets d'éternelles émotions, il y revenait sans cesse. Le pauvre homme n'avait, hélas! que ce moyen de tromper ses chagrins.

Les jours suivans ne présentèrent qu'une suite d'événemens du même genre. Victor, malgré ses efforts et son zèle, se voyait sans cesse en butte aux injustes reproches et aux emportemens de son maître. Un fait, indifférent en apparence, lui attira cependant quelques marques de bienveillance. Le jardin n'avait jusqu'alors produit que des œillets de la pire espèce. Victor, qui donnait tous ses soins à la culture des plates-bandes, se procura de belles marcottes qui toutes vinrent à bien. Dans la saison des œillets, on vit s'élever au milieu du parterre, une magnifique rangée d'œillets rouges.

Le maréchal aimait singulièrement cette fleur. Il ne dit plus alors qu'un sort avait été jeté sur son jardin, pour ne lui faire produire que de tristes et méchantes plantes. Ce spectacle le ranima. Il entraînait tous les gens qui le visitaient, et les plaçait devant le parterre, pour leur faire admirer ses beaux œillets rouges.

A partir de ce jour, il vit son nouveau valet de chambre d'un œil plus favorable et le traita avec moins de rigueur et de dureté.



II.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous devons mettre sous les yeux du lecteur l'extrait d'une lettre datée du couvent de Sainte-Marie-Église, qu'Adrienne adressa à son père pendant un voyage qu'elle fit dans le département de la Manche ; nous connaîtrons bientôt le motif de ce voyage. Nous omettons quelques préliminaires inutiles :

. . . .

« La position du couvent de Sainte-Marie-Église est agréable et riante. Le couvent est situé sur un coteau. Il a vue sur la Manche et sur les beaux haras de Montebourg, si étendus et si verts. Les métairies y ont toutes cet air de propreté et de grasse abondance qu'on est habitué à rencontrer partout dans ces pays-là. Les fermières sont généralement bien faites et jolies. Des solives, peintes en vert, se croisent sur la façade de presque toutes les maisons; cé qui leur donne un air agreste et contribue à en varier l'uniformité. Les bestiaux, les prairies, les pâturages, les bergeries, tout cela est riche, attrayant, et annonce le contentement et l'aisance.

« Les sœurs du couvent sont fort nombreuses. Elles portent un voile noir, une guimpe en toile blanche, et très fine, un bandeau sous le voile, et une robe de bure. La supérieure, sœur Marthe, m'a reçue à la fois comme sa fille et comme son amie. Quelle âme, mon père! Quelle piété à la fois fervente et éclairée! Voilà bien la vraie chrétienne, la fille de

Dieu telle que je me la figurais. Et notez qu'il faut joindre à tant de vertus une érudition profonde, une intelligence supérieure. Enfin, croiriez-vous qu'elle n'a pas craint de se livrer à l'étude du samaritain et de la langue hébraïque? Elle compose, en ce moment, un ouvrage où elle se propose de démontrer, d'après des témoignages authentiques, que le code de la doctrine traditionnelle et de la religion judaïque a été altéré par les rabbins modernes. Elle appelle de pareils travaux, *ses loisirs et ses récréations*. Dernièrement, nous lui parlions de sa santé ; nous craignions pour elle l'effet de tant de préoccupations diverses, de ces études, de ces veilles jointes à ses fatigues ordinaires. Elle nous a répondu, en citant avec un charmant sourire ces paroles de saint Paul. « Chacun dans les devoirs de sa vocation. » Du reste, dans tout cela, nulle trace d'orgueil, ni de pédantisme. La foi passe, chez elle, bien avant l'érudition et la science.

» L'usage de la maison est de se lever à cinq heures du matin. On se rend d'abord à la

chapelle, et on y dit des prières qui durent près d'une demi-heure. Vous remarquerez qu'on n'y joint pas de méditations; car Sainte-Marie-Église est un hospice avant d'être un cloître. On dit la messe à six heures et demie. Ordinairement on y communie. J'ai remarqué quelque penchant à l'exaltation parmi les sœurs, mais en même temps, beaucoup de charité, de douceur et d'union. Elles sont fort aimées des pauvres : les malades ont une grande confiance en elles.

« Dès sept heures, elles leur appartiennent entièrement. A dix heures, elles distribuent elles-mêmes dans les salles les divers médicamens que les médecins ont prescrits; ensuite, elles donnent le repas aux convalescens.

« Après le dîner, elles passent quelques instans à la chapelle, où elles font une lecture en commun. Après les prières qui se font également en commun à sept heures du soir, elles donnent le souper aux malades. Elles se couchent à neuf heures, après avoir dit la prière du soir, qui dure environ une

heure. Elles sont toute la journée les unes ou les autres, dans les salles des malades, qu'elles ne quittent jamais. Une sœur hospitalière veille la nuit, jusqu'au lever des autres.

» Tel est, mon père, l'emploi de nos journées : vous voyez qu'il y a, dans tout cela, bien peu de temps consacré à de vaines pratiques de dévotion, comme vous me le disiez. Nous avons peu de repos, à la vérité. Souvent même, il arrive qu'on va porter des secours dans un village fort éloigné. Mais que voulez-vous? Les soins et les remèdes qu'on reçoit à l'hospice sont si renommés! On en parle dans tout le département. Hier, encore, on a amené cinq marins, qui avaient entrepris un très long trajet, afin de se faire transporter au couvent de Sainte-Marie-Église. Ils venaient du port de Diélette; la barque qui leur servait à tirer du granit des falaises de Flamanville avait été brisée contre la jetée. Ces pauvres gens ont de graves contusions, et plusieurs fractures. Ils sont au plus mal : nous espérons pourtant en sauver trois.

» Vous craignez, peut-être, que cette vie nouvelle ne me cause, à la longue, quelque fatigue. Rassurez-vous, je ne me suis jamais si bien portée. Je rajeunis, je crois; j'avais l'air, en partant, d'une vieille fille, tant j'étais blême et défaite. Si j'étais coquette, je serais très fière, je vous jure, d'une petite teinte rose que j'ai maintenant sur les joues, et qui est pour moi d'un excellent présage. Je me tiens très droite, je ne suis plus souffrante, ni voûtée. Tout cela doit vous rassurer sur ma santé, j'espère.

» Peut-on, d'ailleurs, penser à soi, quand on est entouré, comme nous le sommes, de tant de gens qui souffrent sans se plaindre? Cette vie active et pieuse me convient et me fortifie. Mais si, par fois, mon courage et mes forces étaient sur le point de me trahir, n'aurais-je pas toujours près de moi, mon soutien, mon appui, mon modèle, sœur Marthe, enfin? Ses regards, sa parole, ont une force si éloquente et si persuasive! Il est certain qu'elle n'a de préférence pour aucune sœur; c'est un fait très rare chez une sœur supérieure, et qu'il est bon

de remarquer. J'étudie, j'observe toutes ses actions; j'ai, vous le savez, le regard assez pénétrant et assez sûr, je n'ai, jusqu'ici, démêlé en elle que la pureté, l'élévation d'une conscience irréprochable.... Aussi, lui ai-je déjà donné toute ma confiance; elle la mérite, ellle en est bien digne, mon père, n'en doutez pas, etc...

. . . . »

Cette lettre, dont nous retranchons toute la partie religieuse et mystique, fut remise au maréchal par la respectable dame Bentley, qui avait accompagné Adrienne dans son voyage, et s'était vue forcée de revenir seule. Le maréchal se donna à peine le temps d'achever la lettre de sa fille. Il cacha, sous un sourire contraint et glacé, la désolation qu'il ressentait. Il avait deux étrangers chez lui, lorsqu'il reçut cette lettre : l'un, major, et l'autre, commissaire général de la marine, dans le département de la Manche. Comme il craignait qu'ils n'eussent quelque relation secrète

avec le couvent de Sainte-Marie-Église, il se contint. Le général Noel-Lefranc survint sur ces entrefaites; l'entretien prit alors un tour de gaîté. Le maréchal y contribua pour sa part, afin de faire fête à ses compatriotes. Il craignait de mériter, encore, cette fois, le reproche d'homme fantasque et atrabilaire qu'il s'était si souvent attiré. La gaîté était cependant, comme on le pense bien, fort éloignée de son esprit. Il sut captiver et éblouir tour à tour les deux marins, et les engagea à dîner pour un des jours suivans. Ils prirent congé de lui, et sortirent en s'extasiant sur sa bonne grâce et l'agrément de ses manières.

Le maréchal, se voyant seul, put alors donner un libre cours à son émotion. Il ne chercha plus à contenir les signes de son chagrin. Après être resté quelques instans la tête cachée dans ses mains, comme pour se préparer et se recueillir, il écrivit :

« Si je cherchais le modèle d'une âme indifférente et ingrate, je citerais assurément

celle d'une fille qui abandonne son père, afin d'assurer ce qu'il lui plaît d'appeler « le salut de son âme : » un père que sa fille oublie et délaisse, se trouve sous le poids d'une malédiction. Ce père a donc un cœur insensible et injuste... Il semble que le monde ait aussi le droit de le délaisser. Bientôt, la société des hommes lui devient insupportable. On l'accuse d'avoir l'humeur intraitable et farouche. Le chagrin et l'isolement ne font qu'augmenter l'activité de son cœur. Mais ce cœur n'a plus, hélas! le droit de s'épancher dans celui de ses enfans. Funeste isolement, et qui doit, tôt ou tard, engendrer la froideur, l'indifférence!...

» Que vous ai-je fait? Vous ai-je jamais contrainte? Vous ai-je empêché d'avoir un crucifix et l'image des saints à la tête de votre lit? Vous suiviez en liberté tous vos devoirs de religion. Vous pouviez, si bon vous semblait, passer des jours entiers à l'église. Vous aviez un prêtre qui ne vous quittait pas. C'est en pleurant que madame Bentley m'est venue annoncer votre fatale résolution. Elle a

maudit la religion catholique, et lorsqu'elle s'est emportée contre ce qu'elle appelle les excès de la dévotion et du fanatisme, je n'ai pas eu la force de la contredire. Tout le monde, ici, s'est affligé avec moi : mes amis savent combien je souffre. Madame Lacombe elle-même, pauvre femme ! a pleuré dernièrement devant moi...

« Ainsi, je ne vous reverrai donc plus, je ne vous embrasserai plus ; car ma santé est fort altérée, vous le savez, et bientôt, je crains bien qu'elle ne devienne trop mauvaise pour que je puisse faire ce voyage..... D'ailleurs, me recevrait-on dans un couvent de filles ? Si j'allais vous y voir, ce serait pour y rester et n'en plus sortir...

« Ah ! quel chagrin, mon Dieu ! que d'angoisses il m'a fallu subir depuis quelque temps. Je suis accablé, anéanti, je dors à peine. Non, personne ne saura tout ce qui se passe en moi, car je suis trop fier pour me plaindre à d'autres que vous. Perdre ainsi à la fois tout ce qu'on aime !... Tant de malheurs

coup sur coup ! Par instant, l'envie me prend de vendre mon hôtel, de tout abandonner, et d'aller rejoindre un de mes vieux amis qui est caché dans quelque coin bien obscur de l'ile Jersey, tout près de St-Hélier. Ce nom d'*Ile-Jersey* me revient, je ne sais pourquoi, sans cesse à la pensée. J'y songe la nuit dans mes accès de fièvre. Ce serait un terme à tout...... Demandez donc, ma fille, à ce Dieu de pitié et de justice auquel vous me sacrifiez, ce que j'ai fait pour mériter les maux et les chagrins dont il m'accable. »

Quelques jours après cette lettre, Adrienne écrivait :

« Mais vous voulez toujours, mon cher père, me regarder comme *cloîtrée*. Vous persistez à croire que mon projet est de prononcer des vœux au couvent de Sainte-Marie-Église. Point du tout, je resterai libre, tout en m'acquittant fidèlement de mes devoirs de sœur. Par une faveur particulière, la supérieure nous a

accordé, à ma cousine et à moi, le droit de rester dans la maison, à titre de pensionnaires libres, mais non cloîtrées.

» J'ai le projet de faire tous les ans un voyage à Paris; nous passerons deux ou trois mois ensemble. Mais, au nom du ciel! ne m'empêchez pas d'obéir à ma vocation. Vous me demandez ce qui m'attache ici, vous me reprochez de tout sacrifier à des sentimens de piété. Ah! ne croyez pas que ce soit là mon seul motif... Faut-il tout vous dire? je ne reste que parce que je sens combien ma présence est nécessaire à notre pauvre chère Julie. Elle n'a que moi au monde, vous le savez; je suis sa seule amie, son soutien, sa consolatrice. Elle mourrait sans moi, après tant de secousses, tant de malheurs qu'il lui a fallu supporter: laissez-moi vivre pour elle...

» Je vous dirai ensuite en confidence, que votre excessive rigidité nous effraie l'une et l'autre; je crois voir même de loin votre sourcil à demi froncé, j'entends encore résonner à mes oreilles votre voix toujours un peu brusque.

Julie sait que vous la méprisez, et c'est un sentiment qui ne se pardonne pas; avouez que vous avez été implacable pour elle. Julie et Charles, voilà toutes nos affections réunies. Vous m'avez transmis un cœur pareil au vôtre, absolu, entier, et incapable de se partager. Je vous crains, je vous désole peut-être par ma résistance, mais vous savez aussi combien je vous aime!..

» Et Charles, et Charles, vous ne me parlez pas de lui. Ce voyage n'aura donc jamais de fin? Pourquoi me l'a-t-on enlevé? Il faut qu'il m'ait oubliée... Il ne m'aimait donc pas comme il le disait..... Pauvre frère! Où est-il? Que fait-il? Point de lettres, point de nouvelles. Ah! croyez-le bien, cette absence me tuera; elle a été le motif principal du parti que j'ai pris; car je ne respirais, je ne pensais, je n'existais que par mon frère... »

Le maréchal mit un certain intervalle entre cette lettre et sa réponse. On vit tout à coup son caractère changer. Il affectait, parfois,

une gaîté apparente et extérieure. Il passait presque sans transition, d'une froideur silencieuse à toute la familiarité d'un homme brusque et expansif. Au milieu de ces écarts et de ces boutades, il ne pouvait s'empêcher de rendre, parfois, justice à la résignation de Victor :

— Allons, lui disait-il par moment, donne-moi ton bras, que j'aille un peu respirer l'air du jardin... Le temps est-il beau? Fait-il un grand soleil?...

Si Victor lui assurait que le temps était beau et bien disposé pour la promenade :

— Non, s'écriait-il tout-à-coup d'un ton brusque, le temps n'est pas encore assez beau pour moi... D'ailleurs, je sens que la vue de ce jardin ne ferait que m'aigrir et m'attrister encore davantage...

Le dîner où il avait engagé le major et le commandant général de la marine, avait eu lieu depuis quelques jours. Ce repas avait été malheureusement troublé par une querelle qui ne manquait jamais d'éclater à chaque

rencontre entre les généraux Noel-Lefranc et Durochard. Le caractère du maréchal, qui devenait souple et adroit lorsqu'il le fallait, s'adoucissait en vain pour tâcher d'apaiser ces deux vieux champions; ses efforts échouaient presque toujours.

Ils avaient acheté en commun une maison située dans un quartier de Paris les plus éloignés, et les discussions d'intérêt résultant de cette acquisition, peu productive à la vérité, amenaient presque toujours quelques personnalités injurieuses :

— Je sais bien, s'écriait Durochard, qu'un simple général de brigade n'est rien aux yeux d'un général de division; mais apprenez, monsieur, que je ne m'effraie ni des distinctions, ni des grades. Que m'importe, après tout, que vous ayez eu plus d'avancement que moi? Nous avons soixante ans l'un et l'autre. Le hasard est pour beaucoup en toutes choses, mais surtout à la guerre. Je ne vous crains pas, entendez-vous? et puis même encore vous le prouver au besoin...

Le major Marcheville, en homme doux et conciliant, parvint à couper court à cette querelle, que les assistans se plaisaient malicieusement à attiser par des traits détournés et railleurs. Mais en consentant à s'apaiser, le général Durochard laissa échapper quelques paroles inconsidérées qui blessèrent d'autant plus vivement le maréchal, que, par prudence autant que par fierté, il évitait presque toujours de parler de guerres et de campagnes. Le regard de dédain et de colère qu'il promena sur l'assemblée prouva qu'il était piqué au vif. Il se contint pourtant, et résolut intérieurement d'ajourner la vengeance qu'il comptait tirer de l'imprudent Durochard.

Cependant, après avoir lutté quelques jours contre l'indifférence et l'oubli qu'il s'était promis de témoigner à sa fille, il vit bien qu'il était trop faible pour se détacher entièrement de cet être froid et stérile. Il voulut tenter, du moins, un dernier effort.

Il était resté, à dessein, trois jours entiers sans entrer dans son cabinet de travail, pour

éviter ainsi toute tentation. Mais le quatrième jour, la matinée fut si belle, le soleil brilla d'un si vif éclat, que son cœur se trouva comme dilaté et épanoui. Il céda. Une fois à son bureau, il s'attendrit, se troubla, et écrivit d'une main tremblante :

« Allons, allons, âme rigoureuse et cruelle, pardonnez-moi : j'ai peut-être été trop sévère, trop dur, mais je n'ai jamais méprisé la personne dont vous me parlez. Eh quoi! lui ai-je véritablement interdit ma présence ? Je ne le pense pas. Allez, malgré ses fautes, je ne cesserai jamais d'être pour elle un véritable ami, un père; dites-lui bien cela. Ai-je donc l'abord si dur et l'humeur si difficile, pour qu'on m'évite et me craigne ?.. Non, il est des momens de crise où j'accuse tout le monde, et moi tout le premier; et puis, je reviens, je me calme, je m'apaise..... Croyez-vous donc que je n'aie pas aussi un peu de compassion et de charité chrétienne au fond des entrailles? Je me suis bientôt attendri comme vous sur son compte;

car on ne peut lui en vouloir longtemps de ses fautes : c'est, au milieu de ses égaremens, un cœur si franc, si tendre, si sensible ! Elle vous remue malgré soi, vous attendrit, vous attache, et bien que j'aie juré autrefois de ne plus la revoir, il me serait impossible de ne pas manquer à ma parole : si je la revoyais maintenant, si elle était là devant moi, attachant ses grands yeux sur les miens, cherchant à me désarmer et à implorer sa grâce, je crois, en vérité, que je fondrais en larmes . . . .

. . . .

Une dernière lettre commençait ainsi :

. . . .

« Venez, venez, mes enfans, mes bras vous sont ouverts à toutes deux ; je n'y résiste plus, je n'y tiens plus, je suis las de lutter sans cesse contre moi-même. Une inquiétude pareille m'aurait tué bientôt. J'ai fait disposer le second étage de l'hôtel exprès pour vous ; on a

acheté, d'après mes ordres, des pendules, des meubles, des tentures nouvelles. Pour vous, Adrienne, j'ai fait l'acquisition d'un valet de chambre nègre, passablement gauche et maladroit, entendant, parfois, tout de travers ce qu'on lui dit, mais au fond, assez bon garçon. Il supporte, d'ailleurs, assez patiemment mes brusqueries et mes bourrasques. Je crois que je parviendrai enfin à conserver un valet de chambre. » . . . .

. . . .

Après avoir achevé cette lettre, écrite dans un moment de vivacité et d'effusion, le maréchal resta quelques instans à la relire et à en méditer les termes. Il connaissait à fond le caractère de sa fille, si froid, si réfléchi. Que d'instances, que de précautions ne fallait-il pas employer parfois, pour vaincre sa résistance ! Il craignait de n'en avoir point encore assez dit pour ébranler une résolution depuis longtemps enracinée en elle. Désolé d'être obligé d'avoir recours à un pareil moyen, il écrivit au bas de sa lettre :

« Charles arrive dans quatre jours; une dernière lettre me l'annonce d'une manière positive..... Ma fille, mon Charles, je pourrai donc vous presser tous les deux à la fois contre mon cœur... »

La lettre d'Adrienne fut ambigüe, douteuse, et ne répondit pas à l'attente du maréchal; du moins, Victor le supposa. Le maréchal n'avait jamais paru si triste et si accablé. Il ne commandait plus que par monosyllabes, souvent à peine intelligibles. La moindre infraction à ses ordres le mettait hors de lui. Il avait presque renoncé à ses courses dans le jardin, qui paraissaient autrefois le calmer. Il ne quittait plus son fauteuil.

Le général Durochard le surprit un jour dans un de ses accès de tristesse et d'humeur sombre où il devenait réellement intraitable. Il avait cru devoir lui présenter son neveu, le jeune Prosper Talbot, qui partait deux jours après pour l'expedition d'A..... L'uniforme et les épaulettes neuves de ce jeune

homme causèrent au maréchal une sorte de tressaillement douloureux. Son front se rembrunit, ses traits prirent tout-à-coup une expression de dureté; il sourit avec amertume. Après quelques questions insignifiantes, il ne put s'empêcher de donner cours à un torrent de déclamations et d'invectives contre la jeune armée et principalement contre l'expédition où se rendait le jeune officier qu'on lui présentait. Il s'emporta aussi contre l'ancien régime, et eut soin de diriger ses traits mordans, principalement contre les campagnes où Durochard s'était distingué.

L'oncle et le neveu gardaient le silence, et attendaient patiemment la fin de cette étrange sortie. Un ancien capitaine instructeur, de manières communes et grossières, et entièrement à la dévotion du maréchal, entra sur ces entrefaites. Sa présence rendait cette scène mortifiante pour l'amour propre du général. Il s'était contenté de répondre jusqu'alors aux emportemens du maréchal, par un sourire de surprise et de résignation échangé avec son

neveu, mais la patience lui échappa à la fin, il n'y tint plus :

— Adieu, dit-il en se levant brusquement, adieu, vous ne me reverrez de longtemps. Quel indigne procédé ! Quelle injuste assertion !..... Oser m'attaquer dans ce que j'ai de plus cher au monde, dans mon honneur, dans mon grade, dans les services que j'ai rendus à l'armée ; et cela, devant mon neveu !..... Ah ! monsieur, croyez bien que, sans l'affection que je vous portais autrefois, vous ne m'auriez pas impunément fait subir un pareil traitement !... Mais, à partir de ce jour, vous pouvez me rayer du nombre de vos amis.

Durochard venait de résumer rapidement dans sa pensée ce qu'il avait eu à souffrir des duretés et des bourrasques de son ami. Vivre plus longtemps sous un pareil joug eût été une honte pour lui, un acte véritable de faiblesse :

— Encore une défection, s'écria le maréchal comme il sortait ; et cela pour un simple dissentiment d'opinions, une blessure d'amour

propre : et moi son plus ancien ami, à qui il doit tant..... Ingratitude, vous dis-je, indifférence partout, misère de cœur que tout cela!... Ah! j'avais bien deviné que ces gens-là m'abandonneraient tous à la fois!..

L'abbé Gravaux entra comme il venait de prononcer ces mots. Il secoua la tête en souriant tristement, et de l'air d'indécision d'un homme qui craint d'annoncer une mauvaise nouvelle. Il était revenu la veille seulement de son voyage. Il s'était décidé à se rendre lui-même au couvent de Sainte-Marie-Église, non pas tant pour répondre aux injustes plaintes de son ami, que pour tâcher de ramener la paix et le calme au sein d'une famille qui n'avait déjà que trop de sujets de trouble et de division. Le malheur qui la poursuivait depuis quelque temps avec un si étrange acharnement était bien fait pour inspirer la compassion et l'intérêt.

Le voyage de l'abbé Gravaux fut court et très rapide. Sur sa route, il fit la rencontre de deux jeunes gens fort distingués de maintien,

en costume de chasse, et qui ayant mis leurs chevaux au pas pour franchir une côte près de Pont-l'Évêque, se trouvèrent assez près de la voiture de l'abbé pour qu'il pût entendre une partie de leur conversation.

— Et vous croyez, dit l'un d'eux, qu'on peut chasser chez le baron de R...? On m'avait cependant assuré...

— Laissez-moi vous guider, répondit l'autre, vous verrez que nous ne perdrons rien à nous être détournés de notre route : d'ailleurs, nos chevaux sont harassés, les auberges des environs sont détestables, nous arriverons à Choisy avant la nuit..... Mais, dites-moi, ne m'avez-vous pas parlé quelquefois d'un de vos parens qui habitait jadis ce pays-ci... un certain marquis de... de... enfin, un homme qui était né, je crois, dans le département de la Manche?...

— Ah! oui, le marquis de Villereux, singulier homme! c'est lui qui avait imaginé de se faire passer pour noble, en achetant les parchemins d'un pauvre gentilhomme du Cotentin, pressé sans doute, par quelque grand be-

soin d'argent. Mon parent se nommait tout simplement François Desgranges. Son père avait été régisseur des biens du prince de S... à Sainte-Marie-du-Mont. A force d'intrigues et de sollicitations, le fils avait obtenu la lieutenance du roi en Picardie. Il avait même fini par être fort bien en cour. Enfin, croiriez-vous qu'il avait ses entrées, à Versailles, chez les princes de Bourbon et de Condé? Il avait même obtenu le droit de monter dans les carrosses du roi. Son ambition était démesurée. Il était hautain, vaniteux, mais dépensait son argent avec noblesse. Il acheta, l'année suivante, la charge de chevalier d'honneur au parlement de Douay. Malheureusement, son train et ses dépenses le ruinèrent. Il allait se marier pour réparer ses brèches, Louis XVI devait même signer au contrat, lorsqu'au moment de conclure, un de ses amis le vendit. On découvrit toute l'imposture. On sut qu'il n'était pas noble, cela fit grand bruit. Le mariage n'eut pas lieu, et tout fut rompu. La cour, comme bien vous pensez, lui fut sé-

vèrement interdite ; le pauvre homme en devint fou. Du reste, cette province est très féconde en originaux de ce genre. On vous citera vingt anecdotes pareilles à celle-ci, qui courent tout le pays. Que de petits bourgeois n'a-t-on pas vus, simples roturiers, qui, après s'être fait passer pour gentilshommes, à l'aide de parchemins supposés, ont ensuite donné à plein collier dans la révolution et chanté à tue-tête la prise de la Bastille !..

— Je regrette bien vivement, dit l'autre voyageur, qu'on ne rencontre plus aujourd'hui de ces exceptions-là. Il n'y a plus maintenant de gens assez hardis pour risquer leur fortune ou leur perte sur un seul coup de dé..... Le hasard qui gouvernait autrefois le monde a presque entièrement disparu ; les événemens y sont, en général, d'un terne, d'un vulgaire... Enfin, je ne puis m'attacher, m'intéresser à rien. Les fortunes, les spéculations, les reviremens d'intérêts, tout cela tourne incessamment dans le même cercle. Quelle insupportable existence on mène à Paris !..... Mais en

parlant de ruines et de catastrophes, n'avez-vous pas connu autrefois un certain Victor de Chélan ?...

— Oui, mais fort légèrement, et de nom seulement...

— On le disait assez spirituel, distingué de manières, un peu fat, très querelleur; un de mes amis, Alexis de Maubert, m'a fait, à ce propos, un portrait assez plaisant d'un autre original, le vicomte de Beauvoisin. Du reste, ce Chélan est, dit-on, ruiné complètement, la faillite de K.... lui a tout enlevé....

— Mais qu'est-il devenu?...

— Les uns prétendent qu'il est en Écosse, où il voyage pour sa santé, c'est-à-dire pour un riche mariage qu'il se propose de conclure; les autres assurent qu'il est allé se perdre en Orient, pour se faire tuer par quelque fièvre du pays..... Mais ce qui paraît le plus probable, parmi tous les bruits qui ont couru sur son compte, c'est qu'il s'est fait sauter la cervelle...

— Ah! c'est singulier!..... Mais au fond, quel homme était-ce?...

— Un homme un peu moins mal que la plupart des membres de cette société, vaniteux, mais corrigeant, parfois, ses ridicules par un certain laisser-aller, je ne sais quelle tournure piquante d'esprit et de langage. Je ne l'ai guère vu que deux ou trois fois, il m'a plu. C'est le seul de tous ces gens-là dont les manières et l'affectation ne m'aient pas offusqué, et que je n'aie pas, en un mot, jugé insupportable...

L'entretien s'interrompit ici pour quelques instans; ou du moins, les deux voyageurs parlèrent si bas que l'abbé ne put entendre la suite de leur conversation. Après une pause de quelques minutes, l'un d'eux reprit :

— On raconte, parfois, de singuliers faits... Ne m'assurait-on pas dernièrement qu'un jeune homme riche, d'une tournure agréable, très élégant de figure et de manières, s'étant vu ruiné, et repoussé par des gens qui le regardaient autrefois comme leur ami, avait ima-

giné, pour les faire rougir de leur abandon, de prendre une livrée, de se barbouiller la figure avec du noir de fumée, et de se présenter, comme domestique nègre, dans un hôtel du faubourg S....? Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'on l'a reçu; personne ne se doute de la ruse, excepté, pourtant, une seule personne, qui connaît son secret par hasard, et prétend l'avoir rencontré dernièrement avec une livrée, un chapeau galonné, debout derrière un landaw d'assez médiocre apparence...

Les deux voyageurs rirent aux éclats de cette histoire, qu'ils n'hésitèrent pas à regarder comme purement imaginaire. Une discussion assez vive fut entamée à ce sujet. L'un soutenait qu'agir ainsi était un signe de courage et de fermeté; l'autre ne voyait là qu'une preuve de faiblesse :

— Ah! j'oubliais de vous dire, reprit le premier narrateur, qu'il paraît que le héros de cette aventure est à présent dans une maison de santé, où on lui fait pren-

dre des douches. . . . .

Le second voyageur accueillit ces derniers mots par de nouveaux éclats de rire. Cette anecdote donna lieu à plusieurs réflexions, toutes ayant trait à la vie de Paris, aux fortunes qu'on y voit tour à tour briller, s'éclipser et s'éteindre, jeux du hasard, orageux scandales que, par un raffinement d'égoïsme, il est si doux de contempler de loin.

L'abbé Gravaux, tout en lisant son bréviaire, prêtait une oreille attentive à l'entretien des deux jeunes gens. Au sommet de la côte, il fallut se séparer. L'abbé s'enfonça dans sa berline, et se mit à réfléchir à ce qu'il venait d'entendre. On n'apprend jamais si bien à mépriser les démêlés et les intrigues du monde que lorsqu'on s'y trouve accidentellement initié. Car les gens qui représentent ces intérêts sont presque toujours ceux qui en parlent avec le plus de dénigrement et de dédain.

L'abbé, toujours bien résolu à s'acquitter dignement de la mission qu'il avait prise, commençait pourtant à trouver la résolution d'A-

drienne moins blâmable et moins répréhensible.

— Le monde n'est donc, se disait-il, qu'un tissu de fables convenues, de mensonges et de calomnies ; les gens ne s'y cherchent que pour se déchirer et se nuire. On conçoit qu'une jeune âme fière et délicate cherche à s'en éloigner. C'est une abnégation, un sacrifice de tous les instans, qu'on exige d'elle... Du moins, si la religion exige un amour sans bornes, un dévouement complet, le but est visible... Une belle âme est faite pour le ciel, c'est à lui qu'elle se rattache sans cesse. Elle éprouve dans le monde un vide immense et que rien ne peut remplir...

Ainsi, cet esprit tolérant et éclairé, au moment d'accomplir sa tâche, ne pouvait se défendre de certains sentimens de remords et de regrets qui s'élevaient involontairement en lui-même. C'était une lutte presque inévitable entre les intérêts du monde et la voix de la religion. Mais le zèle de l'amitié, qui seul était son guide dans ce voyage, eut bientôt repris ses droits.

La vue du couvent de Sainte-Marie-Église, fièrement posé sur une éminence, comme une forteresse, acheva d'étouffer ses scrupules. L'abbé s'arrêta quelques instans pour admirer son agréable position. Le soleil levant éclairait la façade. Une magnifique allée de maronniers conduisait à l'entrée principale. Cette allée était si abondante et si touffue, que, même en plein midi, le soleil le plus fort n'y pouvait pénétrer.

Les cours étaient agrandies. Des conduits en plomb amenaient maintenant l'eau de deux rivières différentes, la Liance et la Dije, dans toutes les parties de la maison. La fabrique qui, par un grand hasard, vivait en paix avec le couvent, devait même profiter de ces conduits pour le lavage des draps. Une croix en cuivre doré, placée récemment sur le dôme de la chapelle, s'élançait vers le ciel avec la fierté d'un paratonnerre, et rendait bon temoignage de la munificence des âmes charitables. Un piédestal, placé au milieu de la grande cour, attendait un Saint-Thomas en bronze, qui allait

être incessamment offert au couvent par la ville de Coutances.

— C'est un grand homme dans son genre que cette sœur supérieure, dit l'abbé en lui-même en traversant la salle du réfectoire. Il règne ici un ordre, une régularité sévère que je n'ai encore trouvés nulle part ; on sent l'influence et l'autorité respectée d'une main ferme et d'une discipline sévère : mais Dieu veuille que ce zèle et cette fermeté ne dégénèrent pas en despotisme...

L'abbé Gravaux était attendu. Il était convenu qu'on lui ferait fête. Il trouva à dîner, l'abbé Georget, le curé de Golleville, le vicaire général du diocèse de Coutances, l'abbé Renoux et le directeur du séminaire de Valognes. Le dîner fut animé. Sœur Marthe y répandit toutes les grâces de son esprit. Elle sut assaisonner l'entretien de mille traits fins et ingénieux, et d'anecdotes malicieuses qui enchantèrent les convives.

Une discussion s'engagea vers la fin du repas, entre le directeur du séminaire et l'abbé

Georget. Ce fut bien moins une discussion qu'une controverse, un texte propre à faire briller l'élocution de deux théologiens distingués et érudits. La question était celle-ci : « Le doute peut-il s'accorder avec la sagesse? » Après plusieurs répliques, l'abbé Georget s'écria :

— Eh ! mon cher frère, remarquez donc, comme dit l'Évangile, qu'il s'élève toujours plusieurs pensées opposées dans le cœur de l'homme le plus sage. Reconnaissez à cela, le trouble et la confusion des conseils humains. La foi seule reste ferme ; rien ne l'ébranle, rien ne la confond. Le foi est un rayon pur et divin que la sagesse du Tout-Puissant fait descendre dans le cœur des fidèles. Il n'y a point de sagesse ici-bas sans la grâce, sans la volonté du Seigneur...

La sœur supérieure craignant que cette discussion ne se prolongeât, sut donner un autre tour à l'entretien, en annonçant que la fille d'une des premières familles du Cotentin, la marquise de Fr..., riche, belle, devait pronon-

cer ses vœux le lendemain. Elle invita alors les autres convives à se réunir à elle pour engager l'abbé Gravaux à prêcher à l'occasion de cette cérémonie. L'abbé allégua, pour s'excuser, la faiblesse de sa voix et une toux presque continuelle qui lui interdisaient la chaire depuis longtemps. On insista. La chapelle du couvent était si étroite, et cependant si sonore! L'auditoire si attentif! Quelle différence avec ces églises de Paris, vastes et immenses, où la voix se perd sous les voûtes. Ce serait, en quelque sorte, un prêche de famille.

L'abbé Gravaux vit alors clairement où sœur Marthe voulait l'amener. Il céda, mais bien décidé à ne point tomber dans le piége qu'elle lui tendait, et à la battre, s'il se pouvait, avec ses propres armes. Il choisit pour texte de son sermon, ce verset de l'Ecclésiaste :

« Le sage qui entendra une parole sensée, en fera son profit et se l'appliquera à lui-même. »

Son sermon s'adressa tout entier à Adrienne,

qu'il voyait assise au pied de la chaire, dans l'attitude de la ferveur et du recueillement. Il sut mettre en balance les devoirs de la famille et les sentimens religieux ; il démontra la nécessité d'un zèle, d'une force d'âme presque surnaturelle pour prendre le voile mystérieux de la pénitence.

« Ah ! croyez bien, s'écria-t-il en terminant, que les sentimens de famille ne doivent jamais s'effacer en nous. Nous perdons Dieu, quand nous renonçons à ces devoirs qu'il nous a prescrits lui-même ; car il y a, au fond de notre âme, un secret désir qui nous y ramène sans cesse. L'impression du monde reste si forte dans certains cœurs, même pieux et zélés, qu'ils ne peuvent entièrement la perdre, et l'impression de Dieu y devient en même temps si faible, qu'ils ne font plus que sentir les regrets de leur perte. »

L'astucieuse sœur Marthe, bien que ce sermon l'eût profondément mortifiée, ne laissa pas d'accabler l'abbé Gravaux de louanges flatteuses lorsqu'il descendit de la chaire. « Ah !

si l'abbé eût voulu accepter la cure de Digosville! quelle gloire! quelle fête dans tout le diocèse! »

Secondée par sa conseillère principale, sœur Vincent, elle n'avait jamais fini de parcourir avec lui le couvent dans tous ses coins et détails. Les avis de l'expérience sont si rares et si profitables! Ici, c'était un tronc qu'elle se proposait d'établir en faveur des sœurs pauvres, ou abandonnées de leur famille; plus loin, une chapelle pour les malades. Une *Descente de Croix*, de Jouvenet, venait d'être placée, par ses soins, dans le grand réfectoire. Les dortoirs allaient aussi subir de grands changemens; et puis, l'infirmerie, la buanderie, la paneterie qu'il fallait visiter. Les améliorations étaient continuelles. Partout, on démêlait les principes et la pensée d'une femme de volonté et d'intelligence, très fière du pouvoir qu'elle exerce, mais tenant, surtout, à en faire admirer les ressorts et les détails.

Cependant, au milieu de ces cajoleries et de ces soins de toute espèce, à l'aide desquels

on espérait le circonvenir, l'abbé Gravaux ne perdait point de vue le plan et le projet de sœur Marthe. Tout cela ne tendait à rien moins qu'à neutraliser l'effet de son séjour dans le couvent. Il écoutait, approuvait même, en apparence, les moyens et les intrigues qu'employait la supérieure pour accroître sans cesse le nombre des sœurs du couvent : mais, au fond, il agissait; tous ses soins, toutes ses pensées étaient pour sa chère Adrienne, qu'il entretenait tous les jours trois ou quatre heures. Il eut même soin de la confesser. Elle paraissait si contrite, si profondément pénétrée du désir de prendre le voile, qu'il craignait que tant de dévotion ne cachât quelque combat intérieur, une de ces peines dévorantes qui ravagent parfois secrètement les âmes faibles et timides.

Il employa vainement toutes les raisons de famille et de tendresse paternelle qui devaient avoir plus de force dans sa bouche que dans celle de tout autre. Il lui peignit, sous les couleurs les plus vives, l'état d'abandon et de

douleur où languissait son père. La santé du maréchal s'altérait de jour en jour : il souffrait, ne marchait plus qu'avec peine. Tout cela devait être attribué à ce qu'il regardait, de la part de sa fille, comme une preuve de rébellion et d'indifférence.

L'abbé partit en n'emportant que peu d'espoir. Adrienne n'avait pas encore reçu, il est vrai, à cette époque, la lettre où son père lui annonçait le prochain retour de Charles. Quand cette lettre lui parvint, elle se promit de ne point prononcer de vœux; mais rien au monde ne pouvait la décider à quitter le couvent. Elle écrirait à son frère de venir la rejoindre, car Paris était pour elle un séjour insupportable. Elle y avait presque toujours vécu triste et souffrante. Sa constitution était des plus faibles. Sainte-Marie-Église avait été pour elle une consolatrice, une excellente mère; elle y avait trouvé tant de soins et de secours! N'était-il pas juste que le couvent la possédât désormais tout entière?

A son retour, l'abbé Gravaux passa un jour

entier enfermé avec le maréchal. Il lui rendit compte de son voyage dans tous ses détails et ses moindres circonstances. Il était dix heures du soir, lorsqu'il se retira. Le maréchal paraissait calme et recueilli. L'abbé lui dit, en lui serrant la main :

— Tout cela roule sur une intrigue que nous parviendrons, j'espère, à déjouer. C'est une vieille trame bien ourdie, mais qui n'a rien d'effrayant pour quiconque en connaît le fond. On m'a pris pour un bonhomme, on croit me tenir, mais, patience ! je saurai bien, à mon tour, prouver que j'ai aussi ma décision et ma volonté... J'opposerai à ce projet la plus énergique opposition ; j'écrirai, s'il le faut, à l'évêque de Coutances !..... Allons, patience, du courage, ne nous désespérons pas, et attendons !

En ce moment, Victor poussa un soupir que le maréchal entendit :

— Qu'est-ce donc ? Qui est là ? dit-il en se retournant brusquement.

— C'est moi, maréchal, dit Victor en val-

lumant une lampe qui s'éteignait, je venais pour éclairer monsieur l'abbé...

— C'est inutile, laissez-nous, c'est moi qui me charge de ce soin.

— Toujours du mystère, dit Victor en s'éloignant; ce matin encore, cet homme qui s'est présenté, et devant lequel il s'est incliné d'un air de déférence et de soumission... Quel est cet homme? Et pourquoi cette interminable entrevue?...

L'abbé Gravaux resta quelques jours sans venir à l'hôtel. L'abbé Rozay, son élève, venait d'avoir un grand triomphe à la petite église de .... où il avait prêché pendant le carême. Son prêche était suivi à tel point, que l'église, autrefois peu fréquentée, du quartier de .... se trouva tout-à-coup trop petite pour le nombre des fidèles. Les sermons de l'abbé Rozay furent même signalés par un événement singulier.

A la suite d'une peinture du jugement dernier, faite avec un rare talent d'entraînement et d'éloquence, l'abbé termina par cette phrase

de l'Apocalypse, prononcée d'une voix véhémente et pénétrée : « *Sine maculâ sunt ante thronum Dei.* » En ce moment, on entendit tout-à-coup madame de C..., dévote de fraîche date, pousser un cri de terreur. Elle s'évanouit, et il fallut l'emporter hors de l'église.

Cet évanouissement fit du bruit. Le maréchal, qui connaissait madame de C.... depuis longtemps, ne put s'empêcher de sourire, en rapprochant cette ferveur et cette dévotion de l'ancienne existence de cette dame. Bien qu'il ne sortît guère, il n'avait pu cependant se dispenser de venir, de loin en loin, aux jeudis de son amie, madame d'Alliaga, femme d'un esprit distingué, qui unissait au vrai goût de l'esprit français, une grâce et une vivacité toute espagnole.

On le traitait dans ce salon avec beaucoup de déférence : on évitait, avec une attention scrupuleuse, tout ce qui pouvait le blesser. Au moment où le maréchal entra, le général Durochard se tenait debout contre la cheminée, s'entretenant familièrement avec

l'abbé Gravaux, qui n'entendait autour de lui que des louanges sur l'éloquence pleine d'entraînement et d'onction du jeune abbé Rozay. Le maréchal, appuyé sur sa canne, s'avança vers Durochard, en conservant sa physionomie sévère :

— Te souviens-tu, lui dit il , du temps où madame de C..... nous reçut à Nacqueville? Nous ne pensions guère alors à la dévotion... Les maris étaient à Wilna, et il ne tenait qu'à nous de faire notre campagne dans le département de la Manche...

Ces paroles marquaient, chez le maréchal, l'intention bien claire de se réconcilier. C'était beaucoup pour quiconque le connaissait. Le général, un peu faible et indécis par caractère, fit en ce moment, un violent effort sur lui-même, et ne lui répondit que d'un air froid et contraint. Le maréchal indigné, revint lentement à sa place... Madame d'Alliaga et sa fille cherchèrent vainement à l'égayer. Il cessa de prendre part à l'entretien, et se tint seul à l'écart, cherchant en vain à surmonter son

émotion. Il ne cessait de répéter en lui-même, qu'un malentendu, une secousse imprévue, avaient pu seuls rompre ainsi une amitié que tant de preuves de dévouement et d'union avaient cimentée de part et d'autre.

Il quitta le salon. Le jeune Des... s'élança aussitôt sur ses pas, et lui offrit le bras pour l'aider à remonter dans sa voiture.

— N'avez-vous pas remarqué comme moi, disait en sortant le maréchal au jeune officier, que le cœur de l'homme, même le plus sage, n'est jamais qu'un composé de froideur et d'indécision? la vivacité, la franchise sont bien loin d'être des qualités supérieures, mais du moins, elles n'obscurcissent point celles qu'on pourrait avoir... Quant à moi, mon parti est pris... Je ne trouve partout que des faiblesses qui prennent le nom de vertus, des protestations fausses, des sentimens dont on se croit sûr, et souvent bien plus dangereux, et cent fois plus mobiles encore que le cœur d'une femme, ou d'un enfant... Je vous jure que je

renoncerais à présent sans regrets, même à mes plus anciens amis...

Dès que le maréchal eut quitté le salon de madame d'Alliaga, on s'entretint, comme de coutume, de ses singularités, de ses bizarreries, que balançaient presque toujours tant de preuves d'esprit et de bonne grâce. Madame d'Alliaga essaya vainement de ramener à lui le général :

— Songez donc, lui dit-elle, que c'est un vieil enfant; ses idées, ses sentimens sont aussi jeunes que sa tête... Rappelez-vous aussi que le pauvre homme a de grands sujets de chagrins..... Ne faut-il pas lui passer quelque chose?...

— Eh! qui le sait mieux que moi, s'écria le général; s'il n'avait pas quelques séductions dans le caractère et l'esprit, l'aurais-je supporté pendant quarante ans de ma vie?.. Mais à présent, je sens que la mesure est comble, ma patience est à bout...

Il raconta en même temps, de la manière la plus curieuse et la plus plaisante, la scène qui

avait eu lieu entre le maréchal et lui, lors de la présentation de son neveu.

Madame d'Alliaga le prit à part, et épuisa toutes les ressources de son esprit pour obtenir de lui la promesse d'une réconciliation. Le général demeura sourd et inflexible à ses instances. Madame d'Alliaga eut ainsi le chagrin de voir ce fidèle et dernier ami se détacher, comme tant d'autres, du pauvre maréchal.

III.

Le journal que Victor n'avait pas cessé de tenir avec exactitude depuis sa nouvelle condition, prenait chaque jour plus d'importance et d'étendue. La diversité des sentimens qu'il y développait servait, en quelque sorte, d'exercice à son cœur et à son jugement. Il s'observait, si l'on peut dire, à travers ses épanchemens. Quant aux faits par eux-mêmes, ils n'offraient guère qu'une même suite de circonstances et de détails.

« Le.... Injustement réprimandé par le maréchal. Il est sur le point de me confier un secret qui l'oppresse, mais la défiance et la fierté le retiennent. Il a toujours de longs entretiens avec cet homme au visage commun, aux longs cheveux plats, que je ne puis parvenir à connaître, mais dont la vue m'inspire une grande répugnance. Chacun ici semble vouloir couvrir d'un voile ses pensées et ses actions. On m'a recommandé de ne rien révéler, mais le moyen d'être indiscret? Quel singulier genre de vie! Comment concilier cette contrainte avec l'air de franchise et de droiture du maréchal? On se croirait, parfois, transporté dans un monde idéal et ténébreux. . . . .

. . . .

« Le .... La mauvaise humeur du maréchal a été aujourd'hui à son comble. J'ai remarqué que le brouillard exerce sur lui une influence particulière. Il a été jusqu'à me menacer... Et pourtant je venais de lui éviter la présence de deux importuns qui le poursuivent depuis

quelques jours. Leur présence ne l'eût certes pas calmé... Décidément, je suis un fou : je manque à toutes les règles de la prudence et du sang froid. Hier, en me parlant, le maréchal faisait jouer entre ses doigts une tabatière de peu de valeur. La miniature qui la recouvre, et que j'ai aperçue à la dérobée, m'a causé un tressaillement subit : j'ai senti mes jambes se dérober sous moi ; ma vue s'est obscurcie...

» On apporte une lettre ; elle est, je crois, du général Durochard. Encore des pourparlers, de vains reproches. « Je sais qu'il ne se réconciliera pas, » dit le maréchal en ouvrant cette lettre. Voilà peut-être la vingtième fois qu'il prononce cette phrase depuis quelques jours. Décidément, sa tête s'affaiblit. La lettre du général ne contient, cependant, ni accusations, ni plaintes ; mais on ne peut se méprendre sur le ton de froideur qui l'a dictée. Un des traits du maréchal est de convenir franchement de ses torts. Il les discute avec lui-même dans les termes les plus sévères. Mais

souvent aussi, il sent que, pour les réparer, il faudrait se résigner à trop d'abaissement. La raideur des manières qu'il affecte ne lui permet guère de faire les premières avances dans un raccommodement.

. . . .

« Le .... Je suis envoyé chez Maublanc, l'homme d'affaires du maréchal. Hélas! je crains bien que tout espoir ne soit perdu pour moi! N'importe! j'aime le maréchal : ses actions, sa conduite, même ses plus impardonnables faiblesses, m'attachent et m'occupent. S'il se doutait, pourtant, que je l'observe!... Mais non, il est trop vif et trop absolu avec moi pour rien soupçonner de pareil... A moins qu'il ne me congédie, je resterai, je crois, encore longtemps à son service. Cette vie nouvelle m'a donné des facultés qu'assurément, je n'avais pas autrefois.

. . . .

» Le .... Le maréchal reçoit une lettre de sa fille. Je la lis comme les autres, le matin, sur la table, où je la trouve décachetée. Quelle in-

différence! Cette lettre m'a indigné. Peut-on pousser à ce point, l'ingratitude à l'égard d'un père vieux et malade? Le maréchal reste, pendant deux jours entiers, enfermé dans son cabinet de travail. La femme de charge a seule accès auprès de lui. Elle parvient à lui faire prendre quelquet gouttes de bouillon... Longue conférence entre lui et l'abbé Gravaux. Il est question d'affaires d'argent, autant que je puis le supposer. Le nom d'Adrienne n'est plus même prononcé entre l'abbé et le maréchal. Ce dernier semble fort affaibli. Son intelligence perd chaque jour de son ressort; ce n'est plus moi, seulement, qui m'en aperçois. Ce mouvement continuel de tête et d'esprit, ces inquiétudes, ces entretiens, où il met tant de chaleur et de force, tout cela doit le dévorer, et ruiner entièrement sa santé. . . . .

. . . .

Victor en était là de son journal, lorsqu'il fut tout-à-coup interrompu par les cris de madame Lacombe, qui le suppliait d'une voix

alarmée de vouloir bien descendre, au plus vite, dans la chambre du maréchal. La crise qu'on redoutait depuis longtemps venait de se déclarer. La confusion, l'effroi, régnaient autour du lit du malade. On s'agitait, on s'inquiétait, et personne n'avait conservé assez de sang froid pour lui porter les premiers secours nécessaires. Victor, seul, eut l'idée de faire venir en toute hâte, un chirurgien. Deux saignées abondantes produisirent un bon effet. Le malade parut soulagé, et recouvra même bientôt l'usage de la parole. Il promena lentement autour de lui des regards incertains :

— C'est pourtant cette femme, qui est cause de cet événement-là, dit-il d'un air égaré, et indiquant du doigt madame Bentley, qui se tenait debout dans un coin de la chambre, le visage inondé de larmes.

Mais bientôt, il parut se repentir de cette plainte, qu'il ne fallait, disait-il, attribuer qu'au désordre de ses idées et à la faiblesse de sa tête. Il sourit tristement, et s'écria en étendant les mains, qu'on ne jugeait pas, après

tout, un homme sur quelques mots vagues prononcés pendant son sommeil. Après une pause de quelques minutes, il reprit d'un ton plus calme :

— Vous devez voir, mes amis, que je suis fort abattu, et bien faible. Hélas! j'ai le cœur dévoré de chagrin. Au surplus, dites bien, chère dame, à M. Philip que je ne lui en veux pas, non: mais comment ne comprend-il pas que tant d'émotions, tant de secousses sont au-dessus de mes forces?... Je n'y tiens plus, et avant peu de temps j'aurai, j'espère, cessé de me plaindre. J'espère aussi que nous ne nous brouillerons pas pour cela. Ah! que d'injustices révoltantes autour de moi! Que d'odieux calculs dans ce monde! Quand le destin s'attache à persécuter un homme, comme aussitôt tous les autres se réunissent contre lui, et se font un triste plaisir de l'accabler!...

Il s'arrêta, et porta la main à son front. Il fit une pause, comme pour reprendre haleine.

— Allez, allez, madame Bentley, reprit-il,

dites bien à votre neveu que je souffre, que j'ai failli mourir..... Qu'il continue à m'aimer un peu ; car je suis seul au monde. Je n'ai que lui, qu'il le sache bien... Qu'il vienne, qu'il vienne donc, je l'attends, je lui tends les bras... »

Ce nom de *Philip Berwick*, qui s'était fait jour au milieu des discours confus et incohérens du maréchal, produisit sur Victor un effet singulier. Il sentit alors que la servitude l'avait déjà marqué de son cachet ineffaçable. Comme tous les domestiques attachés à leur maître, il redoutait, par jalousie, la présence d'un nouveau venu dans la maison. Il sourit amèrement. « C'est ainsi, dit-il, qu'un chien fidèle aboie instinctivement, chaque fois qu'un étranger franchit le seuil du logis. »

Cette journée fut meilleure pour le maréchal que n'eût pu le faire supposer l'événement du matin. Il affecta de converser tranquillement avec le général Noel-Lefranc, qui était accouru en apprenant que son ami était à l'extrémité. M. de Liais (le médecin), ne put se rendre à l'hôtel que vers les trois heures. Il

jugea l'événement plus grave que le maréchal lui-même ne le supposait. La diète et un repos absolu lui furent aussitôt prescrits :

— Eh! quoi! maréchal, dit le médecin en observant les visages étrangers qui entouraient le lit du malade, je ne vois pas ici votre garde-malade ordinaire, celle qui vous entourait autrefois de tant d'attentions. Quelle vigilance! Quelle exactitude! C'était à elle, surtout que j'aimais à confier le soin de faire exécuter mes prescriptions...

— Ah! mon ami, s'écria le maréchal en se levant tout-à-coup et en agitant la tête, c'est une histoire affreuse, que celle-là, et que je vous raconterai un jour, quand nous serons seuls..... Il y a eu depuis quelque temps dans ma destinée, mille incroyables circonstances, des songes et des visions étranges qui m'oppressent et que je n'oserais rapporter; et puis, une corruption des sentimens les plus purs... Tout cela m'a jeté dans l'état déplorable où vous me trouvez maintenant... Je vous dis, encore une fois, qu'une calamité pese sur le

toit de cette maison : mais, hélas ! vous avez trop de jugement et de raison pour ajouter foi à tout cela : vous ne croyez pas aux pressentimens...

Ces derniers mots firent tressaillir le médecin. Le maréchal avait le transport ; la fièvre était à son plus haut point. M. de Liais ordonna aussitôt à tout le monde de s'éloigner, à l'exception de Victor, qui insista pour ne pas quitter son maître. Placé à la tête du lit, il put observer avec une anxiété curieuse les commotions intérieures qui se peignaient sur cette noble figure.

Le lit du malade avait été placé près de la porte du salon, de manière que quelques bouffées d'air frais du jardin pussent arriver directement sur son visage. Tout-à-coup, le maréchal aperçut le portrait de son fils, qui se réfléchissait dans une glace :

« Qu'on me le rende, s'écria-t-il, qu'on me le rende à l'instant même ; je veux le voir : n'espérez plus me tromper par vos promesses... Je veux lui dire une dernière fois adieu. »

Il voulait s'élancer hors de son lit. On par-

vint à le retenir, mais il fallut lui apporter le portrait... A peine fut-il devant lui, qu'il ordonna aussitôt qu'on l'emportât. Il retomba, à demi épuisé, sur son oreiller. Ses yeux se fermèrent. M. de Liais, malgré l'air de sécurité et le sang froid qui ne le quitte pas, même dans les circonstances les plus alarmantes, ne pouvait maîtriser son inquiétude. Le général Noel-Lefranc, madame Bentley et les autres personnes placées dans la pièce voisine étaient glacées d'effroi. Le malade poussait, par intervalle, des cris lamentables. On entendait le bruit de sa respiration. Les instans de silence qui séparaient ces cris, augmentaient encore l'anxiété des assistans.

Vers minuit, cependant, la crise parut s'apaiser. Le pouls devint meilleur. M. de Liais ne voulut pas s'éloigner ; cette nuit devait être décisive. Heureusement, le maréchal dormit quelques heures. Dès lors, on put le regarder comme sauvé. Le lendemain, à son réveil, il demanda ce qui s'était passé la veille et exigea impérieusement qu'on lui

rapportât tout ce qu'il avait dit.

A onze heures, Victor annonça « M. Philip Berwick. » Ce nom fit tressaillir le maréchal. Il s'agita convulsivement, et on craignit que la crise de la veille ne se renouvelât. Dès que Berwick fut devant le maréchal, il se hâta de lui prendre les mains. Elles étaient froides et glacées. Berwick le conjura de se contenir, en lui témoignant le plus vif intérêt.

— Venez, venez, s'écria le maréchal en lui tendant les bras avec effusion, et promettez-moi, surtout, d'oublier tout ce qui s'est passe entre nous cette semaine... Que voulez-vous? j'ai de grands torts envers tout le monde : vous êtes plus jeune, et cependant moins bouillant que moi; vous auriez dû vous modérer, car je n'avais plus, hélas! en ce moment, ma tête à moi... Les événemens se précipitaient depuis quelque temps dans cette maison avec tant de promptitude, que je restais, par moment, anéanti sous leur poids. Pendant notre dernier entretien, j'ai eu plusieurs atteintes de délire veritable...

— De grâce, monsieur, reprit Berwick d'un ton grave et pourtant affectueux, qu'il ne soit plus question de tout cela : je prends sur moi les torts de cette discussion, oubliez-les, je n'y songerai plus... Mais si vous avez été accablé par cette funeste nouvelle, croyez-vous donc qu'elle ne m'ait pas vivement affecté?... On aurait tort de regarder le manque d'épanchement comme le signe certain d'un cœur indifférent : j'ai le malheur d'être, parfois, sombre et peu communicatif, mais je ne suis pas moins porté qu'un autre à me laisser abattre par le chagrin... Du reste, je me crois main tenant assez fort pour pouvoir résister aux plus cruels événemens de la vie...

Le maréchal lui reprit la main, et la serra avec une expression de tendresse.

— Du reste, ajouta-t-il, il ne faut pas que cette maudite crise nous empêche de songer à nos affaires : occupons-nous un peu de votre protégé... Je vais commencer par vous dicter une lettre que nous adresserons au directeur

général du port, et qui, je crois, nous obtiendra la faveur que nous sollicitons.

Berwick se fit apporter un petit pupitre, qu'il approcha du lit du maréchal. Celui-ci, se soulevant avec effort sur un bras, commença d'une voix mal assurée :

« Mon cher capitaine. . . . .

. . . .

Tandis que le maréchal dictait, Victor put examiner à loisir les détails des traits de M. Philip Berwick. Il y trouva, en les observant plus attentivement, un mélange de décision et de finesse. Toute sa personne annonçait la distinction. Son front était uni, découvert ; ses cheveux étaient blonds, déjà clairsemés, mais arrangés avec grâce :

— Quant à notre autre affaire, dit le maréchal en baissant la voix, vous ferez savoir à cet homme que je suis en ce moment malade, et assez gravement pour ne pouvoir correspon-

dre avec lui directement : qu'il m'accorde au moins quelques jours de trêve. Il peut attendre, je le sais : après tout, suis-je donc insolvable?

Berwick se hâta de détourner la conversation. Le teint du maréchal se colorait par dégrés; la lettre qu'il venait de dicter avait suffi pour épuiser ses forces. Tout en l'interrogeant sur les diverses circonstances et les détails de la secousse du jour précédent, Berwick attachait sur Victor des regards où se peignaient la défiance et l'étonnement. Cette sorte d'inquisition muette avait quelque chose d'inquiétant qui contraignit ce dernier à se retirer dans une pièce voisine

L'abbé Gravaux et l'abbé Rozay parurent bientôt au chevet du malade. Leurs historiettes fines et curieuses, les petits scandales dont leur mémoire était toujours abondamment pourvue, produisirent un effet favorable sur l'esprit du maréchal. Il sourit doucement. La sérénité reparut par degrés sur ses traits. Enfin, il avoua gaîment qu'il se sentait mieux,

mais que l'assaut de la veille avait été rude. Heureusement, sa constitution était robuste; M. de Liais répondait de lui maintenant. Il craignait seulement, en quittant son lit, de ne plus retrouver sa vigueur ordinaire. Il demanda aux assistans quelques détails relatifs à certains événemens qui avaient eu lieu les jours passés, et dont il se croyait séparé déjà depuis plus d'une année.

« Il perd tout-à-fait la mémoire, dit en sortant l'abbé Gravaux à l'abbé Rozay : du reste, on m'a raconté qu'autrefois, il s'évanouissait, pour peu qu'il lui survînt quelque événement imprévu. Mais quand vous reviendrez, ayez, je vous prie, les yeux fixés sur ceux de ce jeune homme que vous avez vu à la tête du lit du malade. Etudiez-le, vous le trouverez simple d'abord, et d'un esprit peut-être un peu borné, mais bientôt, vous serez frappé comme moi, de la réserve et de l'extrême bon sens qui règlent ses moindres discours. »

Plusieurs visiteurs se présentèrent à la fois. Le maréchal enfreignit la défense du médecin,

et insista pour recevoir tout le monde..... La chambre à coucher était déjà presque remplie quand Victor annonça « M. Christophe Boirel. »

— Maréchal, maréchal, s'écria un homme à moustaches grises en tombant à genoux devant le lit du malade, est-il vrai que nous ayons manqué de vous perdre? Ah! jour de Dieu! quelle perte c'eût été là pour nous tous! Quel événement! J'en suis encore ému, j'en ai pleuré... Mais non, tout est fini, n'est-ce pas? vous vivez; c'est bien vous, oui, c'est vous, voici votre main que j'embrasse : figurez-vous que, depuis ce matin, je rôde autour de votre hôtel... et votre maudit concierge qui me soutient qu'il y a une consigne..... J'ai eu beau m'emporter, le supplier, il n'a voulu me laisser passer qu'à présent...

— Allons, allons, calme-toi, dit le maréchal enchanté de revoir un de ses plus fidèles protégés. Ses traits annonçaient cependant l'embarras et l'impatience. Il détestait les démonstrations et les égards poussés à l'extrême.

— Voyons, reprit-il avec vivacité, tout va-t-il bien chez toi ? J'ai vu ta femme ces jours derniers...

— Ah! oui, voilà, reprit Boirel en se relevant brusquement, tout va bien chez nous; mais ma femme, voyez-vous, maréchal, ma femme... J'ai là un poids, un chagrin... enfin, quelque chose qu'il faut que je vous dise...

Le maréchal, qui redoutait cette confidence, le regarda d'un air inquiet, en l'engageant à s'expliquer :

— Oui, sans doute, il faut que je m'explique; car, enfin, je n'ignore pas que, dimanche dernier encore, vous avez remis à Geneviève un rouleau d'argent..... Cela était bon quand nous étions pauvres, que nous manquions de tout; mais à présent, nous sommes à notre aise : nos enfans sont en âge de travailler; moi, j'ai repris mon ancien métier de tourneur, quand on a du cœur, ces choses-là ne s'oublient pas... Tenez, maréchal, je vais peut-être vous fâcher, mais voici trop longtemps que cela dure, et, s'il faut tout vous dire, le bruit court parmi

nous que vous êtes gêné, que vos aumônes et les gens que vous secourez vous font faire une trop grosse dépense, et qu'enfin vous serez bientôt ruiné, si cela continue... Et ce n'est pas d'hier, seulement, que j'entends dire cela, il faut bien qu'il y ait quelque chose là-dessous : Aussi, pour vous prouver que je ne suis pas un ingrat... j'ai mis de côté quelque chose... dans cette bourse... et si j'osais, si je pouvais..... Ah ! mon maréchal, modérez-vous, ne vous fâchez pas... Ce n'est jamais, après tout que ce qui vous appartient...

En même temps, Boirel tirait à demi de sa poche une bourse usée, et dont il eût été bien difficile de définir la véritable nuance. Il s'apprêtait à la déposer sur l'angle de la cheminée. Mais déjà les yeux du maréchal étincelaient de fureur ; il s'élança à demi hors de son lit :

— Éloigne-toi, sors d'ici, s'écria-t-il avec un geste impérieux ; eh ! qui t'a dit, misérable, que je fusse gêné, ruiné ? n'ai-je pas ma pen-

sion, qui suffit à mes besoins et au-delà?..... Oser me parler de cela, à moi, à un homme de mon rang!.. Ah! je le vois bien, tu auras écouté les méchans propos qu'on se plaît à débiter sur mon compte dans les casernes et les garnisons : oui, je sais qu'on dit partout que je me ruine. J'ai des ennemis, des gens acharnés à me nuire, qui m'ont calomnié pendant toute ma vie, et n'épargnent même pas ma vieillesse..... Cher Philip, ah! n'allez pas croire un mot de ce que ce pauvre homme vient de dire; je l'aime, au fond, je lui ai porté secours, à lui et à quelques autres; aussi, je lui pardonne le mal qu'il vient de me faire... Mais vous remarquerez que ma maison est tenue sur un pied bien modeste. Quelles sont mes dépenses? De quoi m'accuse-t-on? Après tout, si j'ai pris quelques engagemens, je saurai les remplir... Eh quoi! toujours des questions indiscrètes, des regards importuns jetés sur mes plus intimes secrets! A quelle affreuse censure suis-je exposé?..... Ces gens là devraient me tuer ouver-

tement, et non me poignarder ainsi par surprise.

Pendant ce discours, le pauvre Boirel, plus mort que vif, se tenait debout devant le lit du maréchal et se trouvait si embarrassé, qu'il ne savait trop s'il devait reprendre ou laisser sa bourse :

— Donne, donne, reprit le maréchal en étendant la main vers lui, ne crains rien; car je sais fort bien que tu n'es ici que l'aveugle agent de mes ennemis... Mais tu vas juger toi-même, si j'ai besoin d'argent, comme on le prétend... Ouvre cette fenêtre...

Boirel ouvrit la fenêtre, et le maréchal lança la bourse dans la rue en poussant un cri de triomphe. Cet acte de démence plongea les assistans dans la consternation. Berwick était resté, pendant toute cette scène, la tête inclinée, et dans une complète immobilité. Il savait que chercher, dans certains cas, à opposer une digue aux premiers mouvemens du maréchal, c'était augmenter son irritation. Il se contenta de sourire avec amertume, en réfléchissant aux

singuliers égaremens du caractère français :

— A sa place, dit-il, je me serais tiré de ce mauvais pas, en refusant la bourse de ce brave homme, et en la lui rendant, après en avoir doublé le contenu...

— Tu vas m'en vouloir, s'écria le maréchal d'une voix émue en tendant la main à Boirel, tu ne me pardonneras jamais ce fait, je ne puis plus compter désormais sur ton affection, n'est-ce pas?..... Ah! maudit soit le sort qui pèse sur moi, me bouleverse, me tue, m'empêche d'être ce que je devrais être!.. Et notez bien, mes amis, que j'ai toujours en moi comme un pressentiment des malheurs qui m'arrivent...

Boirel qui n'avait pu retenir un soupir en voyant ses belles pièces d'or faire un saut par la fenêtre, comprit bien que la fatigue et la fièvre devaient avoir un peu dérangé les idées du maréchal. Il lui prit la main, et la pressa contre ses lèvres d'un air de respect : « Ah! n'importe, marechal, vous êtes mieux, maintenant, car votre main est bien moins froide

que tout à l'heure. » Ses yeux étaient inondés de larmes. Le maréchal se hâta de l'éloigner. Ce mélange d'élévation et de grossièreté avait fini par l'attendrir.

Maublanc, l'homme d'affaires, devait se trouver à l'hôtel à huit heures précises. A huit heures moins un quart, il était dans la chambre du malade. A un signe que lui fit Berwick, il s'empressa de cacher plusieurs papiers couverts de chiffres, qu'il se disposait à étaler sur la table. Le maréchal qui commençait à s'assoupir, se retourna brusquement de son côté :

— N'est-il pas vrai, s'écria-t-il, que je n'ai jamais moins dépensé qu'aujourd'hui?... Dites cela, et bien haut, je vous prie, et, s'il le faut même, affichez-le; car, on prétend que je me ruine, que le désordre règne dans mes affaires; vous savez, mieux que personne, ce qui en est : de pareils bruits ne devraient pas avoir le pouvoir de m'atteindre...

Maublanc, obéissant toujours à certains signes de Philip Berwick, s'inclina comme pour approuver les paroles du maréchal. Afin de le

distraire, il essaya de lui expliquer les avantages du dernier placement qu'il avait fait en son nom :

— Dix pour cent assurés, dit-il, plus l'éventuel, que je ne compte pas...

Il ajouta que, malgré cet accroissement de fortune et la perspective de gains presque assurés, il ne pouvait, cependant, trop engager le maréchal à limiter ses dépenses. L'année précédente avait été surchargée ; il y avait même certains échecs à réparer, et il ne pouvait enfin lui laisser ignorer...

Un geste d'impatience que fit alors Berwick, força Maublanc à s'interrompre de nouveau :

— Me modérer, s'écria le maréchal en croisant brusquement les bras, mais est-ce possible, dites-moi ? Peut-on changer, à mon âge, son tempérament et ses penchans ?... Eh bien ! oui, j'en conviens, je mourrai peut-être un jour dans l'indigence : mais je vous jure que ce serait m'arracher l'âme, dès à present,

que de vouloir me faire renoncer à certaines dépenses... Je vendrais plutôt cette vieille masure que de suspendre mes audiences du premier du mois... Tout cela m'irrite, m'inquiète; oui, je sens bien que je marche sur le bord d'un gouffre..... Cette agitation constante fait que, depuis quelque temps, je me brouille avec mes meilleurs amis, mais que vous dirai-je? ce trouble m'est nécessaire... Songez donc que ces pauvres gens qui viennent me voir, comptent sur moi; ils m'aiment, me respectent; je suis au milieu d'eux, comme un père au milieu de ses enfans. Ils me consolent, ou plutôt... Non, ils ne me consolent même pas; mais je tiens à ces aumônes par orgueil peut-être; si j'y renonçais, ne serait-ce pas donner gain de cause à la calomnie?...

Madame Lacombe entra en ce moment, et remit au maréchal une lettre que le médecin venait d'envoyer. A cette lettre se trouvait joint un billet écrit sur papier grossier. Le maréchal parcourut ce billet. Il sourit, et le fit passer à Philip Berwick.

En lisant l'adresse, il avait aussitôt reconnu la main de Boirel, qui lui écrivait pour lui demander pardon de sa hardiesse. Il le suppliait en même temps de ne plus remettre d'argent à sa femme, qui ne devait plus se présenter chez lui que pour le remercier de ses bienfaits passés. L'aîné de ses quatre enfans avait maintenant près de quinze ans, et allait prendre un métier. Cette lettre avait été dictée par un sentiment de fierté et de reconnaissance qui augmenta l'attendrissement du maréchal. Il reprit le billet des mains de Berwick, et se mit à le contempler d'un air de contentement. L'écriture était à peine lisible.

— Eh bien! s'écria-t-il, vous êtes témoin de ce qui se passe, Philip, et vous, Maublanc... Ai-je tort, dites-moi, d'ouvrir ma bourse, comme je le fais, à tous ces braves gens?..... j'ai parfois avec eux des momens de surprise, de bonheur caché qui me feraient partager sans regret les humiliations de leur détresse. Leur langage me remue, je suis

libre au milieu d'eux, ils me confient tout ce qui leur arrive... Il est vrai, je devrais me modérer, limiter au moins mes secours. Mais y renoncer entièrement, oh! non, car ce serait rompre le dernier lien qui m'attache à la vie...

Maublanc, jugeant avec raison que la tête du malade était encore trop faible pour qu'il pût s'occuper d'affaires ce jour-là, avait déjà replié les papiers qu'il avait apportés, et se disposait à se retirer, quand le maréchal l'arrêtant :

— Ne vous ai-je pas demandé, dit-il, dernièrement le jeune Laforce, votre parent, pour écrire sous ma dictée, et rassembler quelques notes et quelques souvenirs que je crains de laisser échapper ?... J'ai le projet, vous le savez, de faire un résumé général de tout ce qui m'est arrivé depuis trente ans...

Maublanc répondit en s'inclinant, que son parent était depuis plus d'une heure dans la pièce voisine, où il attendait les ordres du maréchal :

— Eh! qu'il entre donc, ce pauvre garçon, pourquoi lui faire faire antichambre si longtemps? Ces domestiques ne me comprendront donc jamais...

Le maréchal ne put s'empêcher de froncer le sourcil en voyant paraître un grand jeune homme à l'air gauche, au maintien timide, sans vivacité et sans expression. Tout en lui marquait le défaut d'intelligence et cette exactitude géométrique qui accompagne ordinairement la lenteur des mouvemens. Maublanc se hâta de déclarer que son neveu avait une écriture magnifique :

— Eh bien! mon ami, dit le maréchal en regardant le nouveau venu d'un air affable, dès demain, nous commencerons nos dictées...

Quand tous les visiteurs furent congédiés, et que Victor se trouva seul près du lit de son maître, ce dernier dit, comme en se parlant à lui-même :

— C'est une lourde bevue que je viens de commettre. Je me suis pour ainsi dire

engagé avec ce grand niais. Quand j'aurai là, toute la journée, devant moi, cette longue figure immobile, involontairement j'aurai des emportemens, des accès d'impatience; sa vue seule me glacera. Pourquoi ne pas m'informer d'avance près de Maublanc?..

— Maréchal, dit Victor, d'un air d'humilité, si vous vouliez vous contenter pour vos dictées d'une écriture médiocre, je pourrais peut être, au besoin, vous servir de secrétaire.

— Toi, Leblanc, dit le maréchal, en se retournant brusquement; mais sais-tu écrire?...

Pour toute réponse, Victor prit une plume et traça ces quelques lignes à la hâte :

« Je m'engage à aimer et à servir pour la vie,
» avec tout le zèle et l'attachement dont je suis
» capable, le meilleur, le plus juste des maî-
» tres, le maréchal Mercet.

» N. Leblanc. »

Le maréchal, qui aimait la vivacité et les mouvemens imprévus, ne put réprimer la sa-

tisfaction et la surprise que venait de lui causer l'action de Victor :

— Hum ! dit-il, en relisant le papier ; servir *pour la vie*..... Tu prends là un singulier engagement, mon garçon ; le meilleur des maîtres ! Attends un peu ; apprends à mieux me connaître, avant de me juger ainsi : mes autres domestiques n'ont pas toujours pensé comme toi. En général, on me craint, on me déteste ; mais les gens qui m'aiment me sont presque toujours restés fidèles..... N'importe ! J'accepte ton offre. Mais, j'y songe, ce garçon est le protégé de l'abbé Gravaux qui m'a autrefois vanté son intelligence et son mérite : si je le refuse, j'indispose l'abbé contre moi ; il dira que je suis irascible, intraitable ; ce seront des plaintes, des reproches qu'il me faudra de nouveau supporter...

Victor apaisa ses scrupules en lui faisant remarquer que sa santé était un prétexte naturel pour ne pas commencer les dictées le lendemain même.

Le maréchal parut réfléchir à ce projet. Il

murmura quelques plaintes sur la fatigue de cette journée. Dès qu'il se voyait seul, il sentait aussitôt retomber sur lui la tristesse qui l'oppressait.

— C'est pourtant à vous, mon ami, dit-il à Victor, que je dois ces fleurs qui ornent maintenant le parterre : elles m'ont réjoui la vue avant d'être tout à fait épanouies ; à présent, leurs couleurs m'attristent ; je regrette presque le temps où ce jardin ne produisait que quelques plantes sans odeur... Mais, enfin, vous saviez que j'aimais les fleurs, les œillets rouges, et, depuis que vous le cultivez, ce terrain, si sec et si ingrat, s'est mis tout à coup à en produire.... Mes chers œillets !... C'est bien, c'est un soin qui m'a vivement touché et que je n'oublierai pas. Si jamais j'étais injuste envers vous, faites m'en souvenir, entendez-vous, mon ami, faites-moi souvenir de ces œillets rouges...

Il garda le silence et fit signe à Victor de s'éloigner. Mais il se rétracta presque aussitôt et le rappela en lui ordonnant d'ouvrir la fenêtre, pour voir si les œillets n'avaient pas eu à

souffrir des suites de l'orage de la veille. Le temps avait été d'une admirable pureté depuis plusieurs jours. Cet orage était la suite de la faiblesse du maréchal et des transports de la fièvre, au milieu desquels il avait cru entendre le bruit d'une tempête.

Victor ouvrit la fenêtre et lui assura que les œillets étaient droits sur leurs tiges et plus brillans que jamais. Le maréchal soupira et dit d'une voix faible :

— Mes pauvres fleurs ! Comment se fait-il qu'une main ennemie ne les ait pas détruites ?...

Victor se souvint que le médecin avait ordonné au malade d'appliquer le plus souvent possible son attention sur un objet fixe et déterminé. Il revint au projet de dictées ; ce serait un moyen d'éloigner les visions inquiétantes dont il se plaignait.

— Si je parviens, disait Victor en lui-même, a remplir auprès de lui les fonctions de secrétaire, je pourrai peut-être aussi obtenir pro-

gressivement sa confiance; il m'initiera à quelques-uns de ses secrets; puis je lui deviendrai essentiel; les liens qui m'attachent à lui deviendront indissolubles...

« Mais, ajoutait-il bientôt, comment compter sur un caractère aussi variable et aussi mobile que le sien ? »

Si du moins le maréchal eût été accessible à la flatterie. Mais il lui arrivait souvent de repousser les égards et les témoignages d'affection avec autant de soin qu'un procédé injurieux et blessant...

— Et notez bien, disait un jour madame Lacombe à Victor, qu'il n'est sujet à ces accès d'impatience que depuis quelques mois... Autrefois, il était bien un peu morose et capricieux; il commandait avec brusquerie; mais jamais de ces duretés ni de ces caprices. Que voulez-vous! Se voir séparé de ses deux enfans qu'il aimait tant! Et puis, cet homme d'affaires qui vient ici presque tous les jours et avec de mauvaises nouvelles!... Le malheur, voyez-

vous, M. Leblanc, le malheur dérange bien des choses !...

Madame Lacombe avait pris Victor presque en amitié depuis les trois nuits qu'il avait passées près du lit du maréchal. Un jour, il se hasarda à lui parler d'Adrienne; elle le regarda d'un air de surprise.

— Ah! n'exigez pas que je m'explique, lui dit-elle; si nous n'avons que du mal à dire de nos maitres, il vaut mieux n'en pas parler... Mais, ne vous plaignez pas de l'humeur du maréchal : Que serait-ce donc si vous aviez servi sa fille?...

Elle s'éloigna en levant les mains au ciel d'un air affligé Victor apprit ainsi, par un hasard singulier, qu'Adrienne avait pour ennemis même les domestiques de son père. Ils étaient pour la plupart fort attachés au maréchal, et l'étrange résolution de sa fille avait excité leur indignation.

IV.

Philip Berwick, ami et voisin du maréchal, venait à peu près tous les jours à l'hôtel. Victor admirait la noblesse de ses manières, son langage, toujours rempli de simplicité et de raison. Un jour, il se surprit à regretter le temps où il avait aussi le droit de porter un habit élégant, des bijoux et du linge fin. Mais ce regret ne fit que traverser son esprit. En passant devant une glace, il sourit, et crut s'apercevoir que la couleur de

son teint commençait à disparaître. Il monta chez lui pour se barbouiller de nouveau le visage.

Il se mit à contempler l'habit de ville qu'il avait apporté en entrant chez le maréchal. Il le compara à celui de Philip Berwick, et trouva la forme du sien déjà surannée. Puis, profitant d'un moment où le maréchal n'avait pas besoin de ses services, il prit dans sa malle une paire de fleurets, et se mit à essayer quelques coups. Il remarqua, avec étonnement, que son poignet n'avait presque rien perdu de sa promptitude et de son élasticité... Cette découverte l'enchanta.

Il fut interrompu dans cet exercice par Baptiste, le cocher, qui entra dans sa chambre sans être aperçu, et dit en lui frappant familièrement sur l'épaule :

— Comment donc, camarade, mais vous maniez fort bien l'épée! A vous voir, on vous prendrait pour un maître d'escrime; on dirait que vous n'avez fait autre chose toute votre vie...

Victor, un peu déconcerté, se hâta de cacher ses fleurets, et recourant à son bégaiement :

— Je..... je m'essayais, dit-il; que voulez-vous, Ba... Baptiste?...

— Hélas! reprit Baptiste en poussant un soupir, me voici dans un bel embarras... Le maréchal vient de me congédier; impossible de me justifier, et pourquoi, je vous le demande?..... Parce que je suis rentré, hier, un peu plus tard qu'à l'ordinaire, et que j'ai oublié de donner à manger à mes chevaux... Il m'a fait venir ce matin, et ne m'a même pas donné le temps de m'expliquer; il a prétendu que le fait de la veille n'était rien, qu'il avait encore d'autres reproches à me faire, qu'enfin je devais bien sentir qu'il était las de mon service... En un mot, il me renvoie, et sans certificats encore!...

— Qué... Quelle affaire!

— Mais comme vous me paraissez bien dans l'esprit du maréchal, je venais vous demander, camarade, s'il ne vous serait pas possible de

lui dire quelques mots en ma faveur... Vous savez, une parole dite à propos, cela suffit pour le calmer quelquefois; ce serait un grand service que vous me rendriez : la femme de charge me déteste, et je prévois que je vais me trouver bientôt sans condition, si le maréchal ne consent pas à me garder...

— Comment donc, camarade, s'écria Victor en renonçant tout-à-coup à son bégaiement, mais je cours lui parler à l'instant même pour vous... Je ferai tout pour dissiper ses préventions...

Il descendit, et trouva madame Lacombe à la porte de la chambre du maréchal :

— On n'entre pas, lui dit-elle, le maréchal est en ce moment enfermé avec M. Berwick et l'homme d'affaires : ils paraissent enfoncés dans les calculs, les comptes... Je vous dirai qu'il est inabordable, il vient de me chasser durement... Mais, écoutez-moi, monsieur Leblanc, vous me paraissez un garçon honnête, dévoué : c'est pourquoi, j'aurais bien envie de vous donner un bon conseil...

— Lequel? dit Victor en la regardant d'un air étonné...

— C'est de vous occuper de chercher une autre condition...

— Une autre condition! dit Victor en reculant de quelques pas.

— Silence! dit madame Lacombe, silence! ce ne sont que des soupçons, mais sachez seulement, que le maréchal a l'habitude de renvoyer ses gens du jour au lendemain : je ne puis vous en dire davantage, quant à présent; je n'ai entendu que quelques mots de cela à la dérobée; mais croyez-moi, réfléchissez à ce que je viens de vous dire...

Victor demeura muet de surprise et d'accablement. Loin de songer à s'occuper de Baptiste, il ne pensa plus qu'à lui-même. Cette nouvelle fut pour lui comme un coup de foudre. Eh quoi! tel était le fruit de ses soins et de son zèle. Il avait, en effet, remarqué depuis quelque temps, qu'au lieu de le traiter avec indulgence et même une certaine familiarité, le maréchal ne lui parlait plus qu'avec une

froideur extrême. Il évitait, toutefois, les emportemens.

Victor s'inquiétait, ne savait comment interpréter ce changement de manières. Son déguisement aurait-il été deviné? Mais alors, à quoi bon tant de détours? Il flottait entre mille partis contraires. Dans tous les cas, il eût encore préféré se jeter aux genoux du maréchal, tout lui avouer, au risque de voir son ressentiment se rallumer, plutôt que de quitter ainsi cette maison sans explication, sans avoir atteint le but qu'il s'était proposé.

Pendant plusieurs jours, le maréchal fut encore condamné à garder le lit. M. de Liais avait jugé cette précaution nécessaire, la fièvre n'ayant pas entièrement cessé. Le malade ajournait sans cesse sa guérison par ses impatiences et l'irritation nerveuse que le moindre événement lui causait.

Victor écrivait tous les jours sous sa dictée: c'était une simple correspondance d'affaires, et des plus embrouillées. Le maréchal répondait aux lettres qu'on lui adressait. Deux procès

très longs, où il se trouvait jeté, exigeaient de sa part de grands soins. Il dictait avec une incroyable rapidité; les idées, les faits, se classaient dans son esprit, d'eux-mêmes, et avec une grande clarté. Puis, par moment, il s'interrompait, ses yeux se fermaient; on eût dit qu'il tombait en défaillance. L'instant d'après, il passait, à plusieurs reprises, sa main sur son front, pour chasser l'image qui le poursuivait, puis il reprenait sa dictée. Ses yeux se fermaient à demi encore une fois, mais sans qu'il lui fût possible de s'endormir. Depuis quelque temps, il dormait à peine deux heures par nuit.

Victor commençait à ne plus ajouter foi aux alarmes de la femme de charge. Ses craintes s'étaient dissipées d'elles-mêmes. Il avait cru comprendre que son maître ne pouvait plus se passer de lui :

« Qu'il attende du moins pour me congédier, disait-il en lui-même, que j'aie encore passé quelques nuits à ses côtés..... Que me faut-il de plus? Quand je l'aurai fidèlement

servi, que je le verrai sorti de l'état desespéré où il est encore à présent, alors, ma tâche sera remplie, je serai satisfait de moi-même; ce sera à sa fille à le conserver, ou bien à prendre sur elle seule la responsabilité de ses souffrances. »

La Saint-Charles, grand jour pour le maréchal, approchait. Philip Berwick et madame Bentley se chargèrent de tous les préparatifs. Le salon et l'antichambre furent remplis de fleurs.

M. de Liais trouvant la respiration du malade un peu moins embarrassée, la peau moins tendue, le pouls plus égal et plus calme lui permit de quitter le lit pour ce jour-là, et de passer quelques heures dans le salon. Quand le maréchal fut levé, on s'aperçut bien des ravages exercés par la maladie. Il était d'une faiblesse extrême. Ses jambes amaigries se dérobaient sous lui. En quittant le lit, il tomba en faiblesse, et il eut besoin de toute sa fermeté pour déterminer Victor et M. Berwick à le transporter dans le salon. Mais lorsqu'il y fut, il resta

quelques minutes dans un état d'imbécillité presque complète.

Cependant, la vue du jardin, l'aspect du soleil, les lys et les jasmins qui remplissaient le salon d'une senteur agréable, tout cela le remit un peu; sa figure s'éclaircit par degrés. Il semblait que la sérénité du ciel, qu'une vapeur légère enveloppait, eût pénétré dans son âme.

L'usage était de dîner ce jour-là en grande réunion sous une tente qu'on dressait sur la pelouse. Le maréchal ne pouvant faire les honneurs de ce repas, avait exigé pourtant qu'il fût donné. Philip Berwick devait le remplacer. Bientôt, les convives parurent, et pressèrent tendrement la main de leur vieil ami, à demi couché sur sa chaise longue. Le maréchal se contenta de leur sourire, mais sans avoir la force de leur répondre.

On se mit à table à quatre heures; le maréchal devait être seul pendant le dîner. Il avait exigé que personne ne restât près de lui: et pourtant, la solitude lui était depuis quelque

temps insupportable. Il examinait de loin l'effet des épaulettes qui brillaient au soleil. Une idée fixe le poursuivait. Il ne cessait de contempler un rayon de soleil indocile et rebelle qui perçait la tente et éclairait obstinément la nappe. L'abbé Gravaux, qui dînait d'habitude à trois heures, vint bientôt s'asseoir à ses côtés :

— Eh bien! lui dit-il après l'avoir regardé quelques instans, voilà une belle journée qui s'achève, un temps fait exprès pour ranimer les malades et rapprocher les cœurs tendres et bien placés... Mon ami, mon vieux camarade, me tiendras-tu rigueur plus longtemps, dis-moi?.... Refuseras-tu de presser la main d'un homme plein de franchise, qui est notre ami à tous les deux?... Pourquoi donc resteriez-vous éternellement désunis? Hélas! nous vieillissons, mon pauvre maréchal, nous vieillissons et nous commençons à avoir grand besoin les uns des autre....

— Qu'on me laisse seul, reprit le maréchal

d'un air attristé, vous voyez ma faiblesse et l'état d'abattement où je me trouve... L'ingratitude est un fardeau dont on ne peut se délivrer, l'ingratitude est un défaut commun à bien des hommes; les plus grands caractères eux-mêmes y sont sujets..... Quant à moi, je croyais jusqu'à présent, avoir mérité d'en être préservé. Je n'ai jamais payé d'ingratitude mes vieux amis, ce me semble, ni mes enfans...

L'abbé Gravaux se mit à le regarder fixement :

— Tous ces gens qui dînent là, devant nous, lui dit-il, sont cependant nos meilleurs amis... Tout à l'heure, on ne s'entretenait que de toi, on te plaignait, chacun eût donné sa vie pour sauver la tienne...

Le maréchal sourit amèrement :

— Oui, ils me plaignent et ils m'abandonnent...

— Allons, allons, reprit l'abbé Gravaux, point de fausse honte, c'est une prière que je vous adresse à l'un et à l'autre depuis si long-

temps! Tu sais que j'ai tout fait pour te le ramener...

— Peine inutile, dit le maréchal, il a dit qu'il ne reviendrait pas...

— S'il était là, pourtant, oui, là, dans la pièce voisine, n'attendant qu'un mot de toi, qu'un signe pour entrer et te tendre les bras...

— Il ne reviendra pas, te dis-je, un homme tel que lui est inébranlable, je l'avais fait engager pour aujourd'hui...

— Eh bien! entrez donc, venez, messieurs, s'écria l'abbé d'une voix émue en courant à la pièce du fond, il est là, oui. voici notre pauvre malade de cœur et d'esprit, et que votre présence seule peut remettre...

Le maréchal resta muet de surprise, en voyant entrer le général Durochard et son neveu :

— Il me reste donc encore des amis ici-bas, s'écria-t-il en leur tendant les bras; Durochard, Durochard, ah! viens donc, j'allais mourir sans te revoir!...

Le général semblait hésiter et se repentir de ce premier mouvement; mais l'abbé s'em-

pressa de les pousser l'un vers l'autre et les força à s'embrasser. Le bruit ayant circulé parmi les convives que le maréchal et son ami, le général Durochard, venaient de se réconcilier, les cris, les vivats retentirent aussitôt dans le jardin.

On admira surtout la noble conduite et le désintéressement que le général avait mis dans cette affaire. On se répandit dans les salons, un complet abandon vint animer l'entretien. Chacun s'empressait de se dédommager de quelques momens de contrainte. Vers le milieu de la soirée, les têtes s'échauffèrent. On discuta, chacun se mit à raconter sa propre histoire. Qu'on se figure vingt-cinq officiers supérieurs, réunis après un repas, parlant tous à la fois, et on aura l'idée du bruit qui se fit bientôt autour du maréchal.

Cependant, madame Bentley et Philip Berwick, fidèles aux instructions du médecin, avaient donné le mot à chaque convive pour que la soirée ne se prolongeât pas. Le maréchal, fort animé lui-même, commençait à pren-

dre part à la conversation générale et ne paraissait guère disposé à s'endormir.

Il éprouva, cependant, un vif accès d'anxiété et d'amertume, lorsque le colonel Broussard se mit à lui parler avec une sorte d'affectation, de son fils et de sa fille. L'entretien avait fini par se concentrer autour du fauteuil du maréchal. Mais bientôt, il remarqua avec regret que les rangs des causeurs s'éclaircissaient par degrés. Chacun venait à tour de rôle lui serrer la main.

Au bout de quelques instans, il se trouva presque seul. Cet abandon succédant au bruit, ce salon, tout à l'heure peuplé d'amis, et maintenant froid et désert, tout contribuait à augmenter l'état d'affaissement qu'il n'avait que momentanément surmonté. Cette force, cette vivacité n'étaient que factices. Berwick et sa tante étaient encore à ses côtés. Le maréchal se retourna dans son fauteuil avec effort :

— Adieu, cher Philip, adieu chère madame Bentley, leur dit-il d'une voix affaiblie, que de peine vous avez prise aujourdhui ! Je vous

plaignais, tout en me maudissant... Hélas! je savais bien qui devait faire les honneurs de cette fête!... Mais, dites-moi, nos convives ont-ils paru gais, satisfaits, chacun a-t-il bien fait son devoir?... Tout s'est-il bien passé?...

— Tout s'est passé à merveille, répondit madame Bentley : « Point de gêne, point de contrainte, disaient-ils sans cesse. » Mais on était gêné, attristé malgré soi, car vous n'étiez pas là...

Un soupir et un serrement de main furent la seule réponse qu'ils obtinrent. Philip et sa tante se penchèrent vers son fauteuil et lui serrèrent une dernière fois la main :

— Adieu, Berwick, adieu, chère dame, reprit-il.

— Adieu, maréchal...

Ils se retiraient, Victor se disposait à les suivre :

— Non, restez, Leblanc, dit le maréchal, restez, il faut que je vous parle à vous seul...

Victor tressaillit, et se mit à rêver dans son esprit aux reproches que son maître allait lui

adresser. Le maréchal ouvrit un portefeuille, et prit un papier qu'il remit à Victor. C'était un bon sur la Banque ; ce dernier demeurait interdit :

— Prenez, dit le maréchal, c'est la bien faible récompense de tous vos services : je voudrais pouvoir les reconnaître plus dignement. Voici quinze jours que vous me servez avec un zèle et une activité à toute épreuve : ce n'est point un domestique, c'est un ami que j'ai trouvé en vous... Cependant, je le dis avec regret : malgré vos services, les soins que vous avez eus de moi, il faut que nous nous quittions..... Cela vous surprend : hélas ! j'ai longtemps hésité moi-même à vous faire cet aveu, car je sais que vous m'êtes sincèrement attaché, mais que voulez-vous ? La nécessité a des lois auxquelles il faut se soumettre. Mon homme d'affaires ne cesse de me répéter que je dois songer à diminuer les frais de ma maison..... Je vous avais pris à mon service, surtout pour ma fille ; mais, vous le voyez, c'est un soin inutile, elle est perdue pour moi, je

n'ai plus de fille... Merci, mon ami, merci mille fois de tous vos soins... Avec vos qualités, vous rencontrerez facilement une condition meilleure que celle-ci; vous aurez affaire à un maître moins brusque, moins chagrin que moi : comptez sur moi, si vous avez jamais besoin d'appui, de secours; j'exige que vous veniez à moi sans crainte...

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton d'intérêt affectueux qui remua profondément Victor. Cet homme, à travers tous ses défauts, avait parfois des gestes, des paroles imprévues qui allaient droit à l'âme de ceux qui l'écoutaient :

— Maréchal, s'écria Victor avec vivacité, vous me chassez donc?... Au moins, daignez m'éclairer; aurais-je manqué à mes devoirs, aurais-je fait quelque chose qui pût vous déplaire?...

— Eh! non, mon garçon, non, je t'aime, je te regrette sincèrement; mais, encore une fois, il me faut diminuer le nombre de mes domestiques; c'est Maublanc qui l'exige...

— N'est-ce que cela, dit Victor, maréchal, faut-il voir mes gages diminués pour ne pas m'éloigner de vous? J'y consens volontiers... Ici, près de vous, qu'ai-je donc besoin d'argent?... Et même si j'osais vous proposer...

— Qu'est-ce à dire? interrompit le maréchal en bondissant dans son fauteuil, et où voulez-vous en venir?... C'est apparemment un parti pris parmi vous tous de m'abaisser, de me mortifier, en voulant me faire l'aumône... jusqu'à mon valet de chambre qui ose me proposer de renoncer à ses gages!...

Victor tremblait de la tête aux pieds. Il se regardait comme à jamais perdu dans l'esprit du maréchal. Celui-ci était déjà retombé dans sa rêverie; il reprit avec tristesse :

— Non, je ne vous en veux pas, j'ai tort de me laisser emporter ainsi..... Après tout, ceci ne part chez vous que d'un bon sentiment; c'est une preuve d'attachement dont je dois vous savoir gré...

Il y eut une pause, le maréchal ajouta :

— Et puis, n'est-ce pas à vous que je dois

ces œillets qui m'ont tant charmé?.... Ces œillets rouges, je les ai vu passer plus d'une fois devant moi, au milieu de mes rêves, et dans mes plus pénibles accès... Mais vous savez bien que je ne vous avais pris à mon service que pour avoir soin du jardin; or, vous le voyez, l'hiver approche, les feuilles tombent déjà et jaunissent; bientôt, nous n'aurons plus de fleurs à cultiver... A la place de ces bordures et de ces plates-bandes, nous aurons la neige, une terre sèche et durcie par le froid...

Le silence s'établit pour quelques instans :

— Et votre fille, maréchal, votre fille?..... reprit Victor d'une voix tremblante.

— Ma fille! et qui vous a dit que j'eusse une fille? Je n'en ai pas... autrefois, il est vrai, je voyais quelquefois une enfant qui me parlait à peine, allant, courant sans cesse sur cette pièce de gazon : ces fleurs, ces arbustes vous le diront : je l'ai vue un jour cueillir quelques boutons à ce rosier, et les mettre à sa ceinture. Quel naturel, alors! quelle franchise!... Je me souviens à peine de cela... Mais, encore une fois,

je n'ai pas de fille, je n'en ai jamais eue; et si j'en avais une... je sens là que je la maudirais...

— Oh! ciel! maréchal, qu'ai-je entendu? Quoi! un pareil mot sortirait de votre bouche!...

— Je la maudirais, monsieur... J'ai des amis, peut-être, des gens qui me sont attachés, cette soirée en est une preuve... Malheur à ceux d'entre eux qui chercheraient à me parler en faveur d'une ingrate!... J'ai déchiré toutes ses lettres, elle le sait; je lui en ai renvoyé quelques-unes toutes cachetées... Je ne veux plus rien d'elle, rien que l'indifférence et l'oubli...

Victor n'insista plus; il vit bien qu'il était, en ce moment, trop aigri pour qu'on dût essayer de l'attendrir. Un certain bruit se fit alors dans l'intérieur. Madame Lacombe frappa à la porte du salon :

— Venez, venez, dit-elle avec une sorte d'agitation, Leblanc, M. de Liais vous demande...

— Que nous veut cette femme, dit le ma-

réchal sans se retourner?

Les pas et les chuchottemens de plusieurs personnes rassemblées dans la pièce voisine se firent entendre :

— Silence! silence donc! disait madame Lacombe, ne le réveillez pas...

— Encore une fois, que signifie tout ce vacarme? reprit le maréchal. Il avait cru reconnaître la voix de l'abbé Gravaux : — Non, non, disait l'abbé, c'est moi qui me charge de l'en prévenir...

M. de Liais se mit devant la porte pour lui barrer le passage. Un de ses remplaçans se tenait derrière lui; car on redoutait quelque catastrophe. L'abbé Gravaux parvint enfin à vaincre la résistance du docteur. Il entra précipitamment dans la chambre du maréchal :

— Mon ami, lui cria-t-il, réjouis-toi, le ciel vient d'exaucer nos vœux... Ta nièce et ta fille sont de retour, elles sont là... Retourne-toi; elles t'attendent, tu vas les voir...

— Ah !.... grand Dieu ! est-il vrai? est-il possible?... mon ami, non, tu me

trompes, c'est impossible...

M. de Liais et son aide cherchèrent en vain à le retenir. Appuyé sur le bras de madame Lacombe et sur l'épaule de Victor, il avait déjà franchi les deux ou trois marches qui précédaient la salle à manger :

— Ma fille, mon ange, s'écria-t-il en pressant dans ses bras Adrienne qui avait voulu se précipiter à ses genoux, va, je ne souffre plus, je retrouve toutes mes forces, puisque te voilà... Seulement, je pleure de joie... Je t'ai revue, pressée dans mes bras, je puis mourir...

Une jeune femme voilée, et dont on devinait à peine les traits sous les marques et les cicatrices qui la défiguraient, se tenait debout derrière Adrienne :

— Et toi, viens donc aussi, ma Juliette, s'écria le maréchal en pressant vivement le front de sa nièce, qu'il couvrit de baisers, vous voilà, mes enfans, je vous revois, mais est-ce pour longtemps, est-ce seulement pour quelques jours ?...

— Pour toujours, s'écria Adrienne en lui

pressant les mains, c'en est fait, nous ne vous quitterons plus...

Le maréchal leva alors les mains au ciel d'un air d'accablement, il fondit en larmes; puis, laissant échapper les mains de sa fille, il pâlit et balbutia d'une voix éteinte :

— Non, non, c'est trop de bonheur à la fois, je n'y puis plus tenir...

On entendit frapper à plusieurs reprises à la porte de la rue :

« C'est M. Berwick et madame Bentley, dit madame Lacombe, que je viens de prier de venir... »

Il était onze heures du soir, et cependant, la salle à manger se trouvait pleine de monde. Quelques-uns des convives avaient été retenus par l'abbé Gravaux, qui avait annoncé, à l'insu du maréchal, qu'il espérait voir Adrienne revenir ce jour-là assez à temps pour fêter son père. A force de prières et d'instances, il avait fini par la soustraire à l'influence de sœur Marthe; digne récompense des efforts de son zèle.

L'arrivée de Philip Berwik et de sa tante fut saluée par un cri de joie. Grâce aux soins de madame Lacombe, le souper se trouva bientôt servi. Les deux voyageuses étaient épuisées de fatigue. L'abbé Gravaux et Labbé Rozay se mirent à table avec elles. Ce repas fut un nouveau motif d'épanchemens, de questions sans nombre. Les cœurs se retrouvent quelquefois plus tendres et mieux unis après une longue absence. Le maréchal, trop ému pour pouvoir prendre part à l'entretien, balbutiait, regardait sa fille d'un air d'admiration, et semblait rajeuni de dix ans.

Quelle douce joie ! Quel enchantement ! Le jour de la Saint-Charles ne pouvait assurément être mieux couronné. Depuis le départ d'Adrienne, on n'avait pas ri une seule fois de bon cœur dans cette salle à manger :

—Eh bien ! s'écria madame Bentley, me croira-t-on désormais, quand je parlerai de mes pressentimens ?..... Mon cher neveu, n'est-il pas vrai, qu'hier encore, je vous annonçais qu'elle serait de retour avant huit jours ?...

Berwick s'inclina respectueusement; Adrienne la regarda d'un air attendri. Victor, que personne n'avait encore remarqué, se tenait debout, dans un coin, muet témoin de cette scène délicieuse, et jouissant plus vivement que personne des élans, des transports de gens qui semblaient depuis longtemps voués à un malheur sans fin. Au moment où le maréchal se levait de table, se préparant à regagner sa chambre à coucher, Victor lui dit à voix basse :

— Maréchal, persistez-vous toujours à me donner mon congé ?...

— Peut-être..... Nous verrons cela..... Eh! mon garçon, comment ne vois-tu pas que je n'ai plus ma tète à moi? Je suis trop ému, trop accablé en ce moment pour pouvoir te répondre...

Il repoussa le bras que lui présentait Victor, et prenant celui de sa fille, qu'il pressa une dernière fois contre son cœur :

— Mes amis, s'écria-t-il, mes bons amis, comprenez-vous maintenant mes chagrins et mes tourmens?..... Allons, ne pensons plus à

tout cela... Docteur, vous me pardonnerez d'avoir enfreint votre ordonnance, n'est-ce pas?.. Et toi, Durochard, mon vieil ami, tu es à moi aussi, je t'ai retrouvé, jure-moi que tu ne me quitteras plus!... Tu as consenti à m'embrasser ce matin, ah! tu vois bien que notre réconciliation devait être d'un bon augure!...

V.

Le lendemain, un des premiers soins de Victor fut de jeter les bouquets de lys et de jasmin qu'on avait placés la veille dans les vases du salon, et de les remplacer par des camellias et de belles fleurs de *cactus* qu'il alla choisir lui-même, dès six heures du matin, chez une fleuriste renommée. Des cartons de femme, quelques vêtemens de voyage étaient dispersés sur les meubles. Ce désordre changeait à ses yeux toute la physionomie du salon. Un objet

qui se rattache à la femme qu'on aime émeut parfois plus vivement que si on la voyait elle-même. L'amour n'est lui-même qu'un mensonge et ne vit que d'illusions et de surprises.

La clef avait été par hasard oubliée à l'une des boîtes. Il prit à Victor fantaisie de l'ouvrir. Une forte odeur de thym et de mélisse s'en exhala : elle contenait quelques objets précieux, de magnifiques chapelets, un reliquaire, un morceau de cristal où l'on voyait enchassée une dent de saint Pierre l'exorciste, une burette qu'on prétendait avoir servi au fameux abbé Suger. La boîte contenait aussi quelques livres de piété, au frontispice desquels on lisait le nom de « Sœur Adrienne. »

Ainsi, Adrienne se regardait déjà comme faisant partie des sœurs du couvent de Sainte-Marie-Église. Victor ferma la boîte avec une sorte de fureur. La dévotion et l'amour sont deux sentimens si opposés ! N'exigent-ils pas tous les deux une entière abnégation de nous-mêmes, la possession sans partage des cœurs dont ils s'emparent ?

Bientôt la sonnette du maréchal se fit entendre. Victor se rendit dans sa chambre à coucher. Il remarqua sur ses joues amaigries une teinte animée qui ne s'y trouvait pas la veille. C'était l'effet d'un sommeil calme, le sentiment d'un bonheur intérieur.

Le maréchal donna à Victor une mission qui exigeait de sa part une certaine intelligence. Il s'agissait de partir sur le champ pour Saint-Brieux, l'unique terre du maréchal, et qu'il n'avait pas vue depuis un certain nombre d'années à cause des souvenirs pénibles qui s'y rattachaient. Victor devait faire une inspection du jardin, du parc; décider si la maison était, ou non, habitable; et, de plus, rapporter au maréchal un état de lieux exact et détaillé.

Ce voyage devait durer trois jours. On devine le déplaisir que Victor dut en ressentir dans la situation d'esprit où il était. Il partit une heure après cet entretien, le cœur gonflé de regrets. Nous le laisserons s'acquitter de sa mission pour nous rendre, seulement pour

quelques instans, près de Philip Berwick et de sa tante, madame Bentley, qui habitaient, dans le voisinage, un hôtel meublé avec ce luxe et ce raffinement qui placent à Londres les commodités de la vie sur une ligne supérieure aux plaisirs de l'esprit. Nous pénétrerons dans une pièce du fond, où nous trouvons Berwick s'entretenant avec son intime ami, M. Walgrave :

— Ainsi, disait ce dernier, vous ne vous souvenez plus de lady Mary B... ?

— Je n'ai guère conservé de ses traits qu'une idée confuse et incertaine...

— Un si beau visage aurait dû laisser en vous une impression plus durable, cher Philip, mais vous ne pouvez avoir, du moins, oublié son père, lord B...., avec son air majestueux, son ancien habit militaire, à paremens noirs, son gilet de buffle et ses boutons d'or; vous savez, comme moi, qu'il est fort sévère sur le chapitre des bienséances. Il vous porte toujours le plus vif intérêt, mais d'un moment à l'autre, son cœur peut se refroidir : « Pour-

quoi donc ne nous écrit-il plus? me disait-il dernièrement. Que signifient ce silence et ce long exil? En un mot, que fait-il en France?...

— Ce que je fais, hélas! cher monsieur, qui pourrait le dire et l'expliquer, quand je ne puis moi-même m'en rendre compte? J'ai revu dernièrement celle que j'ai pu autrefois appeler ma fiancée, j'ai retrouvé sa candeur et sa grâce; l'heure où je l'ai revue a été, je vous jure, la plus belle de ma vie..... Je crois que je l'aime encore, ce qui fait que je suis sur le point de renoncer à mon projet de départ...

— Ah! comment ne devinez-vous pas enfin qu'on vous trompe, Berwick, qu'on veut abuser de votre bonne foi?... Mais, malheureusement, vous êtes aveuglé, vous êtes sur le bord d'un abîme, et celui qui voudrait vous en arracher ne ferait peut-être que vous y précipiter plus sûrement : vous savez mieux que moi que le caractère français cache, sous un faux air d'attrayante effusion, de grands détours et de bien dangereuses séductions... Encore une fois, on

conspire contre vous, et peut-être même dans votre propre maison. On ne me cache rien, à moi; j'étudie, j'observe le fond des choses..... Avouez enfin que cet homme qui, par sa vieillesse et son rang, devrait se trouver à l'abri de semblables reproches, vous doit en ce moment de très fortes sommes, et qui ne vous seront peut-être jamais remboursées..... Depuis mon dernier voyage, qu'avez-vous fait? Qu'a-t-il fait lui-même?... Il a réussi à capter votre confiance, il s'est entièrement emparé de vous, et sans que vous le soupçonniez..... Le maréchal est fort connu, même à Londres. On s'entretenait de lui dernièrement chez lord B... Et, tout en rendant justice à ses qualités élevées, des gens qui le connaissent à fond se sont accordés en même temps à peindre, sous les couleurs les plus dangereuses, le singulier pouvoir qu'il exerce sur ceux qui l'entourent.....

Ici, une rougeur légère colora le front de Philip Berwick. Il sut cacher cependant son émotion, tout en se demandant s'il n'y aurait

pas quelque chose de vrai dans les accusations de M. Walgrave. Les paroles du maréchal offraient parfois un sens louche et ambigu. Mais pouvait-on se défier d'un homme que l'éclat de son nom semblait protéger? L'honneur était son dieu. L'honneur et la parole d'un vieux soldat, n'étaient-ce point là de suffisantes garanties?

On annonça en ce moment M. Colway. Son arrivée donna un autre tour à l'entretien. M. Colway, disciple heureux des Kent et des Brown, se mit aussitôt à parler monticules artificiels, cascades et rivières. M. Walgrave lui tint tête par politesse, en ayant soin, pourtant, de ramener insensiblement l'entretien sur le compte de lady Mary B.... dont il ne parlait qu'avec exaltation.

Berwick sourit à l'image des perfections de lady Mary. La noblesse du cœur s'alliait en elle, disait-on, à l'élévation du rang et à la beauté. Il se représenta plusieurs circonstances qui lui donnaient encore plus de charme à ses yeux.

Mais le retour d'Adrienne avait suffi pour donner un autre cours à ses idées. Elle occupait toute sa vie, sans que lui-même s'en rendît compte peut-être. Comme tous les gens un peu fiers, Berwick joignait toujours une certaine réserve, même à ses plus vifs transports. Son meilleur ami eût fort bien pu n'obtenir de lui que quelques témoignages vagues et indirects. Non pas qu'il fût timide, ou dissimulé, loin de là : il détestait les longs discours et de trop fréquentes effusions. Sans être fort étendu, son esprit était, d'ailleurs, plein de sagacité et de finesse.

Madame Bentley idolâtrait son neveu, et se prêtait instinctivement à ses moindres désirs.

Le jour de son arrivée, Adrienne l'avait pressée dans ses bras avec l'épanchement et la tendresse d'une fille, et cette action si simple avait suffi pour étouffer les reproches que la bonne dame eût fort bien pu lui adresser. Madame Bentley était donc du parti du maréchal contre M. Walgrave. Berwick cherchait en vain à lui prouver que ses anciennes illusions étaient détruites.

« Les habitudes du couvent, disait-il, une vie méditative et sédentaire ont détruit le prestige attaché à sa personne. Mademoiselle Mercet n'a, du reste, jamais été belle. Sa taille, ses traits n'ont plus de finesse. Ses yeux sont éteints. »

Madame Bentley essayait de contredire son neveu, en riant et en défendant de son mieux la beauté de sa chère Adrienne. Pour toute réponse, Berwick se contentait d'agiter la tête: « Il y a dans tout cela, disait-il, quelque chose qu'il faut éclaircir. Est-il naturel qu'une jeune fille de cet âge n'ait plus de fraîcheur et vieillisse ainsi à vue d'œil ?... »

Berwick, qui voyait M. Walgrave presque tous les jours, se trouva bientôt dans une étrange perplexité. Les reproches que ce dernier ne cessait d'adresser au maréchal devenaient chaque jour plus nets et plus précis. Lequel des deux fallait-il croire? Si le maréchal n'était effectivement, comme on le disait, qu'un homme séduisant, mais sans droiture, sans solidité de cœur, toute la gloire de ce ca-

ractère s'évanouissait. Il ne lui restait plus qu'un certain éclat de détails, mais point d'unité, point d'ensemble.

Cependant, après une de ces longues discussions où l'esprit romanesque de la tante et du neveu aimaient tant à s'égarer, il fallut bien s'acheminer encore une fois vers le petit hôtel où se transportaient involontairement leur esprit et leurs pensées. Il était huit heures du soir lorsqu'ils y entrèrent. Ils trouvèrent le maréchal entouré d'un cercle de pauvres gens, qui l'écoutaient l'oreille tendue, la bouche béante. Il leur racontait l'histoire du couronnement du roi d'Angleterre auquel il se souvenait d'avoir jadis assisté :

— Voyez-vous, d'ici, mes enfans, leur disait-il, la cour du palais remplie de monde, les gardes, les processions, les pairs, les lords en grand costume, le grand maréchal, le constable d'Écosse, en habit de drap d'or? Savez-vous bien que la belle comtesse de C.... disait que le spectacle qu'elle préférait à tous était celui d'un couronnement, à cause de la pompe

solennelle qui s'y déployait, et de la figure que, pour sa part, elle comptait y faire? »

Le maréchal aimait à raconter; ses récits étaient presque toujours attachans et animés. En entrant, Berwick lui pressa la main, et lui fit signe en souriant de ne point s'interrompre. Mais il éprouva un serrement de cœur en remarquant que les deux voyageuses ne faisaient point partie du cercle. Il alla s'asseoir dans l'ombre, et de façon que son visage fût caché. Il se contenta de lancer sur sa tante des regards significatifs :

« Il n'est pas étonnant, dit-elle à demi-voix, qu'après un si long voyage, et fait avec tant de rapidité, elles éprouvent un peu de fatigue et soient retenues chez elles. N'avez-vous pas remarqué comme moi, que, le jour de leur arrivée, elles paraissaient souffrantes et abattues? »

Philip ne répondit pas, et feignit de prêter une grande attention au récit du maréchal.

Depuis son retour, Adrienne avait eu tous les jours avec son père un entretien qui durait

quelquefois plusieurs heures ; mais elle n'avait point quitté son appartement. Il semblait qu'elle eût pris en horreur le rez-de-chaussée de l'hôtel, et surtout le salon. Quand Victor arriva de Saint-Brieux, elle n'y était pas descendue une seule fois. Le maréchal attendait impatiemment le retour de son valet de chambre, qui se trouvait maintenant presque son intendant. Victor lui remit un papier qu'il lut devant lui à voix haute.

« Le territoire de Saint-Brieux est humide et couvert, en grande partie, de marais. On y voit aussi quelques vignes. L'étang de la Brèche, qui s'y trouve, demanderait à être desséché, du moins en partie, et on pourrait, je crois, en tirer parti, en y plantant les arbres qui se plaisent principalement dans les lieux humides, tels que peupliers, trembles, ypréaux, etc.....

« Les fourrés du parc sont impénétrables, les sepées et les ronces auraient besoin d'être éclaircies. Les genets, les spartes et les bruyères poussent au milieu des allées. Le moulin

Guignard, qui est situé à l'extrémité des prés, pourrait être de quelque rapport, mais il ne sert guère qu'à faire marcher la filature que l'on aperçoit sur la gauche. Il faudrait un meûnier actif, intelligent, qui s'entendît un peu en agriculture.

» La maison consiste en trois corps de logis, dont le principal est flanqué de deux ailes. L'intérieur est en fort mauvais état : la plupart des plafonds demanderaient à être soutenus. On reconnaît du reste, à la mauvaise distribution des appartemens, que ce pavillon a eu, ainsi que tant d'autres, le malheur d'être vendu comme bien national, pendant la révolution. Il sera tombé dans les mains de quelque acquéreur grossier, qui l'aura payé en assignats. Le pavillon a même servi momentanément de magasin à poudre du temps du comité de salut public. En somme, tel qu'il est, le château de Saint-Brieux n'est pas habitable. Il faudrait y amener les architectes, les charpentiers, les maçons. Les murs intérieurs tombent en ruines, de grandes réparations sont nécessaires, etc... »

Le maréchal lut attentivement cette espèce de mémoire que lui remit Victor. Le rapport, rédigé avec un soin extrême, contenait même quelques observations sur la géologie et les plantes du pays. Ces détails, cet examen minutieux n'avaient de prix que si l'on tenait compte des efforts qu'avait dû faire Victor pour le rédiger entièrement de sa main.

La conclusion parut contrarier vivement le maréchal. Saint-Brieux inhabitable! Pour remettre tout en état, il fallait une somme très forte, mais où la trouver? Il relut encore une fois le rapport de Victor, et fut frappé de l'esprit d'ordre et de netteté qui avaient présidé à sa rédaction. Il éprouva une sorte d'inquiétude mêlée de dépit. Il s'était attendu à un récit embrouillé, diffus :

— Ce mémoire, dit-il en regardant fixément Victor, ne peut être l'ouvrage d'un valet de chambre, est-ce bien vous qui l'avez rédigé?...

Victor s'inclina, et déclara d'un air embarrassé, que depuis longtemps, il consacrait le

temps que son service lui laissait à étudier et à s'exercer à écrire sur divers sujets. C'était le fruit d'une volonté obstinée. Il lui avait fallu passer bien des nuits sur les grammaires et les livres avant d'arriver à écrire avec une certaine correction...

—Mais alors expliquez-moi donc quel homme vous êtes, reprit le maréchal avec impatience; car, en vérité, plus je vous observe et plus je remarque qu'il règne sur toute votre conduite quelque chose de ténébreux, de vague que je ne m'explique pas... Vous semblez vous cacher, user avec moi de dissimulation; enfin, s'il faut vous le dire, vous me gênez, je me défie de vous, parce que vous n'avez ni le langage, ni les manières d'un domestique... Seriez-vous point, par hasard, un traître aposté près de moi par mes ennemis?...

Cette brusque sortie jeta Victor dans une perplexité qui n'échappa point au maréchal :

— Je vous accuse sans doute à tort, mais aussi, pourquoi trembler devant moi sans motif? J'aime l'abandon, j'aime la franchise;

pourquoi refuser mes dons lorsque je veux vous offrir une gratification ?..... A votre âge, cela n'est pas naturel : on a des plaisirs, des besoins à satisfaire... Prenez cet argent, il vous appartient, vous l'avez bien gagné; votre zèle, votre intelligence, ce rapport, tout cela m'étonne, me fait réfléchir; je suis bien forcé, par moment, de vous rendre justice... C'est au point que je pensais dernièrement à augmenter vos gages, à vous élever un peu au-dessus des fonctions d'un valet de chambre, et à vous employer seulement au salon et à mes dictées, mais que voulez-vous?.. Je vois tous mes projets déjoués; on ne m'épargne pas une contrariété : ma fille est ici depuis huit jours; elle vous connait à peine, et déjà elle se plaint de vous, vous lui déplaisez, elle prétend qu'elle peut se passer de vos services...

Le maréchal s'interrompit, et fit un mouvement comme pour retenir un secret qui allait lui échapper. Victor comprit que déjà la division régnait entre Adrienne et son père. Ce

dernier était trop vif pour se maintenir longtemps dans un état de calme. L'abbé Gravaux était occupé à chaque instant, comme autrefois, à ramener entre eux la bonne intelligence. Mais son intervention devenait de jour en jour plus difficile.

Quand un père et une fille retombent sans cesse dans les mêmes sujets de discorde, l'orgueil finit toujours par y prendre part, et il faut voir s'il n'existe pas entre ces deux cœurs, faits pour être unis, quelque germe d'antipathie involontaire. Adrienne et son père se connaissaient à fond l'un et l'autre. Les écueils où l'on sait d'avance qu'on doit se heurter mutuellement semblent alors d'autant plus pénibles qu'on sait qu'ils sont inévitables.

La tendresse et l'âme exigeante du maréchal cherchaient en vain à triompher de cette dévotion outrée qui s'était emparée de sa fille et que le séjour du couvent n'avait fait que fortifier.

« Il semble, disait-il parfois, qu'elle prenne

un détour pour ne pas même voir la porte de la pièce où je me tiens habituellement, comme s'il y avait là quelque motif d'éloignement. Son confesseur lui a sans doute défendu de m'aimer, de se confier à moi; bientôt, il lui interdira aussi mes regards et ma présence... »

Malheureusement, le maréchal n'avait pas assez calculé qu'en redemandant Adrienne avec instance, ce n'était pas sa fille qu'il reverrait, mais bien la sœur de Sainte-Marie-Église, plus contrite et plus réservée que jamais. Chez une femme d'intelligence, la dévotion n'est, ni un fanatisme, ni un combat; c'est comme une portion de son cœur, souvent même un principe de son tempérament.

Le maréchal ne pensait pas aux étrangers, aux gens souvent équivoques et de mauvaise mine qui entraient chez lui à toute heure. Les goûts d'Adrienne n'étaient plus les siens. Ensuite, les manières incohérentes d'un homme aigri par le chagrin offraient parfois de bien étranges manies. L'expérience, en

élargissant l'intelligence, lui ôte parfois aussi cette suite et cette raison que réclament les actions ordinaires de la vie. Souvent pointilleux et tracassier, le maréchal se mettait en contradiction avec lui-même. Du comble de la prodigalité, il tombait dans l'avarice, et ces irrégularités indiquaient, mieux encore que tout le reste, le désordre de son esprit.

Comme toutes les dévotes, Adrienne avait des coquetteries d'intérieur, qu'elle tenait à satisfaire. L'élégance de sa chambre, modeste, mais bien ornée, occupait tous ses soins. Elle avait, depuis longtemps, témoigné le désir que le tapis qui s'y trouvait fût renouvelé. Son père le lui refusait obstinément : « Demandez-moi, lui disait-il, un trésor, mais point de meubles inutiles. »

D'après ces principes, le salon offrait chaque jour des signes plus marqués de délabrement. Les rideaux étaient vieux, et le tapis rempli de trous.

Le jour où ce singulier refus venait d'être

prononcé, le maréchal s'entretenait avec cet étranger aux cheveux plats, qui avait excité autrefois la curiosité de Victor. Les gens de la maison assuraient que cet homme devait s'occuper de nécromancie. Son regard avait en effet quelque chose de sinistre. L'impudence perçait jusque dans sa démarche.

On prétendait, mais ce n'était là peut-être qu'un de ces faux bruits accrédités dans le voisinage, que le maréchal recevait aussi d'autres gens qui faisaient métier de prédire l'avenir. Il leur donnait de très grosses sommes d'argent; et on ne comprenait pas qu'un esprit de cette trempe fût sujet à de telles faiblesses. Au grand désespoir de ses amis, il parlait même de congédier son médecin, et de le remplacer par un charlatan de profession qu'on lui avait vanté.

Madame Lacombe sortait du cabinet du maréchal l'air ému, les traits altérés, au moment où Victor revenait de porter à l'abbé Gravaux une lettre d'Adrienne. Madame Lacombe lui annonça, d'un air chagrin, que mademoiselle

Adrienne devait renoncer à l'espoir de voir renouveler le tapis de sa chambre, parce que son père s'y opposait formellement. Son insistance lui avait même valu une forte réprimande :

« Elle partira encore, ajouta madame Lacombe, n'en doutez pas, et il nous faudra essuyer de nouveau les querelles, les inquiétudes de cet hiver, et surtout la présence de ces maudits étrangers. »

Victor feignit de partager la terreur et les craintes de la femme de charge. Il attendit le départ de l'étranger qui s'entretenait en ce moment avec le maréchal, puis, profitant d'un moment où Adrienne se trouvait à l'église, il monta chez elle, et remarqua avec joie que la clef avait été laissée à la serrure. Il en prit aussitôt l'empreinte; car il commençait à sentir qu'il était temps d'agir; ensuite, secondé par deux ouvriers habiles, qu'il introduisit dans la maison avec les plus grandes précautions, il eut bientôt placé dans la chambre un tapis riche, mais dont les dessins et les personnages étaient

déjà à demi effacés. Son cœur palpita vivement jusqu'au retour d'Adrienne. Il pensa qu'elle attribuerait ce soin à quelque ami officieux qui avait cherché ainsi à réparer secrètement l'injustice du maréchal.

Deux jours se passèrent sans que le maréchal montât chez sa fille. Il disait à l'abbé Gravaux : « Oui, j'ai tort, j'en conviens, de contrarier ses goûts ; mais croiriez-vous que j'aime à penser qu'elle s'emporte contre moi ? Je l'offense à dessein, pour avoir le droit de la consoler ; il me semble que j'arrache ainsi à sa sécheresse quelques éclairs de sensibilité. »

L'abbé secoua la tête et dit : « Vous vous détesterez bientôt l'un et l'autre, si vous n'y prenez garde. Un grand événement se prépare, et Dieu veuille qu'il n'ait pas pour vous de mauvaises suites ! » Le général Durochard entra, et comme le caractère d'Adrienne l'avait toujours choqué, il prit vivement le parti du père contre la fille. Le maréchal employait presque toutes les matinées à s'entretenir de

sa fille, à expliquer, ou à blâmer ses démarches et ses actions.

Un matin, Victor était monté comme de coutume, à onze heures chez Adrienne, pour s'acquitter de ses fonctions, qui lui avaient été d'avance tracées par la femme de charge. Il devait disposer sur un guéridon un plateau où se trouvaient quelques fruits et une tasse de lait froid. Il prenait ensuite les lettres qu'Adrienne écrivait chaque jour, soit à l'abbé Gravaux, soit à Philip Berwick, soit à quelques dames du voisinage.

Elle était enveloppée d'habitude dans une espèce de robe de chambre en serge noire, et assise de manière à ne pas voir la porte d'entrée. Quand Victor se présentait, elle ne détournait même pas la tête. Depuis qu'il la servait, il n'avait pas entrevu une seule fois son visage. Elle lui transmettait ses ordres par écrit. Cette manière de se faire servir, prompte et muette, exigeait de la part du domestique une certaine intelligence, car il fallait, le plus souvent, interpréter, ou même

deviner des ordres qui n'étaient qu'à peine indiqués. Les autres valets de chambre qui en avaient fait l'essai y avaient renoncé d'eux-mêmes au bout de quelques jours.

Victor admira, suivant sa coutume, la teinte sombre et mystérieuse répandue dans cette pièce, qui ressemblait à un oratoire. Tout y annonçait des goûts bizarres. Les fenêtres étaient garnies de vitraux de couleur, dans le genre des églises gothiques. Là, Victor reconnut les camellias blancs qu'il avait lui-même placés la veille sur la cheminée. Ils avaient contracté dans cet intérieur singulier une teinte triste et jaunâtre.

Victor soupira, et allait se retirer, lorsqu'à sa grande surprise, il vit Adrienne se retourner. Il put alors contempler ces traits adorés, et qu'il n'avait fait qu'entrevoir une seule fois à la dérobée le jour de son arrivée. Elle n'était décidément plus jolie. Ses traits s'étaient allongés, ses joues étaient creuses, les contours de sa figure avaient perdu leur douceur et leur grâce. Le plus vif mécontentement était, d'ail-

leurs, écrit en ce moment sur son front :

— C'est donc vous, dit-elle brusquement à Victor, qui avez fait placer hier ce tapis chez moi?...

— Non, mademoiselle...

— Allons, ne le niez pas, on vous a vu... comment avez-vous osé faire mettre ce tapis sans mes ordres? Qui vous avait chargé de ce soin? Comment osez-vous prévenir des volontés qu'on n'a peut-être pas eues, et obéir avant qu'on vous ait commandé?...

Ces questions furent faites coup sur coup, et avec tant de vivacité que Victor en fut intimidé. Adrienne avait en ce moment la voix presque aussi rude que le maréchal. Il répondit d'un air troublé :

— Mademoiselle Mercet aurait-elle quelques plaintes à m'adresser sur mon service?...

Adrienne ne répondit pas. Elle resta quelques instans dans une attitude rêveuse. Elle avait admiré plus d'une fois son habileté surprenante à s'acquitter de ses ordres. Puis, ce langage à la fois timide et réservé, si rare chez

un domestique, cette douceur opposée à des reproches, tout cela devait l'étonner. Elle résolut de l'observer plus attentivement. Il est des détails qui n'échappent point à la pénétration des femmes, et qui les touchent d'autant mieux qu'elles savent ce que coûte la délicatesse. Victor reprit :

— J'avais cru.... J'avais pensé qu'il valait mieux mettre ici ce tapis auquel personne ne pensait, que de le laisser dans un coin du grenier exposé à la poussière. Seulement, quand il a été placé, j'ai eu de vifs regrets; les nuances m'en ont semblé bien effacées, bien pâles : je me suis alors accusé moi-même d'imprudence, de hardiesse, j'ai trouvé ce tapis bien indigne d'être foulé par les pas de la plus noble et de la plus belle des maitresses...

Adrienne rougit légèrement et fronça le sourcil. Comment faire comprendre à un domestique qu'il s'oublie et manque aux bienséances? Elle passa la main sur ses tempes, comme pour relever les boucles de ses beaux cheveux, oubliant qu'ils étaient emprisonnés

depuis longtemps sous un bandeau qui lui couvrait le front. Après quelques minutes de silence, elle reprit :

— Et ces fleurs, que je vois chaque matin sur cette cheminée, ont-elles été aussi trouvées dans un coin du grenier ?

— Mademoiselle, s'écria Victor, votre père a bien voulu me traiter quelquefois avec bonté pendant votre absence..... J'aime le maréchal du fond du cœur, et je cherche à prévenir ses ordres : cet attachement doit se répartir sur tout ce qui l'entoure... On dit que le maréchal a quelquefois traité avec injustice et dureté les gens qui l'ont servi, quant à moi, je ne m'en suis jamais plaint... Il a bien voulu me laisser quelque liberté d'agir ; de grâce, imitez-le ; je n'en mettrai que plus de zèle et d'ardeur à vous servir... Au lieu d'être un pur automate, je m'efforcerai de vous deviner ; j'étudierai vos gestes, vos moindres mouvemens ; rien au monde ne surpassera mon zèle ; mais, au nom du ciel ! ne me demandez pas compte de certaines actions qu'il me serait

parfois impossible de m'expliquer à moi-même...

Tandis que Victor parlait, la porte s'ouvrit, et l'on vit paraître l'abbé Gravaux et l'abbé Rozay. Adrienne étonnée d'avoir rompu l'espèce de vœu de silence qu'elle avait prononcé en rentrant chez son père, fit signe à Victor de se retirer.

Elle s'habitua cependant peu à peu à vaincre la répugnance que son abord lui avait inspirée dès les premiers jours. Elle n'eut garde de parler à son père de la circonstance du tapis et des fleurs. Ces prévenances eussent peut-être paru singulières au maréchal. Il était sujet parfois à certains accès de jalousie. Entraîné par son caractère versatile, il n'eût sans doute pas manqué de s'appuyer sur ces incohérences de conduite pour congédier, comme tant d'autres, un domestique qui compensait par des qualités si précieuses, un peu de gaucherie et d'empressement déplacé.

Cependant, Philip Berwick qui apportait en amitié le rigorisme le plus scrupuleux, en con-

tinuant à voir le maréchal tous les jours, avait cru devoir l'avertir de certains bruits fâcheux que lui avait transmis M. Walgrave. Cet avis n'eût pas manqué de produire autrefois un éclat terrible, et, par suite, une brouille éternelle. Mais, contre toutes les prévisions de Philip Berwick, le maréchal n'opposa à ses représentations que le calme et l'épuisement d'un homme accablé. Ses dehors d'inaccessible fierté n'étaient, le plus souvent, qu'un masque dont il couvrait ses impressions. Il fallait bien que l'humanité perçât en lui par moment et reprît ses droits :

— Hélas ! ils ont raison, mon ami, s'écria-t-il d'un air d'abandon, autrefois j'aurais pu peut-être m'élever contre leurs accusations, leur demander compte des peines qu'ils me causent : mais aujourd'hui, je n'en ai ni le droit, ni la force... Oui, qu'il m'accusent, qu'ils disent qu'avec mon rang, mon titre, il est indigne de me voir m'abaisser à ce point, employer, comme je le fais, le peu d'années qui me restent à me repaître d'égaremens et

d'erreurs ? je ne les contredirai pas ; car j'ai, par moment, honte de moi-même... Oui, je suis en butte à d'odieuses préventions, je me vois sans cesse réduit à des emprunts onéreux et avilissans pour moi ?... Ah ! mon ami, ayez pitié de ma fille; sans ma fille, je vous jure bien que je ne soutiendrais pas plus longtemps cette honte... Vous me connaissez, on me blâme, on m'accuse, mais en revanche, vous savez si j'ai souffert...

Berwick portait au maréchal une tendresse de fils. On sait que l'amitié a, comme l'amour, ses incertitudes et ses faiblesses. Comment résister, d'ailleurs, aux larmes de honte et de regrets qui brillaient, par moment, dans ces yeux égarés et à demi éteints ? Cette parole indécise, cette tête vacillante et si belle, ces secrets qui s'échappaient à demi de ce cœur gonflé; assurément, c'était là un spectacle digne d'intérêt.

On avait vu le maréchal chercher si souvent à se placer au-dessus des autres hommes, à jouir d'une prépondérance réelle que lui assuraient ses

sentimens et ses facultés, que lorsqu'il lui arrivait de s'abaisser, l'âme devait se briser avec la sienne, partager cette mélancolie profonde. Il est des cas où un soupir, un geste comprimé émeuvent plus profondément que les plus vifs élans du désespoir.

Bien que résigné en apparence à supporter patiemment les avis de Philip Berwick, le maréchal ne devait cependant pas lui pardonner de lui avoir, en quelque sorte, arraché de si pénibles secrets. Son cœur était trop ulcéré pour ne pas être implacable. Il attachait toujours à une plainte, ou à une remontrance une certaine idée de déshonneur.

Mais quand Berwick venait à parler d'Adrienne, les paroles s'échappaient de son cœur avec tant d'abondance et d'élan, il savait si bien trouver une excuse même à des erreurs impardonnables, que le maréchal était bien obligé d'abjurer sa colère. Ses pleurs coulaient alors de nouveau. La timidité de ce beau jeune homme aux yeux bleus disparaissait entièrement, et après ses reproches et ses emportemens, le

maréchal finissait par revenir à lui, serrait sa main avec tendresse. Il n'accusait plus que sa fille. Elle seule avait troublé l'heureux accord qui régnait autrefois entre ce fidèle ami, madame Bentley et lui.

Philip Berwick avait un jour envoyé plusieurs ananas à l'hôtel, qui lui avaient été adressés en cadeau des colonies. Victor fut chargé d'en offrir un des plus beaux à Adrienne. Elle avait l'habitude depuis quelque temps d'interrompre sa lecture du matin pour lui adresser quelques mots :

— Voici, dit-elle en regardant l'ananas, un beau fruit et que vous devez connaître, c'est un de vos compatriotes...

Il faut savoir que Victor, interrogé par elle sur le lieu de sa naissance, avait imaginé de se faire passer pour Péruvien. Il se troubla, et regarda seulement combien la main d'Adrienne était blanche et gracieuse. Elle coupa une certaine portion de l'ananas avec un petit couteau à lame d'or, et lui en présenta un morceau :

— Tenez, dit-elle, goûtez un peu de ce

fruit, il vous rappellera votre pays...

Victor était trop ému pour pouvoir prendre le morceau d'ananas qu'elle lui présentait. Il le laissa sur le coin de la cheminée, et se mit à regarder Adrienne d'un air suppliant et qui semblait dire : « Épargnez-moi, ne m'accablez pas de bonheur... »

Il cherchait en lui-même la cause de ces marques d'intérêt singulier qu'elle lui prodiguait depuis quelque temps. Il n'avait jamais eu de sentimens religieux ; Adrienne l'avait découvert, et, conseillée par l'abbé Gravaux, elle essayait de ramener à Dieu un cœur dont elle plaignait l'aveuglement. Elle lui avait prêté le *Traité de l'Existence de Dieu* de Fénélon.

Victor s'était mis aussitôt à le lire avec la ferveur d'un enthousiaste. L'état de son cœur s'accordait bien, d'ailleurs, avec la douce éloquence du plus aimable des prédicateurs.

Adrienne et sa cousine étaient convenues, en arrivant, de vivre en recluses et de rester enfermées dans leur appartement. Depuis quelque temps, cependant, elles se voyaient un

peu plus souvent. Elles avaient conservé une partie des habitudes du couvent; une sorte d'inquiétude curieuse des événemens et des choses dont elles devaient se tenir éloignées par esprit autant que par devoir. Mais la réclusion a ses péchés comme le monde.

Elles tenaient à être fidèlement instruites de tout ce qui se passait dans la maison; car bien que très-graves et très-sérieuses, il ne faut pas oublier qu'elles étaient toutes deux fort jeunes.

Victor était pour elles un messager discret et fidèle. Une historiette, une nouvelle, un rien, qu'il leur apportait chaque matin, suffisait pour les captiver et fournir à leur entretien de toute la journée. Elles le retenaient quelquefois, l'interrogeaient, se plaisant à faire converser cet homme bizarre, tantôt hardi et impétueux dans ses actions; tantôt lent, embarrassé, et puis tombant dans d'inexplicables rêveries.

— Surtout, lui disait Adrienne, plus libre et plus enjouée que sa cousine, souvenez-vous bien que vous m'avez promis d'aller régulière-

ment à la messe, et de dire vos prières chaque soir...

Elles avaient parfois des habitudes d'enfans. Elles aimaient à se faire acheter, en cachette, par leur domestique favori, des fleurs, des fruits, quelquefois même des habits et du linge destinés aux pauvres enfans du voisinage. Pour les contenter, Victor avait soin d'acheter des objets toujours d'une valeur double ou triple de celle qu'elles lui indiquaient. C'était un plaisir pour lui, et pour elles un nouveau motif d'admirer son intelligence. Elles s'écriaient sans cesse qu'il achetait avec une merveilleuse adresse. Le maréchal finit par devenir jaloux des éloges que sa fille et sa nièce ne cessaient d'adresser à son valet de chambre.

— Je l'ai pris long-temps pour un espion, leur disait-il un jour, pour un homme placé près de moi par mes ennemis pour leur transmettre exactement mes actions et mes démarches, et sans les soins qu'il m'a donnés pendant ma maladie, je l'aurais, je crois, déjà congédié...

Ces derniers mots firent tressaillir Adrienne. Le despotisme de son père ne lui avait jamais paru si odieux. Elle avait été plus d'une fois frappée de la profonde tristesse gravée sur les traits de Victor.

— Il nous a parlé, dit-elle, avec émotion de grands malheurs qui l'ont forcé à prendre une condition pour laquelle il n'était pas né. Faut-il nous plaindre de son zèle et de ses manières douces et prévenantes?... Il est, après tout, des secrets qu'il est de notre devoir de respecter... »

Victor comprit que le maréchal lui avait retiré ses bonnes grâces; mais la faveur et la protection que sa fille lui accordait l'en dédommageaient amplement. Bientôt son bonheur fut au comble, il lui arriva souvent de passer des soirées entières auprès des deux seules femmes qu'il eût jamais aimées. Elles l'admettaient à leur entretien; mais elles le laissaient debout quelquefois des heures entières. Victor qui avait retrouvé un cœur de vingt ans au milieu des événemens qui l'avaient comme retrempé, ne cherchait plus à se rendre compte de la

bonté qu'on lui témoignait; le charme était irrésistible et il y cédait.

Un soir, Adrienne lui dit avec douceur: « Asseyez-vous, mon ami. » S'asseoir! comprend-on bien la surprise, l'émotion que cette simple phrase lui causa? C'était comme un envahissement, une conquête. Le cœur, les sentimens triomphaient donc enfin de l'avilissement de la condition. Un serviteur oser s'asseoir devant sa maîtresse!

Il les observait sans cesse. Elles paraissaient fort unies et vivre comme deux sœurs. La contrainte était bannie par moment de leurs entretiens. Elles lisaient à haute voix quelque ouvrage pieux, ou bien elles parlaient librement, riaient avec confiance, oubliant le rôle qu'elles avaient pris. Elles étaient charmantes alors. L'abandon leur convenait si bien!

Souvent Victor avait peine à retenir des larmes d'attendrissement en admirant leurs grâces. Mais un mot, un seul mouvement, et tout eût été perdu. Comment se contenir, comment ne pas tomber à leurs pieds

pour leur peindre ce qu'il ressentait ?

Il mesurait l'espace qui le séparait d'elles. C'était un intervalle que lui-même avait rendu infranchissable. Il commençait à comprendre qu'on ne s'avilit pas impunément, qu'on ne renonce pas sans de grands risques à son nom, à son rang. Elles ne soupçonnaient même pas qu'il eût jamais porté d'autre habit que cette livrée. Elles se contentaient de lui trouver parfois l'air un peu abattu et chagrin, quand il revenait de la chambre à coucher du maréchal, où il avait essuyé quelque scène bien mortifiante.

Cependant, au milieu de tant d'épreuves, l'espérance le soutenait. Celle qu'il aimait ne donnait-elle pas chaque jour quelque preuve de résignation ? Elle avait dû dévorer aussi bien des chagrins. Depuis quelques jours, cependant, son sourire était plus doux ; elle jugeait les choses et le monde avec plus d'indulgence. Il semblait qu'un rayon consolant et tardif eût enfin pénétré cette âme qui s'était desséchée avant de s'ouvrir. Ces alternatives de

confiance et d'exaltation, ces joies, ces tristesses, tout cela annonçait un reste d'espérance et un retour à la vie.

Pendant ces entretiens, la cousine d'Adrienne s'obstinait à rester la tête baissée, les yeux attachés sur son ouvrage; elle gardait le silence. Par un reste d'orgueil, elle cherchait à cacher des traits vantés autrefois pour leur agrément, mais dont la beauté était maintenant, hélas! presque entièrement détruite.

Pour abréger la longueur des soirées, Adrienne se plaisait à raconter les histoires du couvent: entre autres, la légende de Marie Bucaille, qui faisait les délices des plus vieilles religieuses de Sainte-Marie-Église.

« Marie Bucaille, disait-elle, était une des plus hardies visionnaires qui se pût voir. Jolie, avenante et bien tournée, elle vendait certains remèdes pour guérir de la rage et préserver les troupeaux de l'épizootie. Elle entretenait, de plus, des relations criminelles avec un cordelier nommé frère Saulnier. Quand elle communiait, elle poussait des cris et feignait d'être

possédée du diable. Ces momeries firent du bruit dans le diocèse, et éveillèrent l'attention du lieutenant criminel.

» Marie fut arrêtée, et conduite sous escorte à la ville. Ses juges reconnurent bientôt ses momeries et ses sacriléges; on avait trouvé chez la béate plusieurs hosties tachées et ensanglantées. Elle fut condamnée à être conduite, par l'exécuteur des sentences criminelles, devant la porte de l'église, en chemise, un cierge dans une main, un poids de deux livres dans l'autre, pour réparer l'outrage fait à la sainte hostie. De plus, elle devait être pendue, son corps brûlé, ses cendres jetées au vent.

» Marie Bucaille et sa complice, Jeanne Bedet, appelèrent de ce jugement. Le parlement de Rouen cassa la sentence du bailliage, ce qui fit que les deux béates furent simplement condamnées à être fouettées en place publique, et à avoir la langue percée avec un fer rouge. »

Ces légendes, insignifiantes pour la plupart, avaient une grâce particulière dans la bouche d'Adrienne. Elle les racontait avec une char-

mante simplicité. La triste Juliette pleurait parfois en l'écoutant, ce qui pouvait faire croire que sa cousine imitait la voix et l'accent de certaines religieuses qu'elles aimaient toutes deux tendrement.

Un soir, Adrienne dit à Victor dans un accès de gaîté : « Mon ami, il faut que vous nous disiez aussi une histoire. »

Victor chercha à s'excuser, il ne connaissait que des récits profanes, mais Adrienne insistant :

— Je n'ai guère, dit-il, présente à la mémoire qu'une histoire italienne bien vieille et fort connue. La scène se passe à Naples.

« Géronimo, riche marchand, brusque, absolu, très sourd, veut faire epouser ses deux filles à deux gentilshommes. Un comte brillant et aimable se présente, et c'est l'aînée des deux filles qu'on lui destine. Mais le comte lui préfère la cadette, Carolina; il se propose de l'épouser, en se contentant de la moitié de la dot que le marchand lui avait promise.

« Au milieu des bizarreries et des conti-

[illegible]elles distractions de M. Géronimo, on devine un homme sensible, excellent, et qui sait fort bien allier la gaîté et la bonne grâce à une apparente brusquerie. Mais quel est le chagrin du pauvre homme, lorsqu'il apprend que sa fille Carolina est mariée en secret à son commis Paolino, pauvre diable qui n'a d'autre mérite que celui de bien chanter et de peindre son amour dans des airs pleins de passion et de feu! La bonne humeur du marchand disparait alors tout-à-coup. Il apprend que Paolino et Carolina sont en fuite. Toute la maison est sur pied. Géronimo pleure, s'arrache les cheveux et s'écrie :

Son offeso, son sdegnuto, ma... »

— Et que fait-il alors? s'écria Adrienne impatiente de connaître la fin de l'histoire.

— Il leur pardonne, reprit Victor d'une voix mal assurée, il embrasse sa chère Carolina, et consent à appeler Paolino son gendre...

Voici une étrange histoire, et bien opposée

aux lois de la morale et du bon sens, dit Adrienne d'un ton piqué; j'avoue que je m'attendais à un tout autre dénouement..... Je sais qu'à la place de M. Géronimo, j'aurais chassé de ma présence les deux coupables assez audacieux pour s'unir sans mon consentement : leur vue seule m'eût été odieuse, et plus tard... s'il avait fallu leur pardonner... Mais non, un pareil pardon est impossible, il faudrait supposer un homme faible, sans dignité, sans caractère; et c'est là, mon ami, ce qui rend votre histoire invraisemblable...

Victor ne répondit pas, il vit bien aux regards irrités qu'Adrienne lui lança qu'elle avait prêté à son récit un sens bien éloigné de son intention. La confiance avait tout-à-coup disparu. Victor sortit en se promettant bien de ne se départir en rien à l'avenir de la plus scrupuleuse réserve :

— Ne trouvez-vous pas, dit Adrienne à sa cousine, que ce garçon devient depuis quelque temps bien familier? Son histoire m'a semblé d'une impertinence achevée. Venir nous par-

ler d'intrigue amoureuse, d'union clandestine, quand il connaît nos sentimens et nos principes!...

Ainsi, un mot venait d'enlever à Victor cette faveur dont il était si fier, et que lui avaient value des soins et une fidélité de tous les instans. Un caprice, un ordre mal interprété avaient détruit son empire éphémère auprès de cette impérieuse maîtresse.

Le maréchal s'aperçut de sa disgrâce. Depuis plus de huit jours, il n'avait guère vu sa fille qu'une heure ou deux. De grands travaux l'avaient sans cesse occupé. Mais malgré son activité, le désordre de ses affaires, de jour en jour plus sensible, était encore bien loin d'être réparé.

Au milieu des paroles vagues qui lui échappaient par instant, le nom de Saint-Brieux se représentait sans cesse à son esprit. « Là, du moins, disait-il, nous trouverions un abri assuré contre tant d'obsessions et d'inquiétudes. » Il relisait le rapport de Victor. « Ensuite, ajoutait-il, ce serait un moyen infaillible d'e-

chapper aux étrangers qui se trouvent placés sans cesse entre ma fille et moi. » Philip Berwick le pressait plus vivement que personne de prendre ce parti.

Le maréchal avait compris qu'il ne pouvait consentir à laisser Adrienne s'éloigner plus longtemps de Berwick. Ce dernier pouvait apprendre qu'un valet de chambre s'entretenait quelquefois avec elle des heures entières. Que penserait-il d'une si singulière préférence? Berwick était, à la vérité, trop fier et trop discret pour se plaindre ouvertement. Mais sa réserve ne méritait que plus d'égards.

Cependant, aux premiers reproches que le maréchal fit à sa fille à ce sujet, il fut surpris de la trouver toute disposée à voir Philip Berwick. Elle descendrait, si son père l'exigeait, au moins trois fois par semaine au salon dans l'après dîner. Madame Bentley s'y trouverait; ce serait une véritable assemblée de famille.

Le maréchal l'embrassa avec transport. Il lui tenait compte de ses moindres sacrifices. S'il eût été moins inquiet, moins troublé, la ten-

dresse qu'il lui portait eût bientôt dégénéré en une aveugle idolâtrie. La proposition d'habiter Saint-Brieux pendant l'automne et une partie de l'hiver, déplut d'abord à Adrienne et à sa cousine. Mais quand elles apprirent que leur cher abbé Gravaux devait être du voyage, elles changèrent aussitôt de sentiment.

Dès que ce départ fut résolu, le maréchal, s'abandonnant à toute sa joie, ne songea plus qu'à hâter l'instant de quitter Paris. Il s'étonnait de la froideur de Berwick, qui avait le premier ouvert ce projet.

— Vous voyez bien que je suis docile, lui disait-il gaîment; je romps tout-à-coup avec mes habitudes. Je me résigne à m'aller confiner dans une solitude. Maublanc m'a assuré que si j'habitais Saint-Brieux seulement tous les ans pendant quatre mois de l'année, je serais bientôt délivré de mes embarras, et tous ces bruits s'éteindraient d'eux-mêmes...

Il fut convenu qu'on n'emmenerait que la femme de charge, une femme de chambre et le cocher. Berwick proposa vainement une de

ses voitures pour ce voyage. L'orgueilleux maréchal insista pour qu'on se servît de ses deux berlines, qui n'avaient point servi depuis fort longtemps. Elles étaient l'une et l'autre en fort mauvais état.

Il fut décidé que Victor resterait à Paris. Ce dernier, en entendant cet ordre, ne put retenir un mouvement de désespoir. Il eût volontiers donné sa vie pour être de ce voyage. Ce vieux château lui plaisait par son caractère sauvage. Puis, les sites des environs étaient si romantiques! Mais depuis sa fatale histoire, Adrienne, son ancienne protectrice, ne lui avait pas adressé une seule fois la parole. Un matin, cependant, comme il venait de lui remettre une lettre, elle se retourna vers lui, et sans même quitter des yeux la Bible qu'elle était en train de lire : — Vous venez avec nous à Saint-Brieux, lui dit-elle.

Victor passant ainsi d'un excès d'abattement au comble de la joie, faillit tomber en défaillance. Dans son ivresse, il prit un châle noir qu'elle avait oublié sur un siége, et le couvrit

de baisers. Heureusement, cette imprudence ne fut pas remarquée. Ce jour était celui du départ. Déjà tous les préparatifs étaient faits. Le maréchal était encore dans son cabinet, occupé à donner audience à ce même étranger, objet de tant de commentaires; on vit cet homme cacher, en sortant du cabinet, une bourse que le maréchal venait de lui remettre :

— Soyez sûr, maréchal, qu'il y a encore quelque espoir, lui dit-il en se retirant.

Le maréchal lui pressa la main d'un air sombre, et rentra une dernière fois dans son cabinet pour fermer sa caisse. Il la regarda d'un air de consternation, et leva les mains vers le ciel. Il parut sur le seuil de la porte. L'expression de son visage était bien belle en ce moment!

Le salon était encombré de malles et de bagages. Berwick, sa tante, les domestiques, tout le monde était prêt. Adrienne devinant la douleur que son père éprouvait, vint se jeter dans ses bras. Le maréchal parut réfléchir quelques

instans, et l'embrassa froidement et sans effusion. Il remit un énorme paquet de lettres au domestique qui devait garder l'hôtel. Puis, on vint lui dire que quelques étrangers demandaient encore à lui parler en secret. Il devina le motif de ces visites :

— Qu'ils reviennent, dit-il, qu'ils attendent, ou plutôt, dites-leur qu'ils m'adressent leurs lettres à la campagne ; j'ai, je crois, réglé assez d'affaires aujourd'hui.... Vous voyez bien qu'on m'obsédera, qu'on me poursuivra jusqu'à ce que nous ayons perdu de vue ce maudit Paris... Tout est-il prêt ? Sommes-nous tous ici ? Allons, cher Philip, allons, chère dame, en route pour Saint-Brieux !



VI.

Les deux voitures du maréchal se trouvèrent trop étroites pour le nombre des voyageurs. Il fut convenu que Berwick ferait la route à cheval, et se tiendrait près de la portière. Mais, au bout de quelques heures, cette manière de voyager le fatigua; il céda son cheval à Victor et prit la place que celui-ci occupait sur le siége de l'une des voitures.

Victor se souvint alors qu'il avait été autrefois cité comme un des meilleurs cavaliers de

Paris. C'était même, dans ses jours de gloire, le seul mérite que peut-être on n'eût pu raisonnablement lui contester. Le cheval que Berwick lui avait cédé était d'une incomparable beauté. Enchanté de sa légèreté, Victor ne put résister à la tentation de lui faire faire quelques voltes. Il n'est point d'amoureux, si mortifié qu'il soit, qui n'ait quelquefois éprouvé quelque soulagement en montant un beau cheval. Victor avait cru remarquer, d'ailleurs, qu'Adrienne prenait un certain plaisir à le regarder. Soit hasard, soit volonté, elle avait eu les yeux presque constamment attachés sur la route. Elle parlait de la poussière, des arbres, de choses indifférentes. Tout-à-coup, on la vit pâlir, elle poussa un cri d'effroi :

— Ce malheureux se tuera, s'écria-t-elle, on ne saurait pousser plus loin l'intrépidité.....

Le maréchal, surpris de l'émotion de sa fille, fit aussitôt arrêter la voiture. Victor venait de faire franchir à son cheval une haie très élevée. Berwick s'élança du siége en s'é-

criant de manière à être entendu d'Adrienne :

— Le maladroit! Peut-on sauter de cette façon? Mon cheval est blessé, et boitera toute sa vie...

— Ce garçon a tort, dit le maréchal en souriant : pourtant, s'il eût réussi, j'aurais voulu qu'on lui pardonnât ce trait d'imprudence en faveur de sa hardiesse...

Berwick se trompait, ou plutôt feignait de se tromper. Le cheval ne boitait pas, mais il fallut bien que Victor supportât les suites de sa faute. Il comprit qu'il valait mieux passer pour mauvais cavalier que de risquer de se trahir. Il reprit sa place sur le siége, et le reste du voyage se passa sans événemens.

Les nouveaux hôtes de Saint-Brieux maudirent intérieurement le maréchal, en voyant l'état de délabrement où se trouvait le château. Le grand salon du premier, appelé *le salon d'honneur*, était presque la seule pièce habitable. Il fallut dresser à la hâte des lits dans les autres pièces, et se contenter du peu de meubles qu'on y trouva.

Adrienne se mit à parcourir, dès le lendemain de son arrivée, les allées du parc, devenues sauvages et irrégulières par suite du défaut de culture. Une belle avenue de hêtres bordait la terrasse. Puis, à plus d'un endroit, on découvrait d'agréables perspectives et les plus délicieux points de vue.

Cette solitude et l'aspect des belles prairies environnantes, devaient plaire particulièrement à une âme telle que la sienne, triste, froissée, et qui s'accommodait mal du séjour des villes. Adrienne avait rendu à Philip Berwick son ancienne confiance. Des goûts communs de retraite les rapprochaient. Ils conversaient souvent ensemble, et qui donc eût osé troubler cette union délicate et pure? Il est un amour qui porte en quelque sorte son respect en lui-même.

Quant à Victor, depuis l'installation du maréchal à Saint-Brieux, il était resté dans un abandon presque complet. Adrienne ne lui parlait plus qu'avec une excessive répugnance. Elle comprenait maintenant que

son père eût autrefois détesté ce domestique. Sa parole avait quelque chose d'inquiétant. L'aventure du cheval, en piquant d'abord sa curiosité, l'avait ensuite choquée précisément à cause de l'intérêt qu'elle y avait pris. Cette manière de monter, noble et élégante, convenait-elle à un domestique? Ses paroles étaient presque toujours recherchées; ses yeux remplis d'un feu, d'une vivacité qui ne s'accordaient guère avec l'humilité qu'il affectait.

Victor était devenu, depuis quelque temps, le protégé de l'abbé Gravaux. Ce dernier était sans cesse occupé à le protéger contre les injustes accusations d'Adrienne. Victor eût été, par moment, tenté de s'épancher en lui, de tout lui confier, son amour, ses peines, et jusqu'au secret de son déguisement. Car son courage l'abandonnait. Chaque jour, de nouvelles luttes. Eh quoi! ne pas même être assuré de cette faveur qu'on accorde à un inférieur! Il s'était plaint autrefois du maréchal; mais ses brusqueries n'étaient rien auprès des froideurs de sa fille. L'abbé Gravaux l'entretenait avec

une douceur presque paternelle. Ces pieuses exhortations qui avaient lieu dans le parc, sous d'épais ombrages, adoucissaient la sombre inquiétude de Victor.

Le maréchal, depuis son départ, n'avait pas cessé de recevoir quelquefois jusqu'à vingt lettres par jour. Les demandes d'argent, les réclamations l'accablaient. Déjà, il avait pris Saint-Brieux en horreur. L'activité de son esprit souffrait de cet isolement. A cela, se joignait aussi l'incapacité du meûnier du moulin Grignard, qui se trouvait, en quelque sorte, institué régisseur général de cette terre, et démontrait chaque jour au maréchal l'impossibilité d'en tirer parti. Saint-Brieux n'était décidément qu'une propriété de pur agrément. On eût pu la vendre avantageusement peut-être, en la divisant par lots, et si elle n'eût pas été grevée d'hypothèques.

Quoi de plus triste, hélas! pour un maître, que de se trouver sous un toit qui menace ruine, de voir dans ses bois les signes de l'abandon et du délabrement; ces clairières, ces

baliveaux à moitié morts, qui tendent vers lui leur branchage desséché comme pour lui reprocher son indifférence!

Les brises d'hiver commençaient déjà à siffler dans les vastes appartemens du château. Le maréchal, pour conjurer l'ennui, avait ordonné qu'on allumât de grands feux dans toutes les cheminées. Il était onze heures, la soirée s'était fort bien passée. Adrienne se trouvant dans son jour de bonne grâce, était parvenue à égayer son père. Chacun venait de se retirer dans sa chambre, et le maréchal, resté seul dans le grand salon devant quelques tisons à demi consumés, préparait devant sa table ses travaux du lendemain, lorsqu'il fut tout-à-coup arraché à lui-même par des cris d'alarme qui se firent entendre sous le balcon.

Les habitans des bourgs de la Grênie et de Loubière se donnaient habituellement rendez-vous le dimanche sur la pelouse du château pour danser dans le parc. Le maréchal n'avait pas voulu que sa présence empêchât cette réunion, mais il avait défendu qu'on tirât sous les

fenêtres le feu d'artifice projeté.

Les fusées et les baguettes avaient été transportées par ses ordres dans une salle basse du château. Un jeune garçon qui s'y était glissé avait imaginé de frotter une fusée contre un autre artifice : effrayé de cette imprudence, il avait quitté précipitamment la chambre, qui se trouvait remplie de matières inflammables, et s'était mis à crier au secours. Mais il était trop tard. L'incendie s'était rapidement communiqué aux étages supérieurs du château.

Quand le maréchal ouvrit la fenêtre, d'épais tourbillons de fumée emplirent ausssitôt la pièce où il se trouvait. L'air était rempli d'étincelles. Il n'eût que le temps de descendre, à l'aide d'une corde qu'on lui jeta. Avant d'arriver à terre, il tomba d'une hauteur d'environ cinq pieds, et se blessa.

Le château était entièrement embrâsé. L'incendie était dans toute sa fureur. Les échafaudages extérieurs, qui servaient à le soutenir, avaient fourni aux flammes un prompt aliment. Il ne restait plus dans le parc que

quelques paysans attardés. On entendait dans le lointain les voix confuses des gens qui criaient au feu et demandaient de l'eau. On était éloigné des secours de plus d'une lieue.

Bientôt, l'aqueduc ne fournissant plus d'eau, il fallut se contenter de laisser les flammes gagner les toits. La désolation était à son comble. Tout le monde était rassemblé sur la pelouse. Juliette, madame Bentley, Berwick, l'abbé Gravaux avaient été surpris dans leur premier sommeil; heureusement, ils avaient eu le temps de se sauver. Mais bientôt un cri sinistre se fit entendre : — Adrienne... Où est Adrienne?... On l'appela, on la chercha vainement : le maréchal voulait se précipiter dans les flammes pour l'en arracher. Mais l'abbé Gravaux et Berwick le retinrent fortement :

— Ma fille, mon unique enfant, s'écria-t-il d'une voix lamentable, où est-elle? Je veux la voir une dernière fois, ne me retenez pas, laissez-moi mourir avec ma fille...

Adrienne était perdue. Les plus hardis parmi les assistans l'avaient cherchée vainement dans

les chambres du château que les flammes n'avaient pas encore gagnées. On savait que pour mieux jouir de la campagne, elle habitait depuis quelques jours une espèce de belvédère situé sur le toit même, de façon qu'on n'avait pu parvenir jusque-là :

— Ma fortune, ma vie, s'écriait le maréchal, à celui qui la sauvera. En même temps, il cachait sa tête dans ses mains, et se précipitait à genoux en levant les bras vers le ciel. Mais il priait en vain. Il s'était démis le genou en tombant, et pouvait à peine faire un pas. Les échelles qu'on appliquait à la façade du château n'arrivaient guère qu'au premier étage, et se trouvaient presqu'aussitôt embrâsées.

Tout espoir était perdu. On songeait même à emporter le maréchal loin de ce triste spectacle, lorsqu'on aperçut tout-à-coup, au milieu de la fumée, un homme marchant avec une intrépidité surprenante sur la corniche, à peine large comme la main, qui enveloppait le toit :

— Sauvez-la! courage! lui cria-t-on de tous côtés. Chacun fut glacé de frayeur en l'enten

dant casser les carreaux du belvédère et en le voyant s'élancer dans l'intérieur.

Un moment d'horrible anxiété succéda tout-à-coup à ces cris d'effroi. On ne doutait pas qu'il ne pérît victime de sa hardiesse. Chacun avait reconnu le valet de chambre du maréchal.

Au bout de quelques secondes, il reparut, et on crut remarquer qu'il était seul et n'avait pas réussi dans sa recherche. Bientôt, il jeta par terre quelques vêtemens enflammés. Le moment où il s'avança vers le toit pour mesurer l'espace qu'il avait à franchir, parut affreux. Il levait les bras au ciel, et s'arrachait les cheveux d'un air de désespoir. On crut voir alors qu'il tenait Adrienne entre ses bras, mais on ne doutait pas qu'elle ne fût morte. Il se tint suspendu d'une main à l'extrémité de la corniche, et se laissa tomber sur le balcon où l'on avait eu le temps de placer, en toute hâte, quelques matelas. Là, il s'empara d'une corde pareille à celle qu'on avait déjà jetée au maréchal, et parvint sans accident jusqu'à terre.

Quand le maréchal vit sa fille étendue près de lui sur le gazon, il sourit, et resta quelques instans l'œil fixe, plongé dans un morne accablement. Il murmura quelques phrases sans suite.

— Voilà donc ce qui m'en reste, s'écria-t-il, voilà qui couronne tout, j'espère...

Il jeta sur lui-même un regard désespéré, et se frappa rudement la poitrine. Ses vêtemens étaient en lambeaux. Dans un mouvement de rage, il arracha sa croix de sa boutonnière et la foula aux pieds.

Mais lorsqu'il se fut penché sur le corps de sa fille, qu'il eut remarqué que son pouls battait encore, et qu'il lui restait un peu de chaleur, on l'eût pris alors pour un homme entièrement dénué de sens. Il couvrit de baisers la main d'Adrienne, et le cri de joie qu'il poussa retentit jusque dans les profondeurs du parc. En même temps, il se tourna vers les gens qui l'entouraient, en s'écriant : « Pardon, mes enfans, pardon d'avoir douté de vous un seul instant !... » Il les engagea à ne plus s'affliger,

et à la serrer comme lui dans leurs bras.

L'évanouissement d'Adrienne dura plusieurs heures. Lorsqu'elle reprit l'usage de ses sens, le jour commençait à paraître. Elle fut étonnée de se retrouver dans une grange voisine du château, où on l'avait transportée. Les yeux des assistans étaint remplis de larmes. Alors seulement, elle se souvint confusément de ce qui s'était passé.

Elle venait de s'endormir à peine, lorsqu'elle avait tout-à-coup entendu autour d'elle un craquement de poutres qui se brisaient. La maison avait éprouvé une violente secousse. On eût dit un tremblement de terre. Elle avait alors poussé un cri de détresse, mais ce cri avait été bientôt couvert par le bruit qui se faisait au dehors. Ce n'était que longtemps après qu'on avait brisé les vitres de sa fenêtre. En même temps, un homme s'était élancé et l'avait emportée dans ses bras malgré ses cris et sa résistance.

Adrienne prononça ce peu de mots d'une voix languissante. Le maréchal, pâle et cons-

terné, se tenait debout à côté d'elle. Il épiait ses mouvemens, et remarquait avec joie que ses yeux éteints commençaient à reprendre un peu de vivacité.

Elle demanda le nom de son sauveur ; le maréchal lui montra Victor. Alors, une rougeur charmante colora son visage. Elle lui sourit tendrement, et mettant de côté toute retenue, elle lui tendit les bras. Il semblait qu'elle l'eût deviné d'avance. Victor se précipita à ses genoux, et lui prit les mains qu'il pressa contre ses lèvres avec une soumission respectueuse. Le maréchal, touché de cette action, s'écria : « C'est à toi que nous devons ce bonheur..... Ah ! le prix d'un pareil dévouement ne peut être que dans ton propre cœur !... »

Cette délivrance miraculeuse, l'image des dangers que Victor avait courus pour elle, tant de secousses étaient trop fortes pour la faible et délicate Adrienne. Elle retomba bientôt en défaillance. On craignit pour ses jours, et on ne put la transporter à Paris qu'a-

vec de grandes précautions.

Dès son arrivée, une maladie lente et grave, qui devait la consumer, se déclara en elle. Le maréchal se voyant sur le point de la perdre s'abandonna à sa douleur. Le monde entier avait disparu à ses yeux. Il fut alors aisé de voir que ses passions, même ses plus apparentes contradictions, tout en lui se confondait dans un même sentiment : la tendresse de sa fille.

Adrienne, épuisée et mourante, avait fini par s'attacher tendrement à Victor. Touchée de tant de marques de dévouement, elle lui disait parfois en souriant : « J'ai souvent été indifférente, mais non pas injuste. » Dans ses courts intervalles de bien être, elle ne cessait de lui témoigner sa reconnaissance, et ne voulait plus être servie que par lui. Sa meilleure, sa seule amie, Juliette, lui fut aussi d'un grand secours.

Depuis l'incendie du château de Saint-Brieux, le maréchal avait cessé de traiter Victor comme un simple domestique. Il avait cherché d'abord

à récompenser ses services en lui offrant une somme d'argent considérable. Mais Victor l'avait refusée en lui demandant son amitié pour unique récompense. Cette noble conduite avait achevé de lui gagner le cœur du maréchal, qui le faisait presque tous les jours diner à sa table. Berwick seul témoigna quelque étonnement de cette intime confiance. Mais le maréchal refusa obstinément de céder à ses remontrances :

— Il est vrai, disait-il, que ses manières et sa condition le placent au-dessous de nous, mais rappelez-vous ce que nous lui devons... Songez, d'ailleurs, qu'il a refusé toutes les offres que je lui ai faites... Croyez-moi, c'est un homme qui, tôt ou tard, doit sortir de la classe vulgaire. »

Cependant, Victor éprouvait d'autant plus vivement le besoin de se retirer en lui-même pour examiner le terme d'une lutte si longue qu'il se sentait rapproché d'Adrienne par une suite de circonstances plus favorables. Il se comparait à ces pilotes aventureux qui

ne longent qu'en tremblant certaines côtes dont ils connaissent par expérience les écueils.

Il n'est que trop vrai, hélas! que la nature se plaît à former parfois certains cœurs de femme, glacés et incapables d'amour, semblables à ces pics couverts de neiges éternelles, que le soleil n'atteint jamais. Malheur aux cœurs qui s'y attachent! Dès lors, tout devient contradiction, contre-sens entre deux êtres qui n'ont à partager que leurs peines et leurs mésintelligences.

Ainsi, Victor gémissait de cette déception, devenue plus accablante pour lui à mesure que les périls de la réalité semblaient disparaître. Un jour, cependant, il obtint un de ces dédommagemens que l'amour, ou plutôt la perfidie du sort nous réserve pour mieux nous engager sous son joug. En présentant à Adrienne une tisanne raffraîchissante, il sentit sa main effleurer la sienne. Elle ne chercha pas à la retirer, et lorsqu'elle eut vidé la tasse, elle affecta même de le regarder en souriant, et de ma-

nière à lui prouver qu'elle avait été volontairement complice de cet instant d'oubli. Eh quoi! la maladie aurait-elle développé en elle certains germes de sensibilité ? Comment expliquer autrement ces accès de coquetterie qui se mêlaient depuis quelque temps à ses actions? Elle avait un cœur, cependant, tout le prouvait; mais comment expliquer ce long sommeil et l'emploi de ce *fluide nerveux* que possède tout être agissant et sensible ? La dévotion ne pouvait l'avoir absorbé tout entier.

— Si j'essayais de l'attaquer comme une femme ordinaire, se disait Victor, si je forçais ce caractère froid et altier à venir s'humilier devant le fait d'une séduction ?...

Mais il repoussait bientôt cette idée comme un crime. Elle eût détruit l'idéal qu'il s'était créé. Sa vie nouvelle, ornée de visions, n'eût plus été pour lui qu'un fardeau. Obtenir celle qu'il aimait sans amour, quel supplice! Il la sanctifiait au moins autant qu'il la désirait. Eh! que lui importait, après tout, que cet amour fût aventureux et chimérique? On n'aime

qu'une fois dans ce monde, on ne vit qu'une fois par le cœur, et si l'on est fier de cette révélation tardive, loin de l'étouffer, on la fomente au contraire, on se prête à ses plus secrètes faiblesses.

Un jour, pourtant, Adrienne se montra si franchement sensible que Victor en fut presque effrayé. La femme du monde la plus froide a toujours son jour, son éclair d'instinct qui lui fait répondre aux plus secrets reproches de notre conscience.

L'abbé Gravaux venait de se retirer ; Juliette était retenue chez elle par ses devoirs de piété. Adrienne profita de cet instant de solitude pour prier Victor, dans les termes les plus pressans, de se confier enfin à elle, de lui ouvrir son cœur, de ne lui rien cacher des événemens qui avaient précédé son entrée dans la maison. Pourquoi donc s'obstiner à se taire ? Il devait croire enfin à l'amitié qu'elle et son père lui témoignaient. Après tout, le présent répondait pour le passé. Elle avait autrefois

formé sur lui d'injustes soupçons, et elle tenait à les détruire.

Victor, ému de ces questions, eût un moment la pensée de s'écrier :

« Ah ! mon seul tort est de vous avoir trop aimée !... Soyez témoin de ma folie et de ma faiblesse ; connaissez enfin les étranges extrémités où cet amour m'a réduit !... »

Mais il sut se modérer. Il craignit de perdre un moment d'ivresse dont il jouissait à peine. Adrienne était ce jour-là presque convalescente : à demi renversée sur une chaise longue, elle laissait, par moment, tomber sa tête sur le dossier avec une adorable nonchalance. Sa robe s'ouvrait à demi, et laissait voir son cou d'une éblouissante blancheur. Victor, assis près d'elle, s'enivrait de ses regards et évitait de lui répondre, bien décidé à l'interroger à son tour sur la tristesse où elle semblait plongée :

« Si jeune, disait-il en lui-même, si jeune, et déjà morte, en apparence, aux plaisirs et aux frivolités du monde !... »

— Vous n'avez pas les goûts de votre âge, ajoutait-il, je ne puis croire que la religion vous impose cette austérité et ces continuelles méditations..... Tout vieux qu'il est, l'abbé Gravaux paraît plus libre et plus enjoué que vous... »

Cette observation fit tressaillir Adrienne. Une vive émotion colora son front. Elle porta la main à son cœur, comme pour indiquer qu'il était le siége d'une grande douleur. Ensuite, elle fit un retour sur elle-même, et elle eut besoin de se rappeler qu'elle ne parlait plus au valet de chambre de son père, mais bien à l'homme à qui elle devait la vie, à celui que, quelques minutes auparavant, elle n'avait pas hésité à appeler *son ami :*

— Consentiriez-vous, lui dit-elle d'une voix altérée, à être mon confident, à posséder des secrets que je n'ai jamais confiés à personne, pas même à mon père?.. Vous sentez-vous la force de les entendre? C'est un chagrin qui me consume, et que j'ai toujours préféré garder en moi-même, me remettant à Dieu

seul du soin de me consoler : mais hélas! je vois bien qu'il n'en est rien; il n'y a plus de ressources ici-bas, plus de remèdes... Mon ami, ah! je le sais, je devine à présent... que... mon pauvre frère...

Elle s'arrêta, l'émotion l'empêcha de continuer. Elle ne pleurait jamais, et affectait toujours un grand calme. Or, ces mots entrecoupés, ce grand œil bleu, si sec, qui venait tout-à-coup de se mouiller de larmes, tout cela était bien fait pour pénétrer et saisir un cœur moins sensible que celui de Victor. Elle reprit :

— Je dois d'abord vous dire que j'ai un frère qui seul a occupé toute ma vie. Il se nomme Charles. Il a eu ma première, et, je puis le dire, ma plus vive affection. Nous ne parlons jamais de lui, mon père et moi; c'est une loi que nous nous sommes faite : le portrait que vous avez pu voir en bas, dans le salon, est celui de Charles. Ma mère avait été souvent injuste à mon égard. Elle m'avait mise au monde chétive et mal faite; et comme elle

était elle-même fort belle, elle avait pour moi une sorte d'éloignement. Charles me soutenait. Il remplaçait ma mère auprès de moi. Sans lui, ma taille eût tourné peut-être à l'âge de sept ou huit ans; mais il me confia aux soins d'un médecin habile. Son cœur était si bon, si affectueux ! Il était de dix ans plus âgé que moi, et pour m'éclairer et m'instruire, il mêlait à ses soins une protection toute paternelle.

» Grâce à lui, j'ai passé, je puis le dire, la plus délicieuse enfance; il s'occupait de moi sans cesse, ne me quittait pas; j'étais choyée, adorée, prévenue dans tous mes désirs. Je me souviens que lorsque mon père s'absentait de la maison pour quelques jours, il disait à Charles : « Je te confie Adrienne. » Pour toute réponse, Charles l'embrassait tendrement, de façon que mon père n'avait pas à craindre pour moi les injustices de ma mère pendant son absence.

» Plus tard, en grandissant, je pus mieux sentir encore la force de ce sentiment. Je rendis

grâce au ciel, qui n'avait pas voulu qu'un être tel que moi, faible, isolé, restât ici-bas sans protection. Je me souviens qu'un jour mon père ayant invité quelques personnes à dîner, (ma mère n'existait déjà plus alors), on s'occupa de moi pendant la soirée. Il paraît que je ne répondis pas aux discours qu'on m'adressa avec assez de retenue. Charles le remarqua, et je ne m'expliquai pas d'abord son air de tristesse.

» Le soir même, il entra chez moi, et me fit quelques remontrances : « Il ne faut pas, me dit-il avec douceur, qu'on puisse avoir même l'ombre d'une mauvaise pensée sur le compte de la fille du maréchal Mercet. » Puis, voyant mon repentir, et craignant de m'avoir affligée, il me prit les mains, en m'appelant des noms les plus chers : « Sais-tu bien, dit-il en me regardant fixement, que tu embellis tous les jours? » Ses reproches étaient toujours accompagnés de quelques caresses. Mes faiblesses, mes pensées, mes moindres peines, il devinait tout.

» La figure de Charles est noble, son front très élevé. Sa voix a quelque chose de mélodieux qui vous pénètre. Si vous l'entendiez seulement quelques instans, vous vous sentiriez aussitôt porté à l'aimer. Il détestait l'état militaire, mais il avait compris que mon père n'ayant point de fortune à lui laisser, il était nécessaire qu'il prît cet état. Le nom qu'il portait lui ferait obtenir un avancement rapide. Lorsqu'il nous quitta, je faillis mourir de chagrin.

» Cependant, il m'écrivait sans cesse, je lui répondais; ce commerce de lettres trompait en partie les peines de cette absence. S'il obtenait un congé, c'était pour venir le passer près de nous : il connaissait si bien le caractère de mon père et le mien! Avec lui, jamais de discussions, chacun était heureux; il nous réconciliait, nous rendait l'un à l'autre : il savait communiquer à tous ceux qui l'approchaient son esprit conciliant et sa douceur persuasive...

» Combien de fois, hélas! des étrangers,

des amis, et mon père tout le premier, ne m'ont-ils pas demandé pourquoi je suis triste, pourquoi je semble détachée de tous les sentimens du monde? Comment leur faire comprendre que j'ai tout perdu, que mon cœur est déçu dans ce qu'il a de plus cher au monde?

» Vous connaissez cette tendresse illimitée, j'ai cherché à vous en révéler les mystérieux effets; eh bien! croiriez-vous que voici une année, une année entière que Charles, mon soutien, mon seul ami est parti; et cela, sans préparatifs, sans lettres, sans m'avoir même embrassée avant son départ?..

» On dit qu'il voyage en Orient. Où est-il? Que signifie ce voyage? Pourquoi ne m'avoir pas écrit une seule fois? Ah! je crois plutôt qu'on veut me tromper... Mon frère est mort, et mon père ne semble même plus s'occuper de lui. Son cœur est indifférent auprès du mien : mon père n'a jamais aimé Charles autant que moi..... Quand je lui parle de lui, il détourne la tête, me prend la main et me répond : « Il reviendra, je sais qu'il reviendra,

soyez sans inquiétude, ma fille... »

» Mes alarmes, mes peines, mes souffrances, cette sécheresse de cœur que l'on m'a tant reprochée, tout cela vient du départ de Charles. Il est des gens qui soutiennent que les blessures du cœur se guérissent, ah ! c'est qu'ils n'ont jamais aimé !...

» On me croit dévote, mais je n'ai que les dehors de la dévotion : je voudrais croire en Dieu, obtenir du ciel les consolations que je lui ai demandées; car je n'ai embrassé la religion que pour échapper au chagrin. Eh bien ! rien ne me console; je passe toutes mes journées à pleurer et à me plaindre.

» Ne voyant plus mon frère, croyant l'avoir perdu, j'ai pris cette maison en aversion. Je devais me marier, le meilleur ami de Charles, M. Philip Berwick, qui joint un cœur si tendre à tant de qualités avait demandé ma main. Charles a disparu, et sans cesser d'aimer M. Berwick, j'ai tout-à-coup renoncé à cette union; j'ai voulu quitter Paris, m'enfermer avec ma cousine dans un couvent. La voix de

mon père m'a rappelée. Je suis revenue, mais plus abattue, plus affligée que jamais; car j'ai revu ces lieux que nous habitions avec Charles...

» Tenez, regardez : ici, près de cette chambre, il s'en trouve une autre plus petite, plus obscure. C'est celle que Charles occupait autrefois. Tous les objets ont été laisses dans l'ordre où ils se trouvaient avant son départ; ses livres, ses lettres, et jusqu'à son plus bel uniforme..... Il n'y a pas de jours où je ne passe là deux ou trois heures à pleurer, à appeler mon frère, à prier Dieu de me le rendre... Hélas! où vont mes prières?... Un jour, mon père m'a trouvée étendue sur le carreau de la chambre de Charles. J'étais évanouie. On m'a crue morte. Quand je suis revenue à moi, mon père s'est mis fort en colère, et m'a menacée de faire murer la porte de cette chambre si j'y retournais encore... »

Adrienne s'interrompit en cet endroit : ce récit, les gestes qu'elle y mêlait, ces sentimens comprimés depuis longtemps, et qui venaient

tout-à-coup de s'échapper, donnaient à son maintien une sorte d'exaltation singulière. Elle était belle en ce moment; car il ne lui manquait pour l'être complètement que l'habitude de se croire toujours belle. Elle reprit d'une voix entrecoupée :

» Charles, mon frère, où es-tu?... Pourquoi m'abandonner ainsi? Qui donc te remplacera près de moi? Cet attachement, cette amitié sans bornes qui nous unissaient, tout cela n'était donc de ta part qu'un mensonge?... Tu me trompais, tu devais m'oublier!... Je sais que peu de temps avant ce fatal départ, son caractère n'était plus le même : il paraissait sombre; il avait, disait-on, aimé éperdument une femme placée au-dessus de lui par sa fortune, et le mariage de cette femme l'avait désespéré... C'est une peine qu'il ne m'a pas confiée. Il parlait souvent de quitter la France, pour se distraire : je me souviens aussi qu'il me dit un jour avec une tranquillité apparente, qu'il accepterait volontiers une affaire où sa vie serait mise en jeu : cette idée me

glaça. Ah! qu'osez-vous dire, m'écriai-je? Jurez-moi que vous ne disposerez jamais de votre vie sans mon consentement...

» L'amour passe, l'amitié d'une sœur reste : je t'aurais consolé de tout, Charles; la femme que nous aurions choisie ensemble pour toi eût été si aimante et si noble! Et tout cela, tout cela perdu, détruit sans retour..... S'il était mort! Mais non, on ne meurt pas ainsi sans adieux, sans nouvelles, je le saurais, on ne me l'aurait pas si longtemps caché... J'ai souvent pensé à partir, à le chercher moi-même ; car je ne demande plus au monde qu'un mot, une grâce ; qu'on me dise que mes pressentimens sont faux, qu'on me dise que je reverrai mon frère... »

En achevant ce recit, qui venait de jeter une si vive lumière sur ses actions et ses sentimens, Adrienne tomba dans un état d'épuisement. Elle perdit toute sa vivacité, cherchant à recueillir les impressions douloureuses qui se rattachaient pour elle à ces souvenirs.

En revenant à elle, elle jeta les yeux sur

Victor. Sa contenance était froide et calme. L'indifférence semblait peinte sur son visage :

— Cet homme ne peut me comprendre, dit-elle en elle-même. Il a été capable, une fois dans sa vie, d'une grande action, d'un acte de générosité, mais peut-il compatir à un désespoir dont les ravages ne se révèlent que par de si faibles indices ?...

Elle se trompait : Victor la comprenait à merveille. Mais il restait en même temps accablé en sentant qu'il n'occuperait jamais que la seconde place dans son cœur. Or, en fait d'amour, la seconde place vaut la dernière. Cette loi du sort, qui l'avait toujours éloigné d'elle, ne s'était jamais plus clairement révélée à lui qu'en ce moment.

Il chercha vainement à cacher sa peine. Il ne put que lui dire, en s'éloignant, d'un ton navré :

— Au nom du ciel ! ne vous repentez pas de vos aveux ; je ferai tout pour calmer vos chagrins... Modérez vos plaintes, regardez-moi comme votre sauveur... Tout espoir n'est pas

perdu ; oui, vous reverrez un jour celui que vous pleurez...

Il était en ce moment si troublé lui-même qu'il fut forcé de s'interrompre. Adrienne le regarda d'un air inquiet ; ses regards semblaient dire : « Je ne veux pas même approfondir cette étrange assurance... »

A partir de ce jour, une sorte de frénésie s'empara du cœur de Victor. Il considéra Adrienne comme une proie dont il devait s'emparer à tout prix. Qu'avait-il obtenu ? Qu'avait-il gagné ? Un tiède intérêt, subordonné à un autre sentiment. Ainsi, un accès de découragement allait sacrifier peut-être toute une année d'expiation. Mais ce pardon vainement imploré, ces souvenirs toujours vifs et cuisans, et que tant de larmes n'avaient pu racheter, tout cela devait ébranler sa résolution à la longue :

— « Réveillons-nous, s'écria-t-il, il en est temps, je dois rejeter enfin sur cette imprudente le châtiment qui pèse sur moi seul depuis trop longtemps... Qu'elle me craigne, me

baïsse. Je saurai rendre le père et la fille responsables de ma vengeance... »

Dans son aveuglement, il croyait Adrienne uniquement sous l'empire d'un frère. Il pouvait l'accuser, la maudire, mais pouvait-il, après tout, réformer ce cœur, contraindre ses instincts et ses impulsions secrètes?

Tandis qu'il roulait dans son esprit mille projets de vengeance, le maréchal ne cessait de lui témoigner une confiance sans bornes. Il semblait qu'il cherchât à le dédommager des peines que sa fille lui causait. Grâce à cette intimité, Victor fut bientôt témoin d'un fait qui peignait encore mieux que tout le reste l'inexplicable prodigalité du maréchal et donnait en partie la clef des embarras continuels où il se trouvait.

Adrienne avait témoigné le désir, pendant sa maladie, de posséder quelques objets de curiosité qui lui récréeraient la vue. Pour commencer cette collection, le maréchal avait acheté, sans marchander, tout ce qu'on était venu lui offrir; entre autres, plusieurs objets

d'un grand prix, apportés de Londres, parmi lesquels se trouvait la fameuse perle que l'on voit sur tous les portraits de Charles I[er], roi d'Angleterre, et qu'on lui ôta le jour même de son exécution ; puis, une coupe dans laquelle il avait, disait-on, communié pour la dernière fois, et qui avait, pendant longtemps, été déposée à Oxford; enfin, des lapis, des coupes d'agate, des anneaux pontificaux, des reliques de toutes sortes.

Tout cela avait été acheté pêle-mêle, et sans choix. Ces profusions indemnisaient le maréchal des humiliations que, dans d'autres momens, il lui fallait subir. Les gens qu'il voyait ne pouvaient guère le détourner de cette route funeste; car, pour la plupart, ils étaient au moins aussi prodigues que lui. Cette collection commençait à peine de se former, que déjà Adrienne en était lasse. Victor fut chargé de la revendre à moitié perte. Cette inconstance de goûts, suite d'un long chagrin, s'accordait avec la mobilité naturelle au maréchal. Il savait que la convalescence d'Adrienne devait

être éternelle. Les médecins épuisaient leurs secours contre cette frêle organisation.

Victor, autant par éloignement naturel que de propos délibéré, resta près de huit jours sans paraître chez elle. Il allégua les soins de la maison, les dictées que le maréchal ne cessait de lui faire. Adrienne fut à la fois surprise et attristée. Il fallait qu'il eût pris sur elle une influence bien forte pour qu'elle en fût venue à se plaindre de son absence.

Sa cousine, confidente et témoin de sa faiblesse en fut affligée. Elle la quittait à peine. Adrienne sentait bien qu'elle ne se rétablirait pas. Juliette l'embrassait un jour. Elle s'aperçut que son front était glacé. « Je veux le revoir, lui dit-elle à voix basse, pourquoi semble-t-il me fuir ? » A ces mots, Juliette s'arracha tout-à-coup de ses bras et s'éloigna en étouffant un cri de douleur.

La promesse de Victor revenait sans cesse à la pensée d'Adrienne. Pour peu qu'on ait l'esprit agité, on adopte une idée, on s'y attache, on y revient. Enfin, elle n'y tint plus, et surmon-

tant sa fierté, elle fit dire à Victor qu'il eût à se rendre le soir même chez elle :

— Répondez à mademoiselle Mercet que je m'y rendrai, dit Victor à la femme de charge qui lui avait transmis cet ordre :

— Est-ce un ordre, est-ce un désir, dit-il en lui-même, triompherai-je enfin de la plus orgueilleuse des femmes ?...

Il décida que le soir même il ferait tout pour se placer enfin au-dessus de ses dédains et de ses refus. La nature de l'homme, autrefois fier et irascible, avait tout-à-coup reparu. Son cœur s'était endurci à force de souffrir.

Il avait cessé d'aimer Adrienne. Il savait que, tôt ou tard, elle devait succomber dans une lutte qui devenait de jour en jour plus inégale. En sortant de table, on lui remit un billet qu'il lut avec une sorte de trouble. Il ne put d'abord reconnaître l'écriture. Ce billet ne contenait que ces mots :

« Avant de se rendre ce soir chez ma cou-

sine, je prie *M. de Chélan* de vouloir bien entrer chez moi.

J.... D.... »

Victor eut besoin de relire plusieurs fois ce billet pour s'assurer qu'il n'était pas la dupe de ses propres illusions. Cette entrevue, l'étrange révélation que contenait cette lettre, tout contribuait à jeter son esprit dans un trouble extrême.



VII.

Depuis son retour, madame Davernay, ou plutôt celle que nous ne devons plus appeler que *Juliette*, pour nous conformer à un ordre du maréchal, avait compris la nécessité d'entretenir Victor en particulier. Elle avait été retenue jusqu'à ce moment par une irrésolution et une crainte facile à deviner. Dès le premier jour de son arrivée, un mot, un regard lui avaient suffi pour reconnaitre, sous

son déguisement, celui qu'elle avait si tendrement aimé.

Elle fut touchée de son abaissement, et ne put s'empêcher d'abord d'admirer ce que sa conduite avait de noble et d'héroïque. (Le cœur a son héroïsme comme les actions.) Elle se souvint de ce qu'il était autrefois, et résolut de ne pas le trahir.

Il est des femmes qu'une seule déception épuise. La sève de leur sensibilité, si l'on peut dire, tarit et s'épuise au souffle d'une première déception. Il en est d'autres, au contraire, plus fortes, et pourtant plus aimantes, qui conservent toujours, même au sein de leur plus affreux délaissement, certaines illusions consolantes qui les raniment et les fortifient. Trésors d'amour, tendres cœurs inépuisables, elles ne vivent que par le cœur, et ne peuvent maudire, même les égaremens qui ont fait leurs peines. La tendresse profanée devient en elles, à la longue, un culte tutélaire qui s'étend à jamais sur celui qu'elles ont une fois aimé.

Victor était pâle, et ne put se défendre d'une

vive émotion en paraissant devant celle qu'il avait toujours regardée comme sa libératrice. L'épanouissement de ses sentimens datait, en effet, de cet amour. Il s'avança vers elle timidement, et voulut d'abord lui prendre la main. Mais elle le repoussa, et attacha sur lui un regard triste. On devinait qu'elle ne l'aimait plus :

— Il y a long-temps, monsieur, lui dit-elle d'une voix contrainte, que je désirais vous entretenir..... J'avais pénétré l'étrange déguisement que vous avez pris pour vous introduire dans la maison de mon oncle; si je vous eusse donné à entendre que je connaissais votre secret, c'eût été peut-être vous autoriser à chercher à me parler, à me voir, et j'eusse été plus méprisable encore à mes propres yeux... Aujourd'hui, cependant, il faut que je rompe ce silence... L'amitié que je porte à ma cousine, le respect que je dois à mon oncle m'en font une loi... Avant tout, monsieur, il faut que vous répondiez directement, et sans détour, à cette question que je suis en droit de vous

faire : « Aimez-vous Adrienne ?... »

Victor, désespéré, confondu de ce langage accablant, ne chercha point à lui cacher la vérité. Il répondit en baissant la tête :

— Oui..... madame, j'aime mademoiselle Mercet... et du plus profond de mon cœur...

Ah! pourquoi les souffrances intérieures n'ont-elles pas, comme les peines du corps, une voix, un accent, des gestes accusateurs pour exprimer leurs angoisses? On entendrait parfois sortir de certaines âmes d'étranges plaintes, de bien cruels gémissemens. Un cri de mort, un cri de détresse éclata en ce moment au fond du cœur de Juliette. Mais à force de souffrir et de pleurer en secret, elle avait appris à maîtriser ses peines. Elle fit une pause, et surmontant une contrainte violente :

— Vous l'aimez, s'écria-t-elle, vous l'aimez... et vous voulez la séduire ..

Victor ne put retenir un mouvement d'indignation. Elle disait vrai; il avait, en effet, pris cette résolution, mais dans un accès de désespoir : et comment avait-elle pénétré ce

dessein à peine formé dans les replis de sa conscience? Il mit la main sur son cœur, et sentit aussitôt reparaître en lui l'image des maux dont il l'avait autrefois accablée. Elle ne l'avait jamais accusé pourtant. Elle avait partagé avec lui sans regrets les plus beaux jours de sa vie. Depuis, il semblait qu'elle eût voulu lui dérober jusqu'à ses larmes et au souvenir de ses peines. Il reprit d'une voix éteinte :

— Non, je n'ai jamais voulu la séduire..... Mais la vérité est que je l'ai aimée éperdument...

— Mais alors, que signifie cet habit que vous portez; ce langage faux et hypocrite que vous continuez à employer quand vous vous êtes emparé ici de l'affection et de l'intérêt de chacun?...

— Ah! ne savez-vous pas bien que je n'avais au monde que ce seul moyen de la revoir?... J'ai tué son frère, hélas! Chacun, ici, me détestait, le maréchal, sa fille, et vous la première... Avant de mourir, je voulais essayer au moins de désarmer votre haine...

Elle garda de nouveau le silence :

— Si vous l'aimez sincèrement, reprit-elle, pourquoi donc persisteriez-vous à vous cacher ainsi à ses yeux, à lui taire votre nom, votre condition, pourquoi hésiteriez-vous à lui faire connaître le sacrifice que le plus vif amour a pu seul vous inspirer?...

— Qu'osez-vous dire?..... s'écria-t-il, oubliez-vous qu'un malheur irréparable nous sépare? Que deviendrais-je, hélas! si je reprenais mon ancienne condition?..... Elle me traite maintenant avec bonté, parce que je ne suis à ses yeux qu'un pauvre domestique; elle connaît mon dévouement sans bornes, et il faut bien ne pas me juger avec sévérité : mais que, demain, elle retrouve en moi celui qu'elle détestait, et vous verrez aussitôt ce peu d'amitié s'évanouir; elle m'accablera, me poursuivra de nouveau..... Elle ne m'aime pas, et ne saurait m'aimer...

— Elle vous aime, interrompit Juliette avec transport, et maintenant, profitez de cet aveu pour la perdre, cœur ingrat et perfide! Oui,

ces entrevues secrètes, ces questions sans fin, tout cela n'a que trop bien conspiré en votre faveur ; vous avez repris sur elle le funeste ascendant que vous aviez autrefois sur moi... quel projet ! quel crime !... Allez, abusez de son ignorance, achevez votre ouvrage, et prouvez-lui votre amour en rejetant sur elle l'indignité du déshonneur dont vous m'avez accablée...

A ces mots, Victor n'eut pas la force de se contenir. Il jeta sur elle un regard où la douleur était peinte ; puis, passant rapidement ses mains sur son visage, il leva la tête d'un air accablé, en s'écriant :

— Ah ! vous me trompiez aussi, je n'ai pu croire à vos sermens, à vos promesses..... Non, vous ne m'avez jamais aimé ; car vous êtes sans pitié, vous ne respectez pas le plus sincère des repentirs.... Mais que faut-il donc faire ? au nom du ciel ! Que faut-il faire pour expier mes fautes, pour cesser d'être détesté et maudit par vous ?...

— Il faut partir, reprit-elle avec force, par-

tir; et que le plus grand des sacrifices vienne couronner une année entière de dévouement... Sachez lui prouver ainsi que vous étiez digne au moins d'être aimé d'elle...

— Avec toi, s'écria tout-à-coup Victor en se précipitant à ses genoux, avec toi seule, ma Juliette, mon plus vrai, mon plus sincère amour! que ma vie te soit désormais consacrée tout entière, et serve à réparer le mal que je t'ai fait...

Cœurs sensibles et jeunes, venez attester ici qu'on n'est jamais bien guéri d'un premier amour. On ne fait souvent qu'en retrouver les atteintes à travers les épanchemens des passions suivantes.

Éperdue, hors d'elle-même, Juliette ne put retenir Victor, tant ce mouvement avait été imprévu et spontané. Il croyait l'aimer encore, et elle se glorifiait délicieusement des nobles élans qui s'échappaient de son cœur. « Je l'ai retrouvé, s'écriait-elle, mon Dieu, tu n'as donc pas voulu qu'il fût indigne de moi?... »

Il la trompait, elle le sentait, et pourtant

elle cédait à cet instant d'ivresse qui allait s'évanouir. Il existe au fond de certains cœurs une clémence instinctive qui tient compte, même des sentimens factices qu'on a le courage de feindre pour eux.

— Je n'ai plus qu'une pensée, reprit-elle avec une douceur enchanteresse qui lui rendit presque toute sa beauté passée, je n'ai qu'une consolation au monde, qu'un rêve, c'est d'être désormais votre protectrice, de vous faire atteindre enfin ce bonheur auquel j'ai vainement aspiré... Quant à moi, je serai malheureuse toute ma vie; car il est des chagrins dont on ne revient pas : laissez-moi donc craindre et espérer tour à tour, ou plutôt me racheter en quelque sorte à mes propres yeux... Souvent, dans mes plus tristes accès d'abandon et d'abattement, je me créais des images qui réparaient pour moi tout le passé... Je vous voyais marié à Adrienne, à ma plus tendre amie; mon oncle vous aimait comme son fils, vous remplaciez auprès de lui les devoirs d'un fils qui n'était plus pour lui que l'entretien

d'une douleur secrète : vous m'aimiez, mais non pas du même sentiment qu'Adrienne..... J'étais pour vous la plus tendre des sœurs, et rien ne pouvait rompre les liens qui nous unissaient ; nous jouissions d'un bonheur parfait, mais acheté par les plus vives souffrances..... Victor, oh ! laissez-moi croire que ce dernier espoir n'est pas un rêve, remettez-moi le soin de votre destinée, vous seul pouvez guérir nos blessures à toutes deux... Serait-il vrai ? Adrienne deviendrait-elle un jour pour vous la plus tendre, la plus sensible des épouses ! Vous me béniriez alors aussi ardemment que vous m'avez aimée... Votre joie serait la mienne, et c'est à moi que votre existence, celle d'Adrienne devraient d'avoir été comblées de ce bonheur inattendu.

Elle cessa de parler ; Victor prit devant elle une attitude suppliante :

— « Est-ce la voix de Dieu, s'écria-t-il, qui a pénétré en vous-même pour m'accabler d'un si divin ravissement ?... Il est donc vrai qu'il existe encore ici-bas des sentimens qui

n'ont leur récompense que dans le ciel!...

Il fut convenu qu'il éviterait pendant quelques jours encore la présence d'Adrienne. A partir de cet entretien, il sentit renaître en lui un peu de calme et de confiance. L'intérieur du maréchal avait perdu à ses yeux son caractère de sombre tristesse. Un ange l'habitait; c'était le nom que s'était choisi elle-même celle qui, par une assistance merveilleuse, était venue le soutenir au moment où son courage chancelait.

Adrienne n'avait eu que quelques rares intervalles de santé depuis son retour de Saint-Brieux. Sa dernière entrevue avec Victor avait été suivie d'une crise dangereuse. Le médecin l'avait condamnée à garder le lit pendant trois jours. Juliette la voyant remise, jugea qu'elle était assez forte pour entendre certains aveux qu'elle devait lui faire. Mais elle la retrouva blessée profondément, et si fortement indignée contre Victor qu'elle fut sur le point d'ajourner ses confidences. Adrienne cherchait vainement à contenir son dépit :

— Cet homme, disait-elle d'une voix émue, est parvenu à piquer ma curiosité en me parlant de mon frère, et maintenant qu'il croit m'avoir intéressée, qu'il possède mes secrets, il prend plaisir à s'éloigner de moi, il semble se faire un jeu de ma crédulité...

— Ah! mon amie, reprenait Juliette avec douceur, pourquoi t'occuper ainsi de lui?..... Que de fois ne m'as-tu pas dit que tu resterais à jamais éloignée d'un sentiment tendre? Le ciel, disais-tu, t'avait créée pour ignorer l'amour, et cependant, voici que tu t'agites; tu ne peux te dissimuler à toi-même l'inquiétude que te cause l'absence de cet homme...

— Que voulez-vous dire, interrompit sévèrement Adrienne, sont-ce des reproches, ou des soupçons que vous m'adressez?..... Eh! quoi! je rechercherais sérieusement l'entretien d'un homme de la plus basse condition! Je ferais assez peu de cas de moi-même pour l'admettre auprès de moi, quand j'interdis ma présence à tout le monde!...

— Mais oublies-tu qu'il t'a sauvé la vie, et

ne me disais-tu pas dernièrement encore que cette noble action l'avait placé sur un certain pied d'égalité auprès de ton père et de toi?...

— Et pour cela faut-il donc croire que j'ai été assez peu maîtresse de mes pensées, de mes actions pour laisser succéder à la reconnaissance un intérêt, un... sentiment qui ferait ma honte?...

Adrienne était trop émue pour pouvoir continuer. Il y eut un moment de silence. Juliette lui prit les mains. Elle comprit qu'il fallait à tout prix l'éclairer. Cette erreur dangereuse avait peut-être déjà jeté en elle des racines trop profondes :

— Détrompe-toi, mon amie, reprit-elle, et ne crois pas que cet intérêt doive être pour toi un sujet de regret, ou de honte... La vie est semée d'événemens presque inévitables..... Il est un secret, un secret qui me poursuit depuis longtemps, et qu'il faut enfin que tu connaisses...

Adrienne fut saisie. Elle la regarda d'un air inquiet :

— Ah ! mon amie, s'écria-t-elle, est-ce quelque nouveau malheur que tu viens m'annoncer ?...

Juliette hésita, pâlit. Adrienne se mit à son tour à la caresser, la conjurant de s'expliquer :

— Oui, je dois parler, reprit-elle, car cet aveu est pour moi un devoir sacré... J'ai peut-être été trop prévoyante : mais j'aime mieux t'ouvrir les yeux tandis qu'il en est temps encore..... Apprends, apprends donc que cet homme, ce domestique dont tu as cherché si souvent à connaître la véritable condition n'est pas ce qu'il paraît être... Tu te souviens peut-être de m'avoir autrefois entendu parler d'un ami de mon mari, nommé Victor de Chélan... Eh bien ! celui qui te sert, qui t'obéit depuis si longtemps, n'est autre que ce Victor de Chélan, lui-même..... Il t'a vue ; il t'a aimée si tendrement que pour se rapprocher de toi, pour dissiper les préventions défavorables que tu avais conçues contre lui, il a imaginé de s'introduire dans cette maison sous un nom supposé, et d'y remplir les fonc-

tions de valet de chambre..... Voici plus d'un an qu'il est attaché, à ce titre, à la personne du maréchal...

A cette nouvelle, Adrienne se leva brusquement. Son visage se couvrit d'une pâleur soudaine. Elle regarda fixement sa cousine :

— Qu'entends-je, s'écria-t-elle, que venez-vous m'apprendre ?..... Mais si j'en crois mes souvenirs, ce Victor de Chélan n'a-t-il pas été autrefois cité pour ses intrigues, ses bonnes fortunes ?...

Juliette garda le silence :

— Ah ! mais c'est une indignité !..... reprit Adrienne d'une voix altérée par la fureur, cet homme a de mes lettres, il connaît mes secrets, il pourrait au besoin... Grand Dieu ! ma tête se perd, mes idées se confondent ! C'est la trame la plus odieuse ; c'est un abîme que tout cela... Il faut que cet homme sorte d'ici à l'instant même... Pourquoi mon père n'est-il pas instruit de ce qui se passe ?...

— Arrête, s'écria Juliette accablée, c'est le hasard qui m'a fait découvrir son vrai nom...

Songe-donc que le maréchal le tuerait dans un premier mouvement de fureur.

— Je veux être vengée, vengée à l'instant même...... Songez-vous que ceci peut nous perdre l'une et l'autre?...

— Arrête, encore une fois, il t'aime, entends-tu bien? et que cela te suffise; songe à son obéissance, à son dévouement pour toi : il s'éloignera, il partira, si tu l'exiges, mais ne l'expose pas aux outrages de mon oncle...

Adrienne suffoquée, éperdue, se laissa tomber dans un fauteuil. L'image de son frère se présentait à elle en ce moment. Il n'était pas là pour la venger. Elle ne put que s'écrier d'une voix éteinte :

— Je veux lui écrire, lui défendre à jamais ma présence... Mais que dira-t-on? Quels bruits vont se répandre? Non, il faut qu'il reste, je veux qu'il entende mes plaintes, mes reproches... Ah! quelle honte! Qui donc eût pu se tenir en garde contre un pareil piége?

Quand elle eut surmonté les premiers transports de sa colère, elle essaya de se

calmer, et tendant la main à Juliette :

— Après tout, dit-elle, tu n'es pas complice de tout cela. Mais pourquoi donc essayais-tu de le défendre? Il a voulu se jouer de nous, braver la défense de mon père, et tu as pu croire que je l'aimais !...

Elle s'empressa d'écrire aux deux meilleurs amis du maréchal, à l'abbé Gravaux et au général Durochard. Elle résolut de s'en remettre à leur prudence. Ses craintes, ses alarmes, et peut-être aussi un sentiment dont elle ne se rendait pas bien compte, la forçaient à recourir à d'extrêmes précautions. Un ennemi caché la menaçait, et elle ne savait quels moyens employer pour repousser son approche.

Tandis que cet événement se passait chez Adrienne, le maréchal, non moins troublé qu'elle, venait d'apprendre que Philip Berwick était, depuis quelques jours, en proie à une maladie grave. Personne, pas même madame Bentley, n'en connaissait la véritable cause. Le beau-père de Philip Berwick, M. Carwal,

était à Paris depuis quelques jours, et son premier soin avait été de se rendre, en arrivant, chez le maréchal, pour tâcher d'éclaircir l'inexplicable genre de vie que son beau-fils menait depuis quelque temps :

— Veuillez, disait M. Carwal au maréchal, donner à madame Bentley, et à moi une explication que nous sollicitons en vain depuis longtemps : Philip aimé votre fille au point que sa santé en est en ce moment altérée... Il a dû l'épouser : ne lui aviez-vous pas donné votre parole? Votre fille ne paraissait-elle pas disposée à devenir sa femme?...

— Il est vrai, reprit le maréchal d'un ton calme, je lui ai donné ma parole, et je réponds des intentions de ma fille...

— Mais alors, à quoi donc devons-nous attribuer ces retards et ces continuels ajournemens?...

— A la santé de ma fille, monsieur, toujours faible et chancelante, et qui m'a empêche jusqu'à ce jour de prendre un parti décisif...

M. Carwal, séduit par le ton de franchise

et de dignité du maréchal, s'empressa de rétracter en lui-même les soupçons qu'il avait conçus précédemment. La loyauté de cet entretien, les discours de madame Bentley lui firent momentanément fermer les yeux sur la position de son beau-fils. Le maréchal monta aussitôt dans sa voiture et se rendit auprès de Philip Berwick, afin de le rassurer lui-même :

— Je ne vous promets rien, dît-il à Berwick, ô vous, mon meilleur ami... Je ne vous demande plus que quelques jours d'épreuve; car vous savez mieux que moi, avec quels scrupules et quels précautions il faut agir près d'elle... Elle est à nous, je vous le jure; au besoin même, la voix de la reconnaissance plaiderait en votre faveur, et serait toute puissante sur son esprit...

Cette assurance calma entièrement les inquiétudes du malade. Par un singulier hasard, et que le jeu des circonstances peut seul expliquer, le maréchal qui n'agissait jamais avec sa fille que par des voies détournées comptait

sur l'entremise de Victor pour la ramener insensiblement à Philip Berwick : « Qui sait ? se disait-il, ce nouveau favori aura peut-être sur elle plus de pouvoir que moi. » Comme tous les caractères aventureux, il aimait les moyens surnaturels.

En rentrant, il prit le bras de Victor, et se promena près de deux heures avec lui dans le jardin. L'entretien roula presque entièrement sur la générosité de Philip Berwick et ses nobles qualités.

— Et cependant, s'écria le maréchal en s'arrêtant tout-à-coup, croiriez-vous que j'ai besoin parfois de prendre sur moi pour l'aimer autant qu'il le mérite ?... C'est un esprit excellent, mais trop judicieux ; il me refroidit. Je me suis souvent dit que s'il avait un caractère un peu plus désordonné, je l'aurais aimé cent fois mieux encore...

L'abbé Gravaux et le général Durochard avaient reçu tous les deux à la fois la lettre d'Adrienne. Ils se concertèrent, et décidèrent qu'avant d'instruire le maréchal de ce qui se

passait, il valait mieux avoir avec Victor un entretien particulier. Ils connaissaient l'humeur de leur ami, et savaient que, dans une circonstance grave, il ne fallait rien laisser aux hasards de son premier mouvement. Cet entretien eut lieu chez l'abbé Gravaux. Le général s'y trouva. L'abbé avait préparé une remontrance digne et sévère, mais qui devait se trouver inutile. Victor ne lui donna pas le temps de commencer :

— Protégez-moi, monsieur, s'écria-t-il en entrant, car je suis confondu de tout ce qui se passe; je n'ai plus la force de rien répondre; je viens vous confier mon sort... Je vous jure que je n'ai mis dans tout ceci ni perfidie, ni trahison : il est vrai, poussé par un sentiment funeste, j'ai osé m'introduire dans la maison du maréchal; j'aimais sa fille, je voulais à tout prix vivre auprès d'elle. Le maréchal me détestait, et j'ai voulu désarmer sa haine. Voilà mes torts, mes crimes : telle est la cause du ressentiment que mademoiselle Mercet nourrit depuis si longtemps contre

moi... Ah! n'est-il pas vrai qu'il n'y a pas de grandes fautes que le repentir n'efface? C'est à vous que je demande grâce, monsieur, vous qui connaissez le fond de mon cœur, et m'avez plus d'une fois consolé!... Non, vous ne m'abandonnerez pas dans ce moment cruel; je n'aurai du moins pas tout perdu, si, en pénétrant le motif de ma conduite, vous consentez à ne pas me retirer votre estime...

L'abbé Gravaux, dont on vantait avec raison la charité généreuse et clairvoyante, n'eut garde, en ce moment, d'opposer à cette tête bouillante une rigueur inutile. Il fit un signe d'intelligence au général Durochard; puis, prenant familièrement la main de Victor :

— Je comprends, lui dit-il, mon ami, vos tourmens et votre inquiétude; je connais les étranges égaremens où l'amour peut nous conduire..... Mais sachez aussi qu'une grave mission m'est confiée; mon caractère et l'habit que je porte m'imposent des devoirs que je dois remplir... Je vous avouerai d'abord que j'ai toujours eu une certaine inclination pour vous:

j'avais appris à démêler vos heureuses qualités, même à travers la condition obscure que vous aviez choisie : aussi, c'est au nom de cette amitié que je crois devoir vous dire que vous ne pouvez rester plus longtemps dans la maison du maréchal... N'attendez pas que cet étrange secret se répande dans le monde. On ne connaîtrait pas les motifs cachés de votre conduite, on n'en verrait que les apparences, et on ne manquerait pas de l'interpréter de la façon la plus injurieuse pour le maréchal et pour sa fille : prévenez donc les soupçons... Épargnez-nous à tous les regrets et les plaintes... Si vous aimez Adrienne, sacrifiez-vous à son repos, éloignez-vous; c'est elle qui vous ordonne de partir; je ne fais ici que vous transmettre ses ordres...

Victor dégagea froidement ses mains de celles de l'abbé. La tristesse se répandit sur ses traits, il reprit d'un air sombre :

— Songez-vous bien, monsieur, que c'est ma vie que vous me demandez là? Cet amour que vous me reprochez n'est rien; je vous jure

que j'en triompherai... Mais vous m'ordonnez de m'éloigner du maréchal ; apprenez donc que je lui suis attaché par des liens qui ne peuvent se rompre. C'est pour moi comme un pacte, une loi de ma vie. Par quel enivrement est-il parvenu à me captiver ainsi, à m'inspirer à la fois le culte d'un fils et l'attachement du plus dévoué des amis? Hélas! qui pourrait le dire?... Cet homme a tout pour plaire et séduire. Le jour où il me bannira de sa présence, vous me verrez aller mourir dans quelque coin de terre bien ignoré. J'irai y cacher ma douleur, y attendre le terme de mes peines ; car cet amour aura empoisonné ma vie et desséché d'avance pour moi tous les autres sentimens du cœur...

L'abbé resta quelques instans plongé dans ses pensées, frappé d'une si singulière conformité entre l'âme de Victor et la sienne. Il pouvait dire aussi que sa vie s'était trouvée comme confondue dans un seul sentiment. Les circonstances de son irrésistible dévouement se représentaient en foule à son esprit. Il cacha

le trouble que ce rapprochement lui causait, et reprit :

— Mais enfin, mon ami, que voulez-vous faire? Que prétendez-vous?..... Adrienne ne saurait vous aimer; elle est, vous le savez, depuis longtemps promise à M. Philip Berwick; on n'attend pour cette union, que le retour de Charles...

— Je ne veux rien, reprit Victor d'un air sombre, rien que me maintenir auprès du maréchal dans la place que j'ai si chèrement achetée..... Me suis-je plaint? Est-ce moi qui me suis découvert? Je ne me suis jamais donné, après tout, que pour un simple valet de chambre soumis, fidèle... Ai-je manqué à mes devoirs? J'appartiens au maréchal, lui seul a le droit de me signifier mon congé.

L'abbé Gravaux fut un moment ébranlé par l'impétuosité de Victor. Il agita la tête d'un air de doute :

— Vous ne savez pas, lui dit-il avec douceur, les dangers que vous courez en cherchant à résister aux avis du général et aux

miens; craignez de faire éclater sur vous un orage terrible quand le maréchal sera instruit de tout cela...

— Eh ! c'est principalement sur lui que je compte, interrompit Victor, pour obtenir ma grâce; oui, sur lui seul; car il m'aime sincèrement, et cette amitié, je ne la dois qu'à mes services..... Le maréchal m'a deviné. Je vous jure que depuis longtemps, il a dû pressentir mon amour, mon déguisement; mais il attend, il ne veut pas me désespérer... Personne ne le connaît aussi bien que moi; j'ai su lire au fond de ce cœur, sujet parfois à certains égaremens, mais dont rien n'a pu altérer l'inépuisable bonté... Parlez-lui, monsieur l'abbé, parlez-lui en mon nom, qu'il sache tout; j'aime mieux avoir à encourir ses reproches que rester exposé sans défense aux accusations de sa fille... Dites-lui bien que j'ai plus d'une fois failli me tuer dans la crainte de lui avoir déplu; que j'ai tout supporté pour arriver jusqu'à lui, humiliations, injustices, périls; je ne me répens de rien, je ne révoque

rien ; mais pourquoi m'accabler, pourquoi tout le monde se réunit-il contre moi, jusqu'à vous-même, messieurs, qui me témoigniez autrefois quelque pitié ?...

L'abbé, touché des larmes de Victor, sentit se communiquer rapidement à son cœur les sentimens qui l'accablaient. L'abbé Gravaux était un de ces vieillards heureux, qui conservent toujours la faculté de redevenir jeunes avec la jeunesse. Dès ce moment, sa résolution fut prise. Il se promit d'implorer près du maréchal la grâce de Victor. Il ne voulut cependant pas marquer à ce dernier une trop grande condescendance, de crainte de heurter la rigidité du général. Il persista à représenter à Victor la nécessité d'un prompt départ ; mais en le quittant, il le prit à part :

— « Mon ami, lui dit-il d'un ton affectueux, croyez-bien que vous n'aurez pas en vain imploré mon appui..... Laissez-moi le soin de toute cette affaire ; mais en attendant ma décision, évitez avec soin, croyez-moi, la présence d'Adrienne. »

Victor devait se rendre le lendemain chez le général Durochard, qui avait voulu aussi l'entretenir en particulier. Par un trait de naïveté militaire qui ne déplut pas à Victor, le général ne fit guère que répéter les reproches de l'abbé Gravaux, et presque dans les mêmes termes. Il l'accusa d'imprudence, de légèreté, et finit par lui promettre son appui.

Le maréchal attendait Victor avec impatience. Il ne prenait presque plus de décision importante sans le consulter.

— C'est maintenant, lui dit-il, mon ami, que vos conseils et votre soutien vont me devenir nécessaires : si vous avez quelque influence sur l'esprit de ma fille, employez-la en ma faveur; car j'ai eu ces jours derniers à subir de rudes attaques de la part de la famille de Berwick..... Mais patience! Ils ne me tiennent pas encore; ce M. Carwal est un homme dangereux; il a compris qu'en mettant en jeu mon amour propre, il aurait bon marché de moi. Eh bien! puisqu'il en est ainsi, je saurai lui tenir tête... Mais Berwick, Ber-

wick qui n'est pas complice de tout cela, que pensera-t-il de nous? Ah! c'est de ma fille que mon sort dépend; dites-lui bien, mon ami, qu'elle doit se décider à épouser M. Berwick.....

Victor promit au maréchal d'exécuter ses ordres. En sortant du cabinet, on lui remit une lettre d'Adrienne entièrement remplie de plaintes et de reproches :

« J'espère, lui disait-elle, monsieur, que vous aurez assez d'honneur pour quitter à l'instant même la maison de mon père. C'est à la fois un ordre et une prière que je vous adresse; partez aujourd'hui même..... Vous connaissez une partie de mes peines, respectez-les, ne me forcez pas à mourir de honte en instruisant mon père de cet affreux secret... »

Puis, au milieu des angoisses et de l'indignation qu'il éprouvait, Juliette lui écrivait :

« Non, ne partez pas, attendez encore, rien n'est désespéré; je vous ai promis de mettre tout en œuvre pour l'apaiser. Songez que la pauvre enfant est souffrante; son cœur est encore saignant de la mort de son frère. Heureusement, elle ne sait rien de ce funeste événement. Laissez-la s'habituer à votre nouveau nom; elle craint que vous n'ayez eu la pensée d'abuser de sa confiance, voilà tout le secret de ses douleurs... Elle prétend vous avoir confié ses peines les plus vives. Vous n'êtes encore qu'un étranger pour elle... Bientôt, elle s'apaisera... »

Juliette cherchait ainsi à tromper Victor; mais le pardon était bien éloigné du cœur d'Adrienne. Cette répugnance instinctive que lui avait inspirée autrefois l'homme froid et glorieux qui devait lui causer de si cruelles souffrances, s'était subitement réveillée en elle. Elle incriminait toute sa conduite, même ses moindres actions. La haine d'une femme est féconde en raffinemens; et puis, il est des

cœurs qui ne reviennent pas d'un premier sentiment d'aversion.

« Eh bien! s'écriait Victor par moment, je m'éloignerai, mais non pas sans m'être vengé; je dirai tout ce qui s'est passé à la face du monde entier; je confesserai mes fautes; je dirai que j'ai aimé un être sans âme, sans pitié; que j'ai été son esclave pendant plus d'un an; que j'ai rampé à ses pieds; fortune, amitié, considération, jusqu'à mon nom, j'ai tout foulé aux pieds, tout perdu pour elle; et voici qu'elle me chasse, m'accable, et sans un regard, une consolation... Et ce père, ce cœur altier, qui croit m'avoir récompensé en m'accordant un peu d'amitié protectrice!... Et ces deux amis qui m'avaient promis leur appui! Il est donc vrai que tout le monde ici ne me hait pas..... Il n'y a que ce cœur cruel qui se fait un jeu de mes peines, qui me retient, m'éloigne tour à tour. Ah! si j'en perds la raison, il faudra bien qu'elle se soumette et déplore à son tour son implacable erreur... »

Ainsi, dans son délire, il persistait à rester

dans cette maison, s'aveuglant sur les dangers qu'il y courait. Parfois même il pensait à se réfugier auprès du maréchal, pour lui demander compte des rigueurs de sa fille.

VIII.

Plusieurs entrevues importantes eurent lieu consécutivement entre le maréchal et M. Carwal. Ce dernier était décidé à profiter de la maladie de son beau-fils, pour prendre enfin un parti décisif à l'égard d'un homme dont il commençait à suspecter les intentions. Le maréchal redoutait avec raison l'air froid et sentencieux de M. Carwal, qui affectait avec lui une réserve souvent blessante. Il s'était

bientôt accoutumé à le regarder comme son ennemi.

M. Carwal allait droit à son but, et s'inquiétait peu des impatiences et des emportemens du maréchal. Il venait presque tous les jours à l'hôtel. Quelquefois, il lui parlait avec politesse et bonne grâce; mais parfois aussi, son langage devenait acerbe et mortifiant.

Le maréchal bondissait de rage sous les traits cruels de son adversaire. M. Carwal, à l'aide d'un coup d'œil judicieux et sûr, avait mis le doigt sur la plaie de cette maison, qui ressemblait à ces corps chancelans qu'un mal secret consume, et qui n'ont conservé que les apparences de la vigueur.

Mais pour juger sainement l'intérieur du maréchal, il fallait en connaître les influences et les ressorts. Prendre en eux-mêmes ses étranges désordres, ses dépenses et ses embarras sans remonter à leur source, c'était vouloir porter une sentence injuste. Philip Berwick connaissait à fond chaque détail, et tout ce qui tenait au maréchal; mais

il n'en était pas de même d'un étranger.

Déjà, à plusieurs reprises, M. Carwal avait fait entendre au maréchal qu'un mariage entre sa fille et Philip Berwick offrait à l'un des deux partis une perspective trop brillante pour qu'il pût se refuser à quelques explications nécessaires. Son beau-fils paraissait décidé à conclure cette union aveuglément; mais lui, ne pouvait le laisser s'engager qu'à de certaines conditions. Le maréchal doterait sans doute sa fille d'une manière conforme à son rang. Quant à lui, il était de son devoir de rendre quelques comptes à la famille de Philip Berwick. Son voyage en France avait pour but de régler nettement ses intérêts.

A ces mots, le maréchal sentit son front se colorer subitement. Il sembla réfléchir quelques instans aux paroles de M. Carwal, et reprit avec une sorte d'émotion :

— Il m'est impossible, monsieur, de vous répondre, quant à présent, il faudrait pour cela vous confier des secrets qu'il ne m'est pas permis de dévoiler; je ne me suis engagé qu'avec

M. Berwick, trouvez bon que je traite cette affaire avec lui...

— Mais songez, monsieur, que c'est moi qui le représente ici ; je suis son père adoptif, et ne puis vous cacher qu'un plus long silence de la part d'un homme aussi honorable que vous aurait le droit de me surprendre...

— Il suffit, monsieur, je vous comprends ; votre projet, je le vois, a été de me pousser à bout par vos questions ; je cède, je me rends... Dès cet instant ce mariage est rompu ; je retire ma parole ; je n'ai jamais prétendu contraindre M. Philip Berwick : il est riche, maître de lui-même, les partis avantageux ne lui manqueront pas...

— Ah ! monsieur, reprit M. Carwal d'un air de dignité outragée, voudriez-vous abuser de la faiblesse de mon beau-fils pour le faire manquer à ses devoirs et à ses intérêts ? Vous savez mieux que moi qu'il aime éperduement votre fille, et que la vivacité de sa passion ne lui permet pas de se servir dans cette affaire des lumières de sa raison... Nous ne vous re-

prochons rien, nous ne retractons pas les nobles procédés de notre beau-fils, nous ne vous questionnerons même plus, si vous l'exigez, sur la situation de votre fortune..... Mais pourquoi voulez-vous rompre brusquement ce mariage que vous paraissiez désirer, et que nous-mêmes désirons, puisque la vie de notre beau-fils y semble attachée? Pourquoi votre fille l'a-t-elle désespéré en poussant l'indifférence jusqu'à lui interdire sa présence? Tels sont les faits qui ont amené cette explication, et que nous regrettons d'avoir à vous reprocher... Auriez-vous pris M. Berwick pour un homme dont on se joue, et qu'on rebute à son gré? Avez-vous choisi un autre gendre? Notre famille n'est point accoutumée à se voir traitée de la sorte, monsieur, et nous attendions de votre part d'autres procédés, surtout..... s'il faut tout vous dire..... après les obligations que vous avez contractées envers M. Berwick...

— Des obligations! interrompit le maréchal en regardant M. Carwal d'un air de menace.

— Oui, monsieur, des obligations; car les sommes que vous devez en ce moment à M. Berwick sont trop fortes pour qu'on puisse leur donner un autre nom... Avouez que dans vos momens de gêne, vous n'auriez pas eu si souvent recours à lui, si vous n'aviez pas cru alors puiser dans la bourse de votre gendre futur...

Le maréchal, trop agité pour lui répondre, ouvrit précipitamment la fenêtre qui donnait sur le jardin, et resta quelques instans immobile et atterré comme un homme qu'un accès de délire viendrait de frapper :

— Il est vrai, reprit-il d'une voix entrecoupée et sans cesser de regarder les arbres du jardin, vous dites peut-être vrai; monsieur, j'ai agi imprudemment..... Mais, encore une fois, tout est rompu; et vous avez perdu M. Berwick dans mon esprit; vous m'avez adressé des reproches que personne au monde n'eût osé me faire..... Jamais je ne prendrai pour gendre le fils d'un homme tel que vous...

— Mais alors, reprit M. Carwal avec fer-

meté, que signifient donc la parole que vous nous avez donnée et la garantie que nous offraient votre nom, votre grade?...

— Ah! apprenez, s'écria le maréchal d'une voix brisée, et qui fit tressaillir son impassible interlocuteur, apprenez que ce grade, je l'ai conquis sur le champ de bataille; et si depuis ma tête s'est quelquefois égarée, j'ai été moins coupable qu'un autre peut-être... Mes ennemis les plus cruels ont bien voulu me pardonner...

Les sentimens qui le suffoquaient l'empêchèrent de continuer. Il poussa un cri, s'élança hors du cabinet et descendit dans le jardin où il s'abandonna à la plus étrange fureur :

— C'est une insulte, s'écriait-il en parcourant la plus longue allée à grands pas. Cet homme n'est ici qu'un étranger... et depuis huit jours... des récriminations, des duretés! Il m'a méconnu... Mon nom, ma fille... Ah! m'outrager dans ce que j'ai de plus cher!...

Il craignait de succomber aux suites de cette scène. Puis, tout-à-coup, son cœur se

dilata. Il se prit à penser à la soumission sans bornes de Victor. Il pensait aussi aux soins touchans que lui avaient si souvent prodigués Philip Berwick et madame Bentley. Des larmes roulèrent bientôt dans ses yeux. Il prononça le nom de sa fille en s'écriant : « N'est-elle pas plus fière que moi de la gloire sans tache de mon nom ?... »

Il rentra dans son cabinet. Le général Noël-Lefranc l'y attendait. Il lui confia tout ce qui venait de se passer; puis, cet aveu l'ayant soulagé, il courut à sa table, et adressa un cartel à M. Carwal. Il reçut presque aussitôt la réponse suivante :

« J'ai soixante-sept ans, monsieur, et vous trouverez bon, qu'à mon âge, on refuse un duel. Je n'ai pas voulu vous offenser; est-ce ma faute, si les faits ont parlé plus haut que moi ? Je quitte Paris aujourd'hui même, la mort dans le cœur, désespéré de la situation et de l'aveuglement où je laisse mon beau-fils. Vous avez pris un grand ascendant sur lui,

monsieur, profitez-en, si bon vous semble; mais si vous avez un fils, puissiez-vous ne pas éprouver les mêmes tourmens que moi! J'ai occupé autrefois un grade élevé dans les armées anglaises. J'étais venu à vous avec la droiture et la franchise d'un ancien soldat : je croyais trouver en vous la dignité de sentimens qu'un grand nom fait supposer. On m'avait dit qu'en France on perdait quelquefois à voir de trop près certains hommes justement célèbres. A mon grand regret, monsieur, j'ai reconnu qu'on ne m'avait pas trompé. »

Cette lettre ne fit qu'augmenter le sombre chagrin du maréchal. Si les hommes orgueilleux sont sujets à s'estimer trop haut, on remarque aussi qu'ils tombent plus facilement que d'autres dans l'excès du découragement.

— Il fuit, s'écria-t-il, il refuse ce défi, et m'abandonne après m'avoir dépouillé de mon seul bien; enlevé à ma maison le seul ornement qui lui restait, une gloire sans souillure, un cœur qu'une injure n'a jamais atteint.....

Qand Victor parut devant le maréchal, il fut frappé de l'altération de ses traits, et devina ce qui s'était passé entre lui et M. Carwal. L'abattement avait succédé aux premières crises de la fureur. Il prit la main de Victor, et la serra sans avoir la force de parler. La lettre de M. Carwal était encore ouverte devant lui, et il y jetait les yeux de temps à autre. Le jour commençait à baisser ; cette obscurité apaisa un peu son agitation. Il fit signe à Victor de se rapprocher de lui :

— C'est ma fille qui est cause de tout cela, dit-il à voix basse, mais surtout, n'en dites rien... Ces gens-là ont raison de m'accuser ; la main de ma fille était, depuis longtemps, promise à Berwick, je n'ai que ce seul moyen de reconnaître tout ce qu'il a fait pour moi... C'est elle qui m'a fait manquer à ma parole ; elle aimait autrefois Berwick ; mais voici que tout-à-coup, elle le refuse ; puis, elle y revient ; et sans cesse des irrésolutions, des refus..... Que pouvais-je faire ? Je l'aimais trop pour la contraindre. Ma dignité se révoltait à l'idée

de m'acquitter envers Berwick, en l'unissant à une indifférente...

Le maréchal s'interrompit. Victor s'efforça d'excuser Adrienne, et pourtant elle l'avait désespéré au moins autant que son père. Il parla de sa santé, de sa faiblesse.

— Non, croyez-moi, ajouta le maréchal d'une voix sourde, c'est une âme manquée..... Mes chagrins, ma honte, mes embarras ne me viennent-ils pas d'elle?...

— Mais ne s'est-elle pas montré digne parfois de toute votre tendresse? ajouta Victor avec indécision.

— Ma tendresse pour elle tenait autrefois du délire, reprit le maréchal.

L'image de Berwick mourant se présentait sans cesse à lui. Victor gardait le silence. Une heure après, le jour était entièrement tombé. Le maréchal lui prit le bras et lui dit :

— Allons voir ma fille.

Victor ne put retenir un mouvement de crainte. La revoir! et devant son père! Il eût voulu pouvoir s'éloigner; mais le maréchal

l'entraînait, et il vit bien qu'il fallait affronter le danger de cette entrevue.

En entrant chez Adrienne, Victor qui tenait toujours le bras du maréchal, ne surprit en elle qu'un regard, mais plus prompt que l'éclair. Ce regard d'indignation fut le seul qu'elle lui adressa. Il comprit qu'elle avait dû prendre quelque importante décision, mais il était fermement déterminé à en attendre l'effet. En voyant paraître son père, elle s'était empressée de cacher une lettre qu'elle achevait.

Le maréchal voulant s'absoudre en quelque sorte de la scène affligeante dont il venait d'être victime, l'accabla de toutes les marques de sa tendresse. Après tout, sa fille était sa seule idole, et régnait sur ses moindres pensées. Il avait fait transporter le matin chez elle, des plantes rares, de la plus grande beauté, qu'elle désirait depuis longtemps. Son appartement avait un air de fête. Il lui remit de plus une grosse somme d'argent, qu'elle devait distribuer elle-même aux pauvres du voisinage.

— Ma fille, lui disait-il, je ne veux plus

vivre que pour toi; va ne crains rien, tu resteras à l'abri des injures d'un monde cruel Sois à moi, à moi seul..... Autrefois, je t'ai parlé d'un mariage qui eût rempli mes vœux les plus chers, eh bien! renonçons à ce mariage; tu ne reverras Philip Berwick que quand tu le voudras..... Juliette et toi, vous ne me maudirez plus, n'est-ce pas? car vous ne trouverez plus en moi qu'une tendresse sans bornes... Ma Juliette, mon Adrienne, vous seules serez ma consolation; c'est votre image qui m'a soutenu jusqu'à présent contre l'excès de mes peines.

Il passa quelques heures auprès de sa fille. Adrienne cherchait à répondre à ses caresses. Mais la présence de Victor l'occupait tout entière. Le maréchal tomba bientôt dans la rêverie. Il se leva d'un air consterné, et dit adieu à sa fille d'un ton glacé. Victor s'inclina devant Adrienne, et n'obtint d'elle qu'un signe de tête. Ainsi, tout était fini, elle avait oublié même le passé.

En rentrant, le maréchal éprouva un grand

accablement. Victor n'avait garde de le quitter. Il craignait le retour d'une de ces crises qui devenaient, de jour en jour, plus fréquentes.

— Tout est fini, disait le maréchal, ce mariage est rompu; je dois l'annoncer moi-même demain à Philip Berwick, il faut renoncer à cet espoir..... Après tout, ce Carwal n'a pas été trop cruel pour moi... Il avait le droit de me parler comme il l'a fait. Je manque à ma parole, le monde entier pourra me faire ce reproche; et qui sait?... Qui sait?... Ah! je vous le dis encore une fois, cette dernière affaire me tuera...

Victor l'engagea à prendre quelque repos. Quand le maréchal fut couché, il reprit d'une voix plus calme :

— C'en est fait, je ne contraindrai pas ma fille... La religion s'était autrefois emparée d'elle, dès-lors, ce mariage devenait contraire à ses idées; je l'ai déjà fait entendre à Berwick... La pauvre enfant a de grands chagrins qu'elle ne me dit pas. Vous avez re-

marqué aujourd'hui ces yeux languissans, ce teint défait? Diriez-vous qu'elle a vingt ans à peine?...

Victor détourna la tête et cacha son visage dans ses mains :

— Ce qui m'accable, c'est qu'au fond de tout cela, j'aime sincèrement Berwick... Depuis cinq ans, il n'a pas manqué de me prodiguer, chaque jour, les marques de la plus touchante amitié. Quelle âme! Quelle noblesse! Il semblait me donner à entendre qu'il était mon obligé, et en même temps, il me rendait sans cesse d'importans services...

Victor ne répondit pas. Il craignait d'augmenter encore le désordre de ses idées. La nuit était déjà fort avancée. Il engagea de nouveau le maréchal à essayer de prendre un peu de repos. Mais celui-ci le pria de ne point s'éloigner. « Il redoutait une crise, disait-il, et ne voulait point mourir sans secours. »

Vers les deux heures, il s'assoupit. Victor put alors suivre librement le cours de ses pensées. Son cœur était dégagé. Sa dernière

entrevue avec Adrienne l'avait laissé froid, les regards qu'elle attachait sur lui ne lui avaient inspiré ni regret, ni dépit. Il passa le reste de la nuit à écrire. Il consigna sur son journal tous les événemens des jours précédens, et écrivit au mot Adrienne : « *Haine et dédain.* »

Il écrivit aussi à son tuteur; puis, à quelques amis auxquels il confia ses sentimens et ses volontés. La journée qui se préparait devait être décisive pour lui. Il avait pris une résolution qui allait lui permettre de quitter cette maison avec honneur, et peut-être sans regrets. Un jour, en lisant son journal, le maréchal et son injuste fille apprendraient à ne plus le maudire. Il est de simples projets qui vengent non moins sûrement que les trames les mieux ourdies.

Quelques plaintes faibles et inarticulées annoncèrent le réveil du maréchal :

— J'avais cru, dit-il que cette nuit serait pour moi la dernière; hier, j'éprouvais au cœur une douleur insupportable..... Vais-je donc

sentir se réveiller les mêmes tortures ?....

— Si, cependant, lui dit Victor, la résolution de votre fille changeait tout-à-coup, si vous la voyiez disposée à obéir à toutes vos volontés ; et si enfin, M. Berwick pouvait revenir ici, près de vous, comme autrefois, et pour ne plus vous quitter, pour joindre aux marques de sa tendresse les transports de la plus vive reconnaissance !

Le maréchal sourit avec amertume, et se contenta d'agiter la tête d'un air d'incrédulité :

— Si je parvenais à vous la rendre, s'écria Victor, si vous retrouviez son cœur, si elle revenait à vous, soumise à vos volontés ; alors, maréchal, me maudiriez-vous encore ?...

— Il sortit, craignant de laisser échapper le secret qui l'oppressait. L'abbé Gravaux qui entrait en ce moment chez le maréchal, fut frappé de son trouble. Victor lui dit :

— Ce soir, j'aurai quitté cette maison, et personne ne me tiendra compte de ce que j'y aurai souffert...

L'abbé essaya vainement de relever son courage par quelques paroles consolantes. Victor se mit à se promener dans le salon. Il descendit ensuite dans le jardin, et y resta près d'une heure, pour attendre le moment de paraître chez Adrienne. Il restait encore quelques fleurs que l'hiver avait épargnées : — « Adieu, dit-il, fleurs tardives de l'arrière saison, pâles et tristes comme elle, et toi brillant soleil dont les rayons ne sauraient pénétrer jusqu'à mon cœur. » La peine qui l'oppressait était si vive qu'il lui semblait, en quittant ce jardin, avoir renoncé à tous les biens de la vie ; tant il est vrai que toutes les jouissances et tous les bonheurs du monde se confondent dans celui d'aimer.

A deux heures de l'après-midi, il fit demander à Adrienne à être introduit auprès d'elle. Elle refusa de le recevoir. Victor sourit de cette vaine défense. C'ètait un trait sans force qui venait frapper un ennemi désarmé. Il renouvela ses instances, et n'obtint encore qu'un refus. Il fallut un ordre précis du ma-

réchal pour que cette défense fût enfin levée.

Quand Victor ne vit plus d'obstacles, il sentit alors son cœur faiblir. Il eut un moment l'idée de s'enfuir de cette funeste maison, sans même expliquer sa retraite, ni sa conduite. Comme il allait se rendre chez Adrienne, le maréchal le fit demander :

— Songez, lui dit-il, que c'est la vie que vous me rendez, si vous réussissez dans la tâque vous entreprenez. Mais promettez-moi de n'employer près d'elle ni la crainte, ni la menace ; je n'ai même jamais pu me résoudre à lui adresser d'instances directes...

Victor lui promit en souriant de ne parler à sa fille qu'avec une extrême douceur. Cette exhortation raffermit son courage. Ses scrupules s'apaisèrent, et étouffant en lui un reste d'amour, il ne vit plus que l'héroïsme de l'action qu'il allait accomplir.



IX.

Les crucifix, les objets de sainteté qui se trouvaient dans l'appartement d'Adrienne, formaient un singulier contraste avec les arbustes que le maréchal y avait fait apporter; son teint pâle et maladif se confondait avec les nuances des fleurs qui l'entouraient; on l'eût prise elle-même pour une de ces fleurs défaillantes, à peine ouvertes de la veille, et déjà inclinées sur leurs tiges.

Lorsqu'elle vit paraître Victor, elle tressaillit, et l'impression qu'elle ressentit fut si violente que les larmes lui vinrent presque aux yeux. Elle rassembla ses forces, et essaya de prendre une attitude calme et assurée :

— Il a fallu, monsieur, lui dit-elle, l'état de langueur et d'abattement où je me trouve depuis quelque temps pour que mon père ne soit pas encore instruit de votre conduite. Mon médecin m'a recommandé surtout de fuir les secousses : je vous avais supplié d'éviter un éclat ; vous m'avez refusé cette grâce, je m'y attendais..... Mon père m'a ordonné de vous recevoir, j'ai dû lui obéir. Mais croyez bien qu'il a fallu son ordre formel pour vaincre mon refus..... Maintenant, monsieur, parlez, que voulez-vous ?... Je suis prête à vous entendre...

— C'est en effet, mademoiselle, au nom de votre père que je voulais vous entretenir... Je n'attendais que cette entrevue pour exécuter vos ordres, et m'éloigner de vous à jamais..... Daignez m'écouter quelques instans, et si j'ose

le dire, sans arrière-pensée : oubliez les sujets de haine que vous pouvez avoir contre moi; il s'agit du bonheur, peut-être même de la vie du maréchal.

Adrienne, sans lever les yeux, lui fit de la main signe de continuer :

— Je me suis chargé auprès de vous d'une mission bien délicate, et, je dois le dire, bien pénible pour moi. L'excès du malheur où je me trouve a pu seul me décider à l'accepter. Je n'ai qu'un espoir, c'est de vous apprendre à me juger moins sévèrement; une marque d'intérêt et d'estime de votre part sera ma seule récompense..... Le maréchal est en ce moment en proie à la plus violente agitation, il se plaint de fortes douleurs au cœur, et, je ne puis vous le cacher, je crains bien qu'avant peu de temps ses jours ne soient de nouveau en danger... Ces souffrances sont la suite des impressions que lui ont causées les visites de M. Carwal..... Un mariage avait été arrêté autrefois entre vous et M. Berwick... M. Carwal est venu réclamer l'exécution de

la promesse du maréchal, et a même été jusqu'à lui reprocher les obligations d'argent qu'il a contractées envers M. Berwick..... Le maréchal craignait de vous affliger, et n'a pas voulu vous exprimer directement combien il tiendrait à vous voir enfin consentir à cette union : c'est moi qui me suis chargé de vous transmettre ses vœux..... Si je lui rapporte votre consentement, mes peines se trouveront diminuées de moitié; je partirai la mort dans l'âme, mais du moins, j'aurai assuré la tranquillité de celui que je m'étais habitué à chérir comme un père... Daignez me répondre, mademoiselle, et me dire si vous êtes décidée à épouser M. Philip Berwick...

— Je ressens bien vivement, Monsieur, le nouvel outrage que vous venez ici me faire, en cherchant à m'entretenir d'intérêts que mon père n'a pas même voulu traiter directement avec moi; je n'opposerai donc à vos questions que le silence et le dédain... Je vous sais gré pourtant de l'intérêt que vous semblez témoi-

gner à mon père; mais c'est à lui que j'adresserai ma réponse...

— Daignez remarquer cependant que le maréchal m'a jugé digne de lui transmettre votre réponse; je suis son secrétaire, son ami, il m'a accordé sa confiance, et si vous lui faites sentir que je suis indigne de la vôtre, vous allez, en m'enlevant une faveur que j'ai peut-être justifiée quelquefois, le jeter dans de nouvelles inquiétudes.

— Dites-lui, Monsieur, que c'est vous qui m'avez réduite à ces extrémités, en continuant à jouer un rôle indigne près de moi... Croyez d'ailleurs que mon père vous aura bientôt retiré cette confiance dont vous paraissez fier, quand il saura que, profitant de sa crédulité, vous n'avez pas craint de vous présenter à lui sous un faux nom, sous un déguisement, et cela pour surprendre ses secrets, les divulguer peut-être, et aller ensuite vous faire un jeu de sa réputation et de la mienne dans un monde où l'on ne sait que trop bien applaudir les actions méprisables.

Victor fit un mouvement, et ne pouvant rester plus long-temps dans les limites de la réserve qu'il s'était imposée :

— Ah! rassurez-vous, s'écria-t-il, le maréchal saura tout, donnez-lui seulement le temps de se rétablir, et il apprendra de ma propre bouche qu'il s'est en effet rencontré un homme assez fou, ou plutôt assez passionné pour s'introduire auprès de vous, se contenter pendant plus d'une année du seul bonheur de vous voir et de vous servir... Il vous interrogera, il saura si j'ai jamais manqué envers vous aux règles les plus sévères de la soumission et du respect... Dites-lui bien aussi que vous m'avez accablé sans m'entendre, que je me suis trahi moi-même à vos yeux, que j'ai bien voulu consentir à ce que votre cousine vous apprit mon vrai nom, qu'en un mot je vous aimais jusqu'à vous sacrifier le monde entier... je vous aimais et voilà mon plus grand crime...

Adrienne sembla hésiter à lui répondre. Elle reprit d'un ton dédaigneux :

— Vous m'aimiez, dites-vous, et vous venez

près de moi plaider la cause de celui que vous pourriez appeler un rival!... Non, cet amour que vous invoquez n'est qu'un indigne prétexte; vous n'êtes venu ici qu'avec un plan formé d'avance; vous vouliez m'entourer de piéges, arriver à votre but par la route la plus détournée, mais la plus sûre... Quand vous avez cru être en droit de tout espérer, alors vous vous êtes découvert, vous avez cru pouvoir triompher de moi sans peine, vous avez compté sur vos propres avantages pour consommer votre victoire; mais heureusement le ciel veillait sur moi; sa bonté que j'invoquais n'a pas voulu que la honte dont vous me menaciez vînt mettre le comble à mes malheurs.. ..

Victor parut troublé, et sa confusion qui n'était que l'excès de sa douleur, semblait donner plus de poids aux accusations d'Adrienne. Le sentiment de tant d'injustices renouvelait son éloignement, et pourtant une impulsion secrète le portait à se justifier à ses yeux. Il reprit avec une sorte de fierté :

— Encore une fois songez que je pars au-

jourd'hui même; ces plaintes dont vous m'accablez se trouveront demain vaines et superflues. Demain vous ne me verrez plus, vous ne saurez même plus si j'existe ou non... Connaissez du moins toute la vérité, et cessez de croire que j'ai été amené près de vous par un dessein coupable; l'amour le plus pur a seul été mon guide... J'ai aimé votre père à cause de vous, et cependant je savais qu'il ne me traiterait jamais qu'indifféremment... Songez que depuis long-temps je ne vis que pour vous obéir, prévenir vos volontés, et cela sans jamais attendre pour prix de tant de soins que cette reconnaissance intéressée qu'on accorde quelquefois à l'homme dont on paie les services... Dites que vous me haïssez, mais avouez du moins qu'il faut aimer pour entreprendre cette tâche! Si j'avais, comme vous le dites, un cœur frivole ou perfide, je me serais lassé, j'aurais rempli ce rôle pénible un mois, deux mois au plus, et puis je me serais retiré... Mais non, j'ai voulu partager votre vie, j'étais heureux, je vivais dans vos sentimens, vos afflictions, vos

joies, mes efforts pour n'être pas reconnu, les soins de toutes mes journées qui se rattachaient à vous; tel a été mon but et toute ma récompense... Vous parlez du monde et de ses perfidies... ah! n'était-ce pas en commençant à vous aimer que j'avais appris à détester la dissipation de ce monde où vous me reprochez d'avoir vécu!... Pour vous plaire, j'ai étudié, j'ai voulu changer non-seulement mes traits et mon visage, mais aussi mon cœur et mon esprit. Mon seul espoir était de me trouver digne un jour de vous entretenir, de vous voir rétracter en vous-même les marques d'un dédain que vous m'aviez témoigné autrefois... Vous sentez bien que je vous ai aimée, vous êtes froide et cruelle parfois; mais avouez que l'amour seul a pu m'imposer tant de sacrifices, donner un autre cours à mes moindres sentimens... j'ai été romanesque, imprudent; oui, j'y consens, j'ai eu tort; mais j'expie mes fautes en m'éloignant pour toujours, puisque vous l'ordonnez, et de tout cela je n'ai rien obtenu, rien que votre mépris; j'ai tout perdu, j'ai vu s'évanouir en

un jour le bonheur de toute ma vie ; je ne suis plus ici qu'un étranger, qu'un banni. Pardonnez-moi de n'avoir pu me résoudre à m'éloigner sans vous faire voir une fois au moins le fond de mon cœur !... J'ai cru que j'adoucirais ainsi en vous certaines amertumes... Vous m'avez pris pour votre persécuteur, votre ennemi mortel ; eh bien ! il n'en est rien, maintenant même, je donnerais ma vie pour une de vos larmes, pour entendre un mot de votre bouche, un seul mot de clémence et de pardon... Ah ! le cœur ne revient pas impunément de pareilles erreurs !...

En prononçant ces derniers mots, la voix de Victor s'était adoucie. Il sentait l'amour revenir insensiblement en lui-même. Il fléchit le genou devant Adrienne, et lui dit un dernier adieu. A la fois surprise et effrayée, elle eut pitié de son abaissement, et ne put s'empêcher de lui tendre la main. Mais il était trop ému pour pouvoir s'en saisir :

— Partez, lui dit-elle, et surtout, cachez à mon père les motifs de votre fuite...

— Et que répondrai-je au maréchal? reprit Victor d'une voix altérée.

— Que ce mariage est en ce moment impossible... Dites-lui que M. Philip Berwick et moi, nous avons eu à ce sujet une correspondance suivie depuis quelques jours. M. Berwick connaît le fond de mes pensées. Il m'a écrit ce matin encore, et s'est empressé de révoquer ce que le procédé de M. Carwal avait eu d'injurieux pour mon père. On craint, m'a-t-il dit, que la maladie dont il est atteint ne devienne une maladie de poitrine. Le médecin lui défend de songer au mariage quant à présent. Il sait aussi que ma santé est loin d'être rétablie. Nos projets se trouvent donc ajournés. Il s'y résigne, et nous prie, mon père et moi, de lui conserver toujours la première place dans nos affections...

— Je dirai cela au maréchal, reprit Victor d'un air accablé, et puis... je prendrai congé de lui...

Il tremblait en prononçant ces mots. Adrienne cherchait en vain dans son esprit quelque pa-

role consolante pour adoucir au moins ce que cette séparation avait de cruel. Elle sentait son cœur oppressé, sans pouvoir se rendre compte du poids qui l'accablait. Victor s'éloignait, il revint brusquement sur ses pas :

— Un dernier mot, de grâce... Avez-vous quelques nouvelles de Charles?...

— Ah! pourquoi avez-vous prononcé ce nom devant moi? répondit Adrienne qui ne put cacher le trouble que cette question lui causait.

Victor comprit aussitôt qu'une dernière chance de salut lui était offerte, il reprit d'un air d'assurance :

— Depuis longtemps, tout pour moi se rattache à ce nom : la douleur que cette absence vous cause s'est emparée de mes pensées; je n'ai vu que lui, je n'ai songé qu'à celui que vous pleurez, et si un seul mot d'encouragement venait soutenir mes efforts, peut-être oserais-je vous répéter... ce que je vous disais dernièrement, que tout espoir est loin d'être

perdu, que vous devez modérer vos peines... que vous le reverrez...

— Parlez, parlez, s'écria Adrienne dont le trouble augmentait, vous le connaissez donc, vous l'avez vu?... Auriez-vous pénétré le secret de cette longue absence?..... Hélas! vous me trompez!...

— Non, je ne vous trompe pas, mais c'est un secret que je ne puis vous découvrir encore, le secret de toute ma vie..... Je ne puis m'expliquer, attendez, ne vous laissez pas abattre, il vous reste un espoir; mais, hélas! rien qu'un espoir!... Sachez seulement que je sacrifierai jusqu'à la dernière heure de ma vie pour que Charles vous soit rendu... Adieu pour la dernière fois...

Il s'éloigna, en proie à la douleur. Il venait d'obéir, en la trompant, à une nécessité cruelle. Il vivait en quelque sorte au hasard, et comme un condamné sans cesse à la veille de son supplice. Mais déjà, il obéissait à cette erreur consolante qui devait s'emparer de lui. Il existe dans l'habitude du malheur une sorte de su-

perstition qui tient à la fois de l'aveuglement et de la clairvoyance, soit que la souffrance altère en effet les facultés de l'âme, soit qu'elle leur prête plus de sagacité et de finesse.

Quand Victor reparut devant le maréchal, il lut dans ses yeux les signes de la plus vive anxiété.

— Qu'avez-vous fait, lui cria-t-il du plus loin qu'il le vit, qu'avez-vous obtenu?

— Rien encore, mais elle sera digne de vous, répondit Victor, et bientôt il ne manquera rien à votre bonheur...

Le maréchal le regarda d'un air de doute, et ne laissa pas de lui adresser les plus tendres remercîmens. Victor était à la fois si embarrassé et si ému qu'il n'eut plus la force de supporter plus longtemps la gêne affreuse qu'il s'était imposée. Il sortit, décidé à s'éloigner, à tout abandonner, insensible à la douleur d'Adrienne, à ses reproches, aux signes d'intérêt que contenaient ses dernières paroles.

Il monta chez lui le cœur gonflé, cherchant

à rompre le charme qui l'attachait encore à cette chambre, qui avait été si souvent témoin de ses plus mystérieuses pensées. Comme il se préparait à reprendre son habit de ville, il aperçut sur sa table un billet qui venait d'y être apporté récemment, il lut :

« Je vous défends de vous éloigner, il faut que je vous parle une dernière fois ; restez, *si vous m'aimez*.

A..... M..... »

— Si vous m'aimez ! s'écria-t-il, mais c'est un songe, il faut qu'il y ait là quelque méprise !... Il cherchait à douter encore de l'ordre singulier contenu dans ce billet.

— Mais que veut-elle ? Que prétend-elle encore ? ajouta-t-il. Quels nouveaux soupçons a-t-elle formés ? Est-ce une ruse qu'elle emploie pour me retenir ?

Il se souvint du nom de Charles qu'il avait prononcé en la quittant. Il eut un moment la pensée de déchirer le billet qui ne contenait

que la plus froide déception. Elle osait lui parler d'amour. Mais que lui importaient ses plaintes, ses services passés? Charles, toujours Charles; c'était pour lui, pour lui seul qu'elle le retenait.

Cette fois, cependant, son exaltation le trompait. En conservant les dehors de la froideur, Adrienne n'avait pu rester insensible aux regrets de ses derniers adieux. Un homme plus subtile, et, par conséquent, moins amoureux que lui, eût profité sans doute de cette disposition. Mais quand même Adrienne, touchée de son sort, eût cherché à porter quelque remède à ses maux, ce secours eût été inutile. Au milieu de cette pitié tardive, il n'eût vu que le ressentiment du maréchal qui veillait en quelque sorte sur le cœur de sa fille.

Adrienne, malgré son chagrin, avait senti s'opérer en elle un grand changement. Elle n'osait se demander si, en se rapprochant de Victor, elle obéissait à un soin intéressé, ou bien à un simple mouvement de reconnaissance. Elle suivait, pour la première fois de

sa vie, le cours d'une inclination franche.

Aimer n'est pas un mot dont l'application puisse se profaner. Il a plus qu'un autre ses gradations et ses progrès. Ne croyez pas qu'on l'embrasse dans toutes ses phases, dès le premier réveil des sensations. Ceci est sans doute triste à dire ; mais là comme ailleurs, on mûrit, on se perfectionne, la faculté d'aimer devient plus active et plus stimulante à mesure qu'on l'exerce, et si tant est qu'elle ait longtemps sommeillé en nous-mêmes, quelle que soit la cause de cette langueur, ses premiers élans ne seront souvent que d'incertaines tentatives.

Ainsi, quand même Adrienne eût cru pouvoir triompher de son indifférence, elle eût été encore en droit de se nier cet amour à elle-même. Elle avait aimé Victor, cependant, mais à un moment où elle n'avait pu faire de retour sur son cœur. Comment le nier? Pendant plus de huit jours d'entretiens volontaires, les souvenirs de son frère avaient cessé de s'appesantir sur elle. Un instant, elle

avait eu le pouvoir de déplacer le centre de sa tendresse.

Ces entrevues, cet intérêt pour ce domestique si humble, si craintif, ces divers souvenirs se confondaient dans ses idées. Depuis, les regrets, les remords avaient passé sur ce premier feu caché. Quel nom donner, cependant, aux impressions tumultueuses, aux convulsions, aux secousses qui tour à tour décidaient en elle-même l'éloignement ou le rappel de Victor ?

Elle le laissa deux jours entiers livré à une hésitation mortelle. L'espoir qu'il avait si imprudemment excité dans le cœur du maréchal lui rendait sa présence insupportable. L'amour seul eût pu le soutenir. Mais en lui ordonnant de ne pas s'éloigner, quelle assurance Adrienne lui donnait-elle? L'heure du réveil du maréchal serait terrible : la retrouverait-il alors? Ou bien, lui faudrait-il tenir tête à cet orage, seul, sans autre secours que sa propre énergie ?

Pendant deux jours entiers, Victor fut l'u-

nique entretien des rêves et des pensées d'Adrienne. Tantôt elle le voyait sous les apparences d'un homme généreux, sensible, déployant cette mâle énergie qui perçait, même à travers son abaissement. Tantôt, elle ne voyait plus en lui que l'amant soumis qui n'avait pas craint, pour arriver jusqu'à elle, de s'imposer les devoirs de la plus humiliante condition. Elle pensait en même temps à la joie qu'éprouverait son père lorsqu'il la verrait sortie de cette léthargie qu'il lui avait si souvent reprochée.

— Ma Juliette, disait-elle à sa cousine, m'accuseras-tu encore de ne pas savoir aimer? J'ai consenti à le revoir, et j'ai même été sur le point de mêler mes larmes aux siennes, quand il m'a dépeint l'excès de son malheur... Ah! ne me désespère pas, dis-moi qu'il ne peut me tromper : après tout, n'est-ce pas nous qui l'avons forcé à se trahir?... Mon père l'aimera quand il saura tout ce qu'il a fait pour lui...

Juliette, profitant de ce moment d'ivresse, se jeta dans ses bras :

— Sois heureuse, s'écria-t-elle, et promets-moi seulement que ton cœur ne me sera jamais fermé.

— Tu doutes de moi, disait Adrienne en lui pressant les mains, mais songe donc que si tu me trompais, j'en mourrais. Ton amitié ne m'a-t-elle pas jusqu'ici tenu lieu d'amour?

Elle écrivit à Victor plusieurs lettres où elle essayait de lui peindre ce qui se passait en elle; mais elle les déchira toutes. Elles lui parurent froides et sans expression. Juliette était devenue la confidente de son amour. Un jour, elle lui raconta un rêve qu'elle avait eu la nuit précédente.

« Son frère, disait-elle, lui était apparu au milieu d'un site sauvage. La tristesse était peinte sur ses traits, il semblait se plaindre, et indiquait du doigt, à l'endroit du cœur, une blessure profonde à peine cicatrisée. Il était tout-à-coup assailli par une troupe de gens armés qui se précipitaient sur lui et allaient sans doute le percer de coups si un nouveau venu, attiré par ses cris, n'était venu lui por-

ter secours. Mais bientôt le nuage s'était dissipé pour laisser voir une mer calme et unie que traversait un vaisseau magnifiquement pavoisé. Charles et Victor étaient assis sur le tillac, s'entretenant ensemble familièrement. »

Comme elle achevait ce récit, l'abbé Gravaux entra chez elle, et lui apprit que le maréchal venait de se rendre en toute hâte chez M. Berwick, dont l'état devenait de jour en jour plus alarmant.

— Ah! vous saurez tout, lui dit Adrienne, car je n'ai jamais eu d'ami plus cher que vous; et pourrai-je vous cacher un secret qui semble avoir envahi ma vie tout entière?...

Elle lui confia tout ce qui avait rapport à Victor, son amour, son éloignement. L'énergie de ce sentiment l'avait comme élevée au-dessus d'elle-même. Mais lorsqu'elle déclara l'intention où elle était d'avouer ses projets au maréchal et de lui demander directement la grâce de Victor, l'abbé recula de quelques pas d'un air effrayé :

— N'en faites rien, ma fille, s'écria-t-il, il

n'y a que le temps qui puisse amener un pareil aveu... Ce premier choc sera terrible, ne vous y exposez pas; c'est moi seul qui dois l'affronter...

Adrienne sourit d'un air incrédule. Elle seule peut-être connaissait à fond le caractère de son père. D'ailleurs, elle savait que depuis quelques jours, le maréchal était au comble de la joie en remarquant que son teint reprenait par degrés sa fraîcheur. Il attribuait ce changement aux distractions qu'elle semblait maintenant rechercher. Elle ne restait plus sans cesse enfermée chez elle; elle descendait volontiers au salon, ou dans le jardin.

Pour plaire à Victor, elle avait renoncé à son triste bandeau et à sa robe noire. Cette coquetterie nouvelle donnait à sa figure un air d'angélique candeur. Elle avait perdu l'habitude de se parer, comme toutes les recluses, mais sa parure n'en avait que plus d'abandon.

Un jour elle était au salon, occupée à converser avec son père. Le général Noël-Lefranc

la surprit, et la trouva si belle qu'il ne put s'empêcher de lui baiser les mains avec transport. Elle se leva d'un air outragé. Victor était en ce moment derrière le fauteuil du maréchal. Son front s'était vivement coloré quand le général avait pris les mains d'Adrienne :

— Il m'aime, dit-elle avec joie en remontant chez elle, puisqu'il a si bien ressenti l'affront que cet homme vient de me faire.

Mais ces premières illusions devaient n'avoir qu'un temps. Elle vécut quelques jours encore de son amour ; puis, elle rougit d'elle-même. Elle se reprocha comme un crime ce délire que l'abbé Gravaux n'avait pas même songé à blâmer en elle, sans doute parce qu'il avait pressenti son peu de durée. Novice encore dans l'art d'aimer, elle se défiait déjà de sa passion, et son cœur venait à peine de s'épanouir.

Elle eût voulu que Victor fût sans cesse à ses côtés comme autrefois. Par moment, elle songeait à lui dicter ses ordres d'un air impé-

rieux, pour voir s'il les exécuterait avec les mêmes égards, la même soumission.

« Il ne reviendra plus, se disait-elle un soir. Il ne m'aime plus, parce qu'il sait que je l'aime..... Il ne peut, d'ailleurs, me trouver jolie. Cette maladie a été longue, et m'a bien cruellement changée. »

Comme elle achevait ces mots, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement : Victor parut. Ah! qui donc pourra définir ce premier sentiment de regret que nous cause parfois la présence inattendue de l'objet aimé? L'amour se joint en ce moment à la surprise, et c'est alors que la figure de certaines femmes prend un caractère sublime de pudeur et de beauté.

Adrienne ne put retenir un cri d'alarme en voyant Victor s'élancer vers elle, comme pour lui reprocher l'injustice de ses reproches. Ses sentimens devinrent si confus et si vifs qu'elle se mit à fondre en larmes. Elle croyait voir un signe de mépris dans cette visite. Victor essaya de la calmer en lui peignant son amour dans les termes les plus tendres.

« Ne me maudissez plus, s'écria-t-il, vous-même avez révoqué l'injuste arrêt qui pesait sur moi. Votre lettre, l'ordre qu'elle contenait, ont pu seuls me retenir. »

Adrienne essaya vainement de lui répondre. Ses larmes continuèrent à couler. Elle éprouvait un sentiment de bonheur inexprimable à paraître repousser celui qu'elle voulait au contraire retenir près d'elle. Elle sentait que ses soupçons étaient injustes; l'amour de Victor surpassait le sien.

— Pourquoi donc, lui dit-il, m'avoir défendu de partir? Je sens que vous ne m'aimerez jamais; j'ai tant souffert! Vous deviez au moins respecter une résolution que j'avais prise pour me conformer à vos volontés...

— Ah! pardonnez-moi, lui dit-elle, j'ai vécu éloignée du monde , ce qui fait que mon jugement s'est faussé.... A présent, mes yeux se sont ouverts : j'ai longtemps méconnu le plus sensible et le plus généreux des hommes : ma seule pensée est de lui prouver que j'ai été touchée de tout ce qu'il a fait

pour moi; oui, je crois à votre amour, je vois qu'il n'y a qu'un sentiment si pur qui ait pu vous forcer à rester sans cesse exposé à mes égaremens et à mes injustices...

Victor resta frappé de son ingénuité. Il devina pourtant qu'elle n'osait trahir que la moitié de ses pensées.

— Ne cherchez pas à me tromper, reprit-elle d'une voix tremblante, si je vous avoue que je vous aime..... Mais n'est-il pas vrai que vous avez connu un homme que ses qualités élevées rendaient digne de votre amitié? Vous pouvez me parler de lui; oui, vous connaissez son sort, ses malheurs; vous savez qu'il est maintenant retenu dans un pays bien éloigné, mais dont il reviendra?...

Victor attacha sur elle un regard où la consternation était peinte. Même en ce moment, elle ne voyait que son frère; sa tendresse ne s'étendait, ne se fortifiait que pour lui.

— Elle ne m'aimera jamais, se dit-il. Mais cette pensée resta cette fois enchaînée dans

son cœur. Adrienne avait déjà deviné son inquiétude :

— Si je vous disais, reprit-elle avec abandon, que voulez-vous de moi ? Qu'attendez-vous de moi ? Quel est celui de vos vœux que vous voudriez surtout voir comblé ? que me répondriez-vous ?...

Victor feignit de ne pas avoir entendu cette demande. Il prit sur une table une Bible fort belle, écrite sur vélin, et qui remontait à plus de 400 ans :

— Encore un présent du maréchal, reprit-il, et plus loin, ce reliquaire enrichi de perles vous a sans doute aussi été donné par lui ?..

— Répondez-moi, reprit Adrienne d'un air d'inquiétude, que puis-je faire pour vous ? Comment pourrais-je vous prouver ma reconnaissance ?...

— Ce que je veux, dit Victor en souriant avec amertume, ce que je veux !... Ah ! laissez-moi continuer la vie tranquille que je mène ici depuis un an..... Feignez d'oublier mon vrai nom ; ordonnez, commandez, ne-

craignez pas de m'affliger... Voyez ces mains devenues calleuses par suite des travaux du jardin ; ces traits dont je tirais vanité autrefois, mais avant que je ne vous eusse aimée... Me suis-je plaint ? Me suis-je offensé de tout cela ? Laissez-moi donc vivre comme j'ai vécu... D'ailleurs, je n'aurais plus la dignité qui conviendrait pour m'élever au-dessus de la condition que j'ai prise: Je veux rester éloigné du monde, vivre toujours pour vous, mais sans qu'un moment d'espoir vienne diminuer le sacrifice que je me suis imposé...

Adrienne fut vivement émue de ce ton de résignation.

— Et si j'essayais, reprit-elle en balbutiant, de relever ce courage, si je vous demandais de revenir au monde avec moi... parviendrai-je à exaucer vos désirs ?..... Si je vous disais : quittez cet habit, enorgueillissez-vous des nobles sentimens qui battent en vous, ne vivez plus que pour celle que vous avez si longtemps protégée, et qui maintenant s'est accoutumée à vous voir, car vous lui appartenez, vous

ne la quitterez plus..... alors, que me répondriez-vous?...

Victor n'osa relever la tête, et avança seulement la main vers le reliquaire qui attirait toute son attention. Au milieu de son trouble et des émotions qui se heurtaient en lui, il songeait par moment à s'agenouiller devant ce reliquaire et à le presser contre son cœur :

— J'avais formé un projet, reprit Adrienne, mais je ne sais pourquoi je tremble..... un projet qui n'était assurément qu'une imprudente erreur... J'ai voulu vous parler... Je voulais vous confier...

Elle prit tout-à-coup une attitude suppliante, elle s'empara du reliquaire où Victor n'avait cessé de tenir les yeux attachés, puis, joignant les mains :

— Non, non, jamais, s'écria-t elle, jamais je n'oserai vous confier cela!...

Victor resta quelques instans muet de surprise, et ne sachant si c'était bien elle qu'il entendait. Il tomba à ses genoux :

— Oh! ciel! je ne me trompe pas, dit-il,

c'est sa voix... Vous avez donc lu dans le plus profond de mon âme, voulez-vous donc me rendre à la vie?...

Elle avait enfin surmonté la frayeur que depuis quelque temps sa présence lui causait. Elle garda le silence. Son cœur battait avec une effrayante rapidité. Enfin, elle sut vaincre son émotion.

— Épouseriez-vous, lui dit-elle, une femme pauvre, sans appui, et qui de plus serait boiteuse?...

A ces paroles prononcées avec un accent divin qui en doublait le prix, l'émotion de Victor devint si forte qu'il ne put que balbutier quelques mots. Son ivresse touchait au délire. Il cherchait à lui cacher les larmes d'attendrissement qui tombaient de ses yeux; il s'enfuit en s'écriant :

— Ah! vous me trompez, non, je ne puis vous croire... Demain vous aurez rétracté cette parole!...

Adrienne ne chercha pas à le retenir. Elle avait compris tout ce que cette fuite précipitée

marquait de tendresse délicate. Bientôt, il voulut la revoir, et la plus douce confiance succéda aux premiers soupçons qui ne sont, chez certains cœurs, que les préludes d'un pacte éternel.

Pour la première fois depuis son entrée dans cette maison, Victor osa se livrer aux franches impressions d'un bonheur complet. Toutes les perfections, les qualités qu'il prêtait à celle qu'il aimait se trouvaient enfin réalisées. Il n'eut plus à consigner dans son journal que des phrases échappées à Adrienne, ou bien des fragmens de ses lettres.

Son tuteur mourut bientôt, et lui laissa une petite fortune qui devait suffire à son ambition. Ainsi, la rigueur de son sort semblait s'être adoucie. Il avait en quelque sorte forcé son injustice. Grâce à ces illusions nouvelles, il croyait voir chaque jour dans les yeux du maréchal le signe d'une réconciliation prochaine.

Adrienne tenait à accomplir sans délai le dessein qu'elle avait conçu. Elle revit l'abbé Gravaux, et lui fit part de ses résolutions;

mais elle fut étonnée de sa réserve et de sa froideur. Son cœur semblait changé. Lorsqu'elle lui parla des aveux qu'elle devait faire au maréchal, l'abbé ne la désapprouva pas. Il se contenta de lui dire : « Je prierai le ciel, ma fille, pour que vous trouviez le cœur de votre père porté à l'indulgence comme vous l'espérez ! »

X.

Épuisé par les événemens, éteint par les souffrances, le maréchal avait fini par tomber dan une sorte de léthargie morale qu'il ne parvenait à secouer qu'à de rares intervalles. Les grands caractères sont plus sujets que d'autres à ces affaissemens instantanés. Une fois sortis de leur centre d'action, ils ne font plus que tourner en quelque façon sur eux-mêmes. Les luttes de détail qu'ils ambitionnaient autrefois

les importunent et les rebutent. Les ressorts de l'esprit se trouvent usés en eux sans que le corps en soit averti, et la machine entière ne fait plus qu'obéir à un mouvement factice et arbitraire.

Les hommes aux manières communes et grossières que le maréchal recevait depuis quelque temps plus assidument que jamais, ne contribuaient pas peu à lui enlever le peu de vigueur que tant d'ébranlemens lui avaient laissée. Deux étrangers surtout, et dont l'un paraissait avoir une certaine influence sur l'autre, l'occupaient tous les jours pendant deux ou trois heures.

Le premier de ces deux hommes était remarquable par un certain air d'énergie décisive qui ne se rencontre pas ordinairement chez les gens de la basse classe. Il se nommait Temple, dit *Bienvenu*, et ne cessait de tenir l'esprit du maréchal comme en échec, surtout depuis que l'affaiblissement de ses facultés le laissait sans défense contre les piéges de la plus grossière imposture. Cet

homme venait d'entrer dans le cabinet, et, suivant l'ordinaire, sa présence avait été signalée par une scène de violence.

— Vous me trompez, s'écriait le maréchal, comment avez-vous pu abuser à ce point de ma crédulité?..... Quelle foi puis-je accorder maintenant à vos promesses?

— Quelques jours encore, répondait l'étranger, je ne vous demande plus que quelques jours; j'ai été moi-même trompé dans mes conjectures. Mais si, d'ici là, l'espérance ne vous est pas rendue, si vous ne voyez pas se dissiper la plus grande partie de vos peines, alors, je vous remets toutes les sommes d'argent que j'ai reçues de vous, et je consens, de plus, à passer pour le dernier des fourbes.

Cet entretien fut un trait de lumière pour Victor. Il comprit enfin les liens secrets qui attachaient cet homme au maréchal. A un signe que ce dernier lui fit, il se retira, mais par moment, la voix du maréchal s'élevait, puis s'apaisait subitement. On eût dit qu'il

cherchait à se débattre contre une force ennemie qui le subjuguait.

Bientôt le son de l'argent se fit entendre, et Victor ne put retenir une exclamation de regrets. L'étranger sortit le chapeau enfoncé sur les yeux, suivi de son mystérieux compagnon.

Après une pareille entrevue, le maréchal ne pouvait supporter l'idée de rester seul en face de lui-même. Il s'empressa d'appeler Victor qui se trouvait dans la pièce voisine.

— Ce misérable me ruinera, dit-il, la somme qu'il vient d'emporter est exorbitante. Il se joue de moi. A quel prix il me vend ses secrets !...

— Pourquoi donc l'écouter ? dit timidement Victor, il ne faut pas ajouter à ses paroles plus de foi qu'elles n'en méritent...

— Vous croyez, dit brusquement le maréchal en se retournant avec vivacité et en saisissant le bras de Victor. Puis, il laissa aller sa tête sur le dossier de son fauteuil et garda le silence. Une feuille morte que le vent roulait

dans une allée du jardin parut absorber toute son attention.

— Avec cet argent, reprit-il en continuant cette espèce d'a-parté, j'aurais pu satisfaire encore une fois les volontés de ma fille..... Toujours elle! car il n'y a plus qu'elle au monde pour moi...

— Vous l'aimez donc maintenant, dit Victor, vous rendez justice à sa tendresse?...

— Oui, je lui rends justice, cependant, j'avoue qu'elle me laisse bien souvent seul avec mes pensées..... Mais je me dis aussi que la pauvre enfant chercherait en vain à me distraire, à remplir le vide de mon cœur...

En ce moment, la femme de charge entra et lui fit savoir qu'Adrienne lui demandait un entretien secret. A cette nouvelle, Victor changea tout-à-coup de visage. Il sortit, ne pouvant supporter l'idée de se trouver en face du maréchal et de sa fille.

En abordant son père, Adrienne parut attendrie, troublée. Le maréchal étonné de cette visite la serra tendrement contre son cœur, et

l'engagea aussitôt à bannir toute crainte auprès de lui et à lui parler sans défiance.

— J'ai reçu dernièrement, lui dit-elle d'une voix tremblante, une lettre de M. Philip Berwick où il m'annonce que sa santé est trop mauvaise pour qu'il puisse penser de longtemps au mariage : il vous rend votre parole, mon père. J'ai déploré la triste destinée d'un homme si noble et si généreux, mais j'ai reconnu en même temps que je n'avais jamais eu d'amour pour lui... Vous m'avez souvent dit que j'étais la maîtresse de disposer de ma main, que jamais vous ne contraindriez mon choix, eh bien! le moment est venu de profiter de votre bonté... Je dois vous avouer que j'ai enfin trouvé l'époux que je cherchais. J'ai éprouvé pour lui ce que personne ne m'avait encore inspiré..... Je suis heureuse depuis quelque temps, le bonheur que je ressens se répand sur tous ceux qui m'entourent, j'ai cessé de me plaindre, tout m'enchante, et il me semble qu'une vie nouvelle a commencé pour moi..... Tel est, mon

père, le secret que j'ai voulu vous confier ; car c'est maintenant, seulement, que je me crois digne de répondre à toute votre confiance...

Le maréchal resta quelques instans frappé de la singularité de ce langage. Eh ! quoi ! c'était là cette jeune recluse qui semblait si éloignée , quelques mois auparavant , non-seulement de toute idée de mariage, mais encore des plus simples distractions du monde! Le maréchal qui connaissait son penchant à l'exaltation, l'engagea à s'expliquer ; ce trouble, ces paroles entrecoupées étaient bien faits pour l'inquiéter.

— Promettez-moi, reprit-elle avec douceur, de ne pas vous emporter et d'être clément et bon pour moi..... mais surtout..... pour lui... C'est un secret auquel se rattache ma vie tout entière, et que j'ose à peine vous confier...

Le maréchal se rapprocha d'elle et l'engagea de nouveau à ne rien craindre. La voix d'Adrienne était si tremblante et si faible qu'on l'entendait à peine :

— Nous avons ici, dit-elle, un valet de

chambre qui nous est sincèrement attaché. Il vous a soigné pendant votre maladie avec un zèle à toute épreuve : sans lui, sans son courage, je serais morte au milieu de l'incendie de St-Brieux : aujourd'hui, cet homme est bien moins pour nous un serviteur qu'un ami..... Que diriez-vous, mon père, si cet ami fidèle n'était pas ce que vous croyez ? si, poussé par une volonté sainte, ou plutôt par un sentiment irrésistible, il se fût introduit ici sous un habit supposé, en ayant soin de changer jusqu'à son visage pour mieux remplir le rôle pénible qu'il s'était imposé, afin de vous prouver, à chaque instant de sa vie le respect sans bornes, l'attachement inviolable qui le rapprochaient de vous...

Le maréchal fit un mouvement, et laissa tomber la main d'Adrienne. Il prit tout-à-coup une attitude sévère :

— Que viens-je d'entendre, dit-il brusquement, cet homme n'est pas un domestique, mes pressentimens d'autrefois seraient-ils vrais ?.. Ce nom qu'il porte n'est pas le sien..... Ma

fille, ma fille, quel est cet homme ?.....

— Un ami, mon père, un ami... Mais vous vous troublez, vous m'aviez promis de vous modérer...

— Son nom, ma fille, son nom...

— Un ami fidèle, et s'il a été imprudent, il faut lui pardonner..... sa faute a été bien réparée...

— Sa faute!... Son nom, de grâce!...

— Mon père... Ah ! je ne sais pourquoi vos yeux semblent lancer des flammes. Je me sens toute saisie d'effroi... Il se nomme... Victor de Chélan...

— Victor de Chélan ! s'écria le maréchal d'une voix tonnante. Aussitôt il courut à une armoire qu'il ouvrit avec précipitation. Adrienne poussa un cri :

— Ah ! vous me tuerez avant lui, s'écria-t-elle en tombant à ses genoux, car s'il vous a offensé, vous devez me regarder comme sa complice...

Le maréchal poussa la porte de l'armoire d'un air d'indignation. Il releva sa fille, et re-

vint lentement à son fauteuil; puis, penchant la tête à demi comme pour se recueillir et éviter la vue des objets qui pouvaient encore exciter sa colère, il resta les yeux fixes et hagards, les mains tremblantes, l'esprit perdu dans mille conjectures.

Le sentiment d'une vengeance enracinée en lui-même, une trame soupçonnée depuis si longtemps et brusquement découverte; les sentimens les plus violens venaient de se déchaîner en lui.

Quand il eut surmonté cette première crise, il jeta les yeux sur sa fille, et fut frappé de sa pâleur. Elle n'essaya pas de l'attendrir par un regard. Elle se tenait les mains jointes, immobile, et semblait privée de sentiment. Cette scène silencieuse se prolongea quelques instans encore. Le maréchal finit par s'avancer vers elle, mais si près que sa bouche effleurait presque les boucles de ses cheveux. Il reprit d'une voix altérée :

— Est-il vrai, ma fille chérie, que vous aimiez cet homme?...

Adrienne resta la tête baissée, n'osant lever les yeux sur son père; elle lui prit la main à la dérobée, le maréchal fit alors une exclamation violente :

— Malheureuse! s'écria-t-il, mon cœur..... mon faible cœur y succombera. Puis, cherchant à se modérer :

— Non, tout espoir n'est pas encore perdu, ajouta-t-il, ma pauvre enfant, tu ne peux comprendre la peine que tes paroles me causent; tu connais à peine celui que tu te figures aimer; il ne t'a pas parlé de sa vie passée, des événemens qui seront pour toi une cause éternelle d'éloignement ?...

— Il m'a tout dit; il m'a avoué qu'il avait autrefois vécu comme un homme oisif et dissipé : mais il est venu un jour où cette vie ne lui a inspiré que de la répugnance; il s'est alors indigné contre lui-même, il m'a aimée, et comme il connaissait mon goût pour les actions sublimes, il a voulu me forcer à l'aimer à mon tour à force de dévouement : j'ai longtemps douté de lui; je ne lui ai répondu que

par des soupçons; j'ai voulu l'éloigner, mais il m'aimait tant qu'il a bien fallu ne plus douter de son amour... Pour accomplir une si noble tâche, il a dû joindre la persévérance d'un homme de cœur à toute la tendresse d'un amant...

Le maréchal reprit d'un air accablé :

— Ainsi, tout est fini!... Pauvre Berwick! que va-t-il penser de tout cela?...

L'image de Victor était en ce moment présente à ses yeux. Il le voyait, comme autrefois, sous un jour sinistre. Mais dans ses plus tristes prévisions la pensée d'entendre sa fille plaider la cause de son plus implacable ennemi ne s'était pas encore offerte à lui.

— Ma fille, reprit-il, venez à mon secours; car ma tête se perd..... Que voulez-vous de moi, qu'attendez-vous de moi?..... Je me trompe sans doute; non, vous n'avez pu songer à prendre pour époux un homme qui s'est volontairement avili... Eh! quoi! vous, si délicate, vous avez pu penser à regarder comme votre égal celui qui a, sinon le langage, du

moins toutes les idées et les manières d'un homme d'une classe inférieure, et qui enfin... a été à nos gages...

— Ah! songez qu'il a dû s'ennoblir à nos yeux par la dignité de ses sentimens. Il n'a plus que nous au monde; car il nous a tout sacrifié; il connaît nos moindres volontés, il sait obéir, même à un signe de tête que vous lui faites...

— Pauvre Berwick!... reprit le maréchal.

Il fut obligé de s'interrompre. Adrienne le croyant prêt à s'attendrir, se mit à le prier dans les termes les plus pressans de ne point s'opposer au plan de bonheur qu'elle avait formé pour Victor et pour elle. Elle lui rappela que sa pauvreté avait éloigné d'elle déjà bien des partis. Le maréchal tressaillit. La douceur des prières de sa fille le pénétrait, et l'idée de paraître céder l'agitait d'un trouble étrange. Il parvint à surmonter sa faiblesse, et essaya d'ébranler sa résolution par les raisons les plus fortes. Mais voyant que ses représentations n'avaient point de pouvoir sur elle, il s'écria dans un moment d'abandon :

—Ah ! ma fille, exigerez-vous de moi que je prenne pour gendre le plus vil des meurtriers ?..

Adrienne pâlit, et s'empressa de demander à son pére l'explication de ces paroles :

— Oui, reprit-il d'un air égaré, je dois tout te dire; c'est une loi que m'impose l'aveuglement où je te vois... Oh! malheur accablant! Peine de toute ma vie!... Du courage! ma fille; c'est un secret affreux que tu vas enfin connaître, mais promets-moi de ne point te laisser abattre, de résister à tes peines..... Viens d'abord dans mes bras, viens; car c'est en te serrant contre mon cœur que j'ai besoin de te faire un pareil aveu.

Adrienne éperdue, cacha sa tète dans le sein de son père. Une douloureuse anxiété était peinte sur son visage :

— Tu sais, dit le maréchal, que j'ai renoncé depuis longtemps à te parler de ton frère, que nous pleurons tous les jours... Tu le crois exilé seulement, tu crois que d'ici à quelque temps il nous sera rendu..... hélas ! ma pauvre fille, au risque de t'accabler, je dois

t'avouer que c'est en vain peut-être que tu espères le voir revenir..... Il y a plus d'un an déjà, qu'à la suite d'une misérable querelle, Charles s'est battu en duel, et a été laissé pour mort sur le champ du combat... Depuis, ses témoins ont disparu... Et l'auteur de cette querelle, celui qui, profitant de ses avantages, n'a pas craint de susciter ce combat, d'immoler froidement l'espoir, l'unique objet de nos deux cœurs... Enfin, le meurtrier de ton frère... c'est... devines-tu ?...

— C'est lui, ah ! qu'avez-vous dit ? s'écria Adrienne en s'arrachant violemment du sein de son père.

— Bien plus, il a mis le sceau à son indignité, en employant contre nous la ruse, la perfidie; rien ne lui a coûté pour accomplir ses desseins et se venger; car j'ai toujours soupçonné qu'il avait nourri contre nous quelque motif secret de haine... Tu sais combien de fois j'ai déploré la fin prématurée de ce neveu que j'aimais comme mon second fils : Davernay s'est tué, hélas! à la fleur de l'âge,

succombant au malheur qui l'accablait... Il y eut alors comme un anathème lancé sur nous : le désespoir me poursuivait de tous côtés. J'ai perdu mon fils, j'ai vu périr mon neveu sans secours, sans consolation, et ces deux coups partaient de la même main... L'auteur de cette mort n'était autre que ce même homme, ce Chélan, qui après avoir ruiné mon neveu par ses conseils perfides lui a volé bassement sa femme, s'est introduit dans sa maison à l'aide d'une amitié fausse, ne lui a laissé en échange de sa confiance que la plus infâme des séductions, la désolation, l'avilissement... Oui, oui, pleurons sa honte ; car cette femme que tu t'étonnais autrefois de me voir repousser, et qui depuis m'a touché par son repentir, a appartenu à l'homme que tu pensais à épouser..... Cet indigne commerce s'est peut-être continué ici, près de moi, presque sous tes yeux... Ah ! ma fille, ma fille, qu'avons-nous fait au ciel pour attirer ainsi sur nous sa vengeance ?... Voir la trahison se glisser sans cesse au milieu de nous, venir nous surprendre

quand nous sommes sans défense !... Va, je ne t'accuse pas; car tu étais trop innocente et trop pure pour prévoir tout cela, mais comprends-tu maintenant ce que je dois souffrir?..... Il y a si longtemps que cet aveu m'oppresse, et que nous plaçons notre confiance dans le sein de notre persécuteur!...

Le maréchal regarda sa fille qui pâlissait par degrés. Il ne put retenir un cri de douleur en la voyant s'incliner devant lui.

— Pardonnez-moi, s'écria-t-elle, je vous jure de l'oublier...

Elle s'enfuit, et remonta précipitamment chez elle où elle resta un jour entier absolument seule. Elle passa la journée du lendemain dans la chambre que son frère habitait autrefois. Quand elle fut un peu calmée, elle écrivit à Juliette; car elle n'eût jamais osé lui parler. Le corridor qui la séparait d'elle lui paraissait maintenant un intervalle infranchissable. Elle lui rapportait en détail dans sa lettre l'entretien qu'elle venait d'avoir avec son père. Bien qu'elle eût évité de nommer Victor, elle ne

cessait cependant de parler de lui, mais dans les termes du plus profond mépris. Elle terminait ainsi :

« Vous savez que je vous ai aimée plus que ma vie : j'avais mis en vous toute ma confiance, vous connaissez le secret d'un amour funeste qui s'est éteint pour laisser place à l'indignation... Voici ce dont on vous accuse, je ne puis croire encore que vous m'ayez trompée à ce point..... Écrivez-moi un seul mot pour détruire d'aussi affreux soupçons... Si vous êtes coupable, si vous avez en effet mérité les reproches que mon père vous fait, ne m'écrivez pas; votre silence m'expliquera tout... »

Adrienne attendit deux jours entiers une réponse; elle n'en reçut pas. La conduite de sa cousine lui parut un crime; elle tomba dans une mélancolie profonde. Rien de ce qui pouvait justifier à ses yeux celle qui avait payé sa faute par tant de larmes ne se présentait à

son esprit. D'après son caractère et ses principes, l'amour ne pouvait être pour elle qu'un sentiment absolu, qui devait ouvrir, ou fermer à jamais toutes les avenues de son cœur.

Tandis qu'Adrienne restait ainsi livrée aux tourmens d'une âme mortellement blessée, le maréchal se trouvait dans l'étrange embarras d'un homme qui craint de ne point avoir une force suffisante pour accomplir le rôle qu'il s'est imposé. Il cherchait jusque dans les plus sombres replis de son cœur un prétexte, un motif qui pût l'engager à revoir Victor, afin de se soulager en l'accablant du poids qui l'oppressait.

Par moment, il s'effrayait des tempêtes qui s'élevaient en lui. Il flottait entre mille partis contraires. Il pensait à rassembler tous ses amis et à traduire Victor devant leur tribunal. Mais la pensée de voir divulguer ses secrets le retenait en même temps, car Victor avait été son confident intime.

— Le traître, s'écria-t-il, a su me forcer à acheter sa discrétion! Ah! quel gouffre! Ma

fille déshonorée aux yeux du monde ! car il va la calomnier, la noircir ; et moi, et moi..... Il me manquait cette dernière insulte pour que ma honte fût complète...

Le général Durochard le surprit dans son plus grand accès de désespoir :

— Viens, viens, mon vieil ami, s'écria le maréchal en lui tendant les bras, tu vas recevoir mon dernier soupir... Le général essaya vainement de le calmer après avoir écouté le récit de ce qu'il appelait le crime de Victor. Le maréchal l'interrompit brusquement :

— A présent, s'écria-t-il, éclaire-moi, dis-moi ce qu'il faut faire ?...

— Il faut le revoir, répondit le général avec fermeté. Il est au fond moins coupable peut-être que tu ne crois. Je serai même, si tu veux, présent à cet entretien.

— Non, non, s'écria le maréchal, je veux être seul avec lui, seul, entends-tu bien ? Je saurai me contenir ; je serai prudent, modéré : mais je vois bien que même mes amis les plus chers ressentent faiblement cette offense !.....

Après tout, il ne s'est jamais justifié devant moi ; peut-être suis-je égaré, prévenu, je le laisserai donc se justifier...

Un domestique inconnu vint en ce moment lui remettre une lettre qu'il s'empressa de décacheter :

— « Celui qui vous envoie, dit-il au porteur, peut se présenter demain, à midi précis. » Il montra ce billet au général avec une sorte d'orgueil. Il était signé *Victor de Chélan*. Le général lui fit remarquer que cette sorte d'empressement à solliciter de lui-même une explication nécessaire n'annonçait pas chez Victor un cœur endurci.

Les gens curieux de certains détails aimeront peut-être à savoir que le jour de cette entrevue, le maréchal apporta une certaine recherche à sa toilette. Il revêtit son plus bel habit, mit toutes ses croix. Il fit aussi poudrer ses cheveux, qui retombaient avec grâce sur ses épaules. On ne pouvait voir un plus beau vieillard. Il entra dans son cabinet dès six heures du matin, et attendit Victor avec une

certaine impatience. Depuis longtemps, la fatigue l'empêchait de se livrer à un travail assidu.

Victor entra dans le cabinet à midi précis. Il avait conservé son habit de domestique.

— Avant tout, monsieur, lui dit le maréchal, veuillez aller quitter cet habit, qui n'est plus le vôtre, et que vous ne devez plus porter ici... Personne n'ignore à présent que ce n'est là qu'un déguisement auquel je vous prie de vouloir bien renoncer...

Victor alla mettre l'habit de ville qu'il avait toujours conservé. Quand il reparut, le maréchal, attentif parfois à certains signes extérieurs, ne put s'empêcher de remarquer combien son maintien était noble sous ce nouvel habit. Les chagrins et de pénibles travaux le forçaient cependant à se tenir un peu voûté. Victor était décidé à ne rien négliger pour calmer son émotion. Il prit une attitude de respect, et le maréchal reprimant un mouvement d'indignation quand il rencontra ses regards, lui fit signe de prendre un fauteuil et commença :

— Vous devez être bien satisfait de vous-même, monsieur; car tout vous a réussi à souhait. Le complot que vous aviez tramé contre nous n'a pas échoué : non content de m'avoir enlevé tout ce que j'avais de plus cher au monde, après avoir fait le malheur de ma vie, vous avez pris ma propre maison pour le centre de vos persécutions; vous avez voulu profaner jusqu'à mon foyer, le souiller en y jouant une comédie infâme et ridicule : tout vous a réussi, bénissez le sort... J'ai commencé par renvoyer ce matin tous mes domestiques. Il s'en trouvait parmi eux qui me servaient depuis plus de vingt ans; ils étaient presque mes amis, mais je n'ai pas voulu qu'après avoir été vos camarades ils vous vissent sous l'habit que vous portez maintenant..... Vous comprenez que me voici dans l'isolement le plus complet, vous m'avez tout enlevé..... Parlez donc maintenant : pour agir ainsi, vous avez eu sans doute un autre motif qu'un jeu, une simple distraction; faites-moi du moins savoir par quel événement et quelle série de faits

vous avez été conduit à me nuire avec tant de persévérance?...

— Monsieur, je puis à peine vous répondre : comment parviendrai-je à vous prouver que loin de songer à vous nuire, ma seule pensée a été au contraire de chercher à réparer le mal involontaire que je vous avais causé?... Il est vrai, j'ai été assez malheureux pour me battre avec votre fils et pour le blesser dangereusement... Cet événement sera le désespoir de toute ma vie; si pourtant cette triste imprudence pouvait être effacée par le plus vif des repentirs, j'aurais peut-être quelques droits à votre pitié, et vous n'ajouteriez pas à des remords éternels la plus accablante malédiction...

Le maréchal interrompit Victor par un geste d'impatience.

— Ne parlez pas de mon fils, de grâce! Après tout, vous aviez été l'instigateur de ce duel, mais mon fils l'avait accepté. Toutes les chances étaient contre lui, vous en étiez instruit, vous en avez profité, rien de mieux!...

Mais ce déguisement, ce rôle indigne que vous avez joué chez moi depuis si longtemps, voilà, monsieur, ce qu'il faut que vous m'expliquiez, c'est là, c'est à ce seul fait que se bornent mes questions et mes droits...

— Je vous répète, monsieur, que ce projet m'a été inspiré par la seule pensée de réparer le mal que j'avais pu vous faire; j'espérais qu'à la longue, en appréciant mon dévouement, mon repentir, vous me verriez peut-être avec moins de défaveur... Et puis... s'il faut tout vous dire, j'espérais... J'aimais votre fille...

Le maréchal le regarda d'un air de mépris:

— Ah! dites plutôt, s'écria-t-il, que vous vouliez la séduire!...

— Je vous jure que je n'ai jamais eu cette pensée...

— Vous vouliez séduire ma fille, car vous avez cherché toutes les occasions de la perdre; vous avez eu avec elle de longs entretiens; vous l'avez entourée de piéges, de discours captieux; osez nier tout cela... Vous avez un jour poussé l'impudence jusqu'à lui parler d'un

mariage secret qu'un homme d'un rang inférieur aurait contracté avec la fille de son maître ; vous voyez que je suis bien instruit, et qu'elle ne m'a laissé *rien* ignorer..... Laissons tout cela : il me faut une satisfaction, je l'attends depuis longtemps au nom de mon fils ; aujourd'hui, c'est en mon nom que je suis en droit de l'exiger... Êtes-vous prêt à me l'accorder ?...

Victor accablé, fit un signe de tête affirmatif :

— Eh bien ! s'il ne vous reste ni cœur, ni pitié, vous vous éloignerez aujourd'hui même, et vous irez au milieu du monde braver mes dernières malédictions : si, au contraire, il vous reste un peu de compassion pour un pauvre vieillard épuisé par le chagrin, vous reviendrez ici, demain, à la même heure, et je vous ferai savoir ce que j'attends de vous... J'ai besoin de cette journée pour mûrir en moi-même la délibération que je vais prendre.

Le lendemain, à midi, Victor se trouva dans le cabinet du maréchal. Ce dernier lui lut un

mémoire où se trouvaient rapportées ses dernières volontés. Il mit encore certains papiers en ordre, resta quelques instans dans le recueillement, et comme perdu dans ses idées. Il releva brusquement la tête :

— Vous voici, monsieur, dit-il à Victor, c'est plus que je n'osais attendre : écoutez donc ce que j'ai décidé et ce que je vous propose... Un duel, à trois pas de distance, aujourd'hui même, ou demain matin, si bon vous semble... Si vous l'acceptez, je cesserai de vous maudire, et ne dirai plus que vous manquez de cœur ; je ne vous aimerai pas, car je ne pourrai jamais me défendre contre vous d'une aversion secrète ; mais du moins je serai vengé, et vous aurez satisfait le dernier sentiment qui m'ait fait supporter les peines dont vous avez été témoin...

Victor se leva précipitamment :

— Ah ! vous êtes implacable, monsieur, mon sang, ma vie vous appartiennent, mais songez-vous qu'un pareil combat serait un crime !

— Je ne vois que mes douleurs, et le seul soulagement que je puisse attendre... Eh ! n'ai-je pas le droit de disposer comme bon me semble d'un vain reste d'énergie que le sort m'a laissé ?... Vous refusez, monsieur, vous refusez, ah ! je l'avais deviné, vous aimez mieux voir se prolonger mes souffrances...

Victor se retourna vers la fenêtre pour cacher les larmes qui inondaient son visage. Il restait confondu de tant d'insensibilité.

— Ah ! que vous ai-je fait, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots, que vous ai-je fait pour me traiter ainsi ?...

Le maréchal ne put retenir un geste de surprise. Comment concilier cette marque de sensibilité avec tant d'inclinations vicieuses ? Il sentit un moment son courage ébranlé, mais il maudit aussitôt sa faiblesse :

— Voulez-vous tout savoir, reprit-il, connaître à fond la haine que je vous porte ?..... Mais pour cela, il faudrait remonter bien haut, vous retracer l'histoire de mes sentimens, de mes chagrins, de ma vie tout entière. Vous

m'avez vu, d'ailleurs, vous me connaissez, vous savez ce qui se passe en moi. En m'enlevant mon fils, vous m'avez jeté dans les plus déplorables égaremens. La vieillesse n'a véritablement commencé pour moi qu'à dater de cette mort : quand mon fils vivait, j'étais fort et robuste encore... Mon fils a disparu, et tout-à-coup, ma taille s'est courbée, mes traits se sont flétris, j'ai senti s'épaissir comme un nuage autour de mes idées... Ce que vous avez fait, monsieur, ah! vous êtes la cause de mes plus cruels désastres!... J'avais, je vous le dis tout bas, une préférence marquée pour ce fils; c'est une faute dont je m'accuse. Comme un vieil enfant, il me guidait... Quand il n'a plus été près de moi, le désordre s'est mis aussitôt dans mes affaires; je ne sais comment mes dépenses ont excédé mes revenus; c'étaient chaque jour de nouvelles plaintes, des embarras inconnus pour moi... Et ma tête, ma raison que j'ai senti m'abandonner au milieu de tout cela, moi qui me suis vu battre par le souffle de tant d'événemens, moi que la raison et ma

jugement sain guidaient seuls autrefois!... Je suis devenu, depuis la mort de mon fils, superstitieux, visionnaire; je le dis à ma honte, j'ai fini par croire à l'astrologie, à des influences occultes et mystérieuses. J'ai perdu toute ma dignité, j'ai permis à de méprisables charlatans de s'introduire dans ma maison... Il en est un surtout qui m'a dominé, qui me gouverne encore maintenant à l'aide de ses prédictions. C'est le plus adroit de tous; car il me parle de mon fils, ne cesse de me promettre son retour, de m'affirmer (et cela d'après des signes certains,) que Charles vit encore, qu'il voyage en Orient, qu'il en a la preuve... Longtemps, hélas! je l'ai cru, parfois même je le crois encore... Et voici comment je suis devenu son jouet; il me trompe, me dépouille, je le sens, et cependant, je reviens sans cesse à lui. Ses prophéties de malheur sont pour moi comme des chimères consolantes dont se berce ma douleur!... Et ma fille, ah! voyez-la épuisée à vingt ans, pauvre être que le chagrin consume!..... C'est une belle fleur dont vous

avez coupé la racine : autrefois, je l'ai vue aimante, heureuse, et plus belle que le jour. Elle m'accordait alors toute sa tendresse, ne vivait que pour moi... J'ai cherché à lui cacher mes larmes; mais elle a tout deviné, tout pressenti, et son cœur s'est desséché..... C'est alors que nous avons commencé à nous diviser; elle s'est jetée dans la dévotion, et m'a fermé son cœur, et je n'ai plus eu près de moi qu'une étrangère; elle me fuyait parce qu'elle craignait d'augmenter mes peines; moi, je la fuyais aussi... Vous voyez bien, monsieur, que grâce à vous, j'ai tout perdu; j'étais en droit de vous demander votre vie et de vous offrir la mienne... Quoiqu'on en dise, on peut réparer certains affronts, il n'est pas ici-bas de mal qui n'ait son remède; mais pour cela, il faut un cœur ferme et résolu, et j'ai vainement compté sur le vôtre... Allez, monsieur, allez, croyez que, tôt ou tard, l'effet de mes malédictions vous atteindra : je vous prédis une vieillesse telle que la mienne, malheureuse, insultée; des amis sans cœur, des enfans ingrats;

autour de vous la calomnie, l'imposture à votre porte, un torrent de maux roulant sans cesse sur vous et les vôtres..... Plaignez-vous, invoquez le ciel en voyant les orages et les tempêtes de l'enfer amoncelés sur vous... Ou plutôt, non, ne vous plaignez pas, n'accusez ni le ciel, ni le destin, inclinez-vous alors devant le génie du mal lorsqu'il agitera sa faux sur votre tête, n'invoquez que lui, et souvenez-vous seulement de celui qui vous aura maudit...

Tandis que le maréchal parlait, le ciel s'était chargé de nuages épais, des éclairs fréquens et continus éclairaient le jardin, le tonnerre grondait avec violence et tout annonçait un orage. Bientôt, la pluie tomba par torrens; en moins d'un instant, le jardin fut inondé. Les deux interlocuteurs gardèrent le silence, obéissant à une sorte de stupeur mystérieuse, effet de l'orage, et à laquelle les animaux eux-mêmes obéissent.

Le maréchal contemplait avec une joie sauvage cette scène de désastre, qui s'accordait si bien avec les dispositions de son âme.

Le silence durait déjà depuis quelques minutes. Victor continuait à se tenir debout, appuyé contre la fenêtre. Le maréchal, surpris de son immobilité, s'approcha de lui et ne put retenir un mouvement d'effroi en remarquant que les traits de Victor étaient décomposés, et avaient pris pendant cet entretien une teinte livide et plombée particulière aux cadavres. Le maréchal lui prit la main, elle était raide et couverte d'une sueur froide. Au même instant, il tomba à la renverse sur le plancher, comme un homme frappé d'une commotion subite.

Cet évanouissement n'ôta cependant pas tout-à-coup à Victor la faculté de voir et d'entendre ce qui se faisait autour de lui. Il recouvra momentanément l'usage de ses sens. Il vit, comme à travers un nuage, le maréchal agiter les sonnettes de l'appartement, puis se désespérer, en se rappelant qu'il venait de donner congé ce jour-là même à tous ses domestiques. Alors, une femme s'était précipitée dans l'appartement :

— Mon oncle, disait-elle, au nom du ciel! ne le tuez pas!...

— Éloignez-vous, évitez ma présence..... Vous êtes la cause de tout cela!

— Mon oncle, épargnez-moi, je mourrai avant qu'il soit peu de temps, je ne survivrai pas aux soupçons cruels dont vous et ma cousine n'avez pas craint de m'accabler...

La voix du maréchal avait continué à gronder, mais avec moins de violence, et s'était confondue avec les derniers coups de tonnerre qui s'éloignaient par degrés. Le reste avait été perdu pour Victor. Ses yeux s'étaient un moment entr'ouverts, puis, refermés presque aussitôt. Il resta un jour entier sans mouvement, presque sans pouls, ne donnant qu'à de longs intervalles quelques signes de vie.

Quand il revint à lui, il se trouva seul dans une chambre plus commode et mieux ornée que celle qu'il occupait autrefois. Il reconnut alors l'abbé Gravaux, qui répondit à ses questions avec bonté, et lui assura que le maréchal paraissait moins irrité contre lui. Ce n'était là

qu'une vaine assurance inventée par l'abbé pour calmer les sens du malade.

L'évanouissement de Victor n'était que le prélude d'une maladie grave et lente qui se déclara bientôt. Le médecin annonça que, sous peine de mettre sa vie en danger, on ne pouvait le transporter hors de l'hôtel. Pendant près de quinze jours, il resta entre la vie et la mort.

Dans son délire, il ne cessait de prononcer le nom du maréchal et celui de sa fille. Il voyait venir alternativement dans la chambre où il languissait, tantôt l'abbé Gravaux, tantôt le général Durochard. Ils l'exhortaient à la patience, à la résignation. Mais quand Victor prononçait le nom du maréchal et demandait à le voir, il remarquait qu'aussitôt leur visage devenait sombre et triste.

« Pourquoi m'avoir accablé de soins inutiles? s'écriait-il au milieu de ses transports. Cette mort qui s'emparait de moi était un bienfait du ciel... Est-ce donc pour me faire souffrir encore que vous m'avez rendu à la vie?... »

Malgré sa faiblesse, il insistait pour quitter la maison du maréchal à l'instant même. Il lui semblait trop pénible de rester plus longtemps chez un homme qui le haïssait avec tant de persévérance. Il venait de quitter le lit pour la première fois : placé à ses côtés, le médecin interrogeait son pouls avec inquiétude, et cherchait, à l'aide de paroles consolantes, à ramener un peu de vie et d'ardeur dans ses yeux éteints. Deux hommes d'un âge mûr furent introduits près de lui. Victor alors sourit en reconnaissant en eux deux anciens amis de son tuteur, qui étaient aussi les siens.

Une lettre du maréchal leur avait fait connaître l'état désespéré où il se trouvait. L'abbé Gravaux fit un signe au médecin, qui engagea les assistans à se retirer ; le malade étant trop faible pour soutenir un entretien prolongé. Victor dit adieu à tous ceux qui l'entouraient : il prononça quelques mots d'une voix faible et dit qu'il sentait bien n'avoir plus que peu de temps à vivre. La consternation était peinte sur le visage des deux étrangers. L'abbé Gra

vaux soupira, et maudit le sort qui avait persécuté et jeté dans tant de routes contraires un cœur capable de sentimens si généreux.

Tout-à-coup, la porte de la chambre s'ouvrit; et chacun fit un mouvement en voyant paraître le maréchal. Son front paraissait plus sombre encore que de coutume. Un murmure désapprobateur parcourut aussitôt le petit cercle qui entourait Victor : il semblait que le maréchal voulût poursuivre sa victime jusqu'à son lit de mort.

Il s'avança avec une lenteur majestueuse vers le fauteuil occupé par Victor. On s'attendait à lui entendre prononcer quelques nouvelles malédictions; et déjà, le général Durochard s'apprêtait à s'interposer entre le malade et lui. Mais on vit tout-à-coup la figure du maréchal s'éclaircir; ses traits prirent une expression de douceur inaccoutumée ; il dit en tendant la main à Victor :

— Et moi, aurais-je aussi le droit de vous dire adieu ?..

Victor éperdu, accablé de surprise et d'é-

motion, ne put croire que ce fut bien à lui que le maréchal s'adressât. Il se leva en chancelant, et voulut balbutier quelques mots de reconnaissance; mais un seul regard du maréchal suffit pour le calmer. Son cœur saignait encore, cependant, à la vue de l'homme qui l'avait si profondément blessé. Mais le maréchal lui ayant tendu les bras d'un air d'effusion, il ne put s'empêcher de s'y précipiter :

— Pardonnez-moi, s'écria le maréchal d'une voix étouffée, je vous ai méconnu, et j'ai fait peser sur vous seul mes tourmens et mes chagrins : oublions le passé, je vous connais enfin, et que la plus franche amitié nous aide à supporter les torts que nous avons eus l'un envers l'autre...

Les assistans se retirèrent d'un commun accord et les laissèrent seuls. Lorsqu'après une longue animosité, deux hommes consentent à se réconcilier, il semble qu'il y ait dans le fait seul de ce rapprochement une sorte de bien-être mystérieux qu'on aime à goûter sans partage. Après quelques entrevues consacrées aux

plus sincères épanchemens, Victor commençant à entrer en convalescence, le maréchal n'hésita plus alors à le traiter avec la même amitié qu'autrefois. Un jour, après un de ces entretiens où leurs deux cœurs venaient de s'épancher l'un dans l'autre, la figure du maréchal prit tout-à-coup un caractère de gravité singulière. Il saisit la main de Victor et lui dit :

— Je sais, mon ami, que vous aimez tendrement ma fille, mais est-il vrai que vous ne lui ayez donné aucun sujet d'offense?... Elle refuse de vous revoir malgré toutes mes instances, et me prie même de ne pas prononcer votre nom devant elle...

Victor regarda le maréchal d'un air assuré, et lui jura qu'il n'était jamais sorti envers elle des bornes du respect. Le maréchal reprit :

— Et croyez-vous que mon fils soit réellement mort?...

Victor se sentit profondément touché de cette question imprévue. C'était la première fois que le maréchal se décidait à pronon-

cer directement le nom de Charles :

— En vérité, dit-il, plus je réfléchis, plus je songe à me rappeler les circonstances de ce funeste combat, et moins je puis me figurer que Charles ait véritablement succombé comme nous l'avons cru... Je vois encore cette fatale rencontre, je le vois au moment où je l'ai frappé, il me regardait, me parlait; il est vrai qu'il chancelait, mais il a eu pourtant la force de marcher jusqu'à sa voiture...

— N'est-il pas vrai, s'écria le maréchal avec vivacité, qu'il s'est traîné jusqu'à sa voiture?.. Par une circonstance singulière, ses deux témoins sont partis pour l'Afrique le lendemain même de l'affaire. En partant, l'un d'eux m'écrivit que mon fils s'était battu et avait été blessé grièvement, mais sans ajouter d'autres détails. C'est moi qui depuis, ne le voyant pas reparaître, et après de vaines et infructueuses recherches, ai dû supposer qu'il n'existait plus; mais je n'ai pas de preuves certaines de cela, je n'ai eu que des pressentimens, des craintes...... Et si effectivement il eût quitté la

France après ce duel, par des motifs que je ne puis prévoir...

— Non, il n'est pas mort, reprit Victor avec exaltation, dernièrement encore, un homme arrivé de l'Inde, m'a assuré avoir rencontré un Français nommé Charles Mercet, et qu'il m'a dépeint comme étant celui que nous pleurons... Un homme éloigné de l'Europe par une peine de cœur...

— Non, il n'est pas mort, ajouta le maréchal dont les yeux étincelèrent d'une joie soudaine, et ce rapport s'accorderait précisément avec les prédictions de *Bienvenu*, qui ne cesse de me répéter depuis un an que mon fils voyage dans l'Inde, qu'il y est retenu par un motif secret, qu'il reviendra...

— Il n'est pas mort, n'en doutons pas, s'écria Victor qui était au moins aussi superstitieux que le maréchal; que mes forces reviennent, que j'emporte votre bénédiction, et je pars, je parcours, s'il le faut, le monde entier, je vous le ramène, je vous le rends...

Le maréchal ne lui donna pas le temps d'achever :

— Tu seras donc, mon fils aussi, s'écria-t-il en le pressant dans ses bras, tu seras mon sauveur et mon soutien, et je ne mourrai pas sans vous avoir embrassés tous les deux à la fois.

Victor, tout faible qu'il était, adopta avec transport ce projet de voyage, qu'il regardait comme le digne couronnement de sa vie romanesque. Mais cet éclair fugitif ne fit que passer dans l'esprit du maréchal. Dès le lendemain, il retomba dans sa langueur, et comprenant l'inutilité d'une pareille recherche, il fit tous ses efforts pour détourner Victor de son projet.

XI.

Victor était trop impétueux dans ses desseins pour ne pas donner suite à une résolution une fois arrêtée en lui même. Il convint de partir quinze jours après sa réconciliation avec le maréchal. L'espoir de ramener Charles près de son père avait fini par prendre dans son esprit une certaine consistance. Puis, après tant de traverses et de chagrins, cette absence devait contribuer à calmer ses blessures.

Pour goûter un bonheur trop long temps attendu, une halte est par fois nécessaire; on ne peut passer brusquement d'un excès de souffrance à un bien-être complet. Les longs voyages produisent dans un cœur malade cette égalité salutaire. Sans anéantir précisément la sensibilité, ils l'amortissent, la modèrent, en émoussent les parties les plus vives et la forcent à rentrer insensiblement dans de justes mesures.

Le maréchal employa vainement les instances et les supplications auprès d'Adrienne pour l'engager à revoir Victor une fois au moins avant son départ. Celui-ci lui écrivit même pour lui peindre dans les termes les plus tendres l'espoir qui le portait à entreprendre ce voyage aventureux. Il n'en obtint que le plus froid silence. Le maréchal ne laissa pas de prodiguer à sa fille les preuves de sa tendresse.

« Laissez passer l'orage, disait-il à Victor; vous la retrouverez bientôt adoucie, calmée, car elle sait que votre récompense ne peut être que dans son propre cœur. »

Le maréchal voyait Adrienne tous les jours et ne cessait de lui parler de Victor, qu'il n'appelait plus que son second fils. Mais cette âme fière, s'étant senti blessée une fois dans sa dignité, ne devait plus revenir d'un premier mouvement de honte; le maréchal la quittait le cœur navré, déplorant les défauts d'un cœur parfois si semblable au sien. Il n'osait plus épancher son chagrin dans le sein de Victor, craignant de détruire un reste d'espoir qui le soutenait encore.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi en vaines tentatives près de celle qui pouvait seule adoucir les derniers momens d'une longue séparation. Bientôt, le maréchal fut la seule personne qu'Adrienne consentit à recevoir. On la vit quelque fois se mettre à sa fenêtre, qui donnait sur le jardin, elle avait repris les habits de couleur sombre qu'elle portait en revenant du couvent.

La veille du départ de Victor, le maréchal rassembla à dîner chez lui ses plus intimes amis, qui tous étaient instruits du pèlerinage

qu'allait entreprendre ce jeune homme, modèle de grandeur d'âme et d'amour.

Au moment de se mettre à table, on remarqua une sorte d'inquiétude parmi les convives. On vit entrer par la porte du fond le général Durochard et l'abbé Gravaux; ils descendaient de chez Adrienne pour l'engager à venir au moins recevoir les adieux de celui qui allait mettre le comble à tous ses généreux sacrifices.

En entrant, ils firent un signe de tête aux gens qui se trouvaient près de la porte; la consternation se répandit dans l'assemblée. Madame Bentley elle-même, et son neveu bien qu'affaibli par la maladie, n'avaient pas hésité à se rendre à l'invitation du maréchal.

Cependant, tout espoir n'était pas perdu. Quelqu'un assura que le maréchal venait de se rendre près de sa fille pour la décider à descendre, ne fut-ce que pour quelques instans. A cette nouvelle, Victor montra la plus grande agitation; il s'élança vers la porte en s'écriant :

— Non, je ne veux pas qu'on la contraigne...

je m'y oppose; c'est moi-même qui m'oppose à ce qu'elle paraisse... Ce départ est l'effet de ma seule volonté...

On empêcha qu'il ne suivît le maréchal; on craignait qu'il ne s'élevât quelque scène de violence. Vers les six heures, on vit reparaître le maréchal; son visage sombre, sa voix rauque et saccadée, montraient assez qu'il venait de soutenir un choc violent. Adrienne était demeurée inflexible.

Les convives ne purent cacher leur surprise et leurs regrets. Chacun parlait bas et d'un air contraint. Victor fut le seul peut-être qui conservât quelque tranquillité d'esprit et sut cacher sa douleur.

Il partit le lendemain avant le jour et sans prendre congé du maréchal; il évitait ainsi des adieux déchirans. Le maréchal, trouvant sa chambre déserte, ne put retenir un torrent de larmes. Il semblait qu'il eût perdu son second fils. Il maudit le sort, qui ne lui avait pas permis de le presser dans ses bras une dernière fois. Sa fille ne le quitta pas pen-

dant plusieurs jours; elle le voyait seul, privé de son dernier ami, et craignait que sa raison ne l'abandonnât entièrement.

Constaterons-nous maintenant l'étrange changement qui se fit dans le cœur d'Adrienne dès que Victor se fut éloigné d'elle? Les gens qui ne voient qu'une seule face d'un sentiment n'ont pas manqué sans doute d'accuser déjà ce caractère d'impardonnable contradiction. Mais vouloir être vrai pour tout le monde, c'est risquer de ne l'être pour personne.

Nous dirons donc, avec la sincérité que nous avons cherché à montrer dans tout le cours de ce récit, qu'à dater du départ de Victor, Adrienne (caractère incompréhensible en apparence, mais bien logique pour quiconque est au fait des bigarrures du cœur) s'abandonna sans réserve à une tendresse qui, sans disparaitre entièrement, n'avait fait que se réfugier pour quelque temps dans les plus secrets replis de son âme. Dès que Victor ne fut plus là pour la contraindre, elle se mit à l'aimer plus

passionnément que jamais. Cette âme pudique s'était d'abord effarouchée de la réalité et avait fui devant sa propre inclination, comme une prunelle timide encore, sortie tout nouvellement d'un état de cécité qui craint de s'exposer au vif éclat du jour.

L'image de Victor se peignit donc en elle sous les couleurs les plus tendres. Charles n'eut plus que la seconde place en elle même, ou plutôt ces deux sentimens se confondirent dans un seul et régnèrent conjointement dans un cœur trop beau pour être rempli par l'égoïsme d'une seule tendresse.

La première lettre de Victor fut une fête chez le maréchal. Elle était datée de Brest, où il allait s'embarquer sur une frégate qui allait appareiller pour le Cap deux jours après. Il écrivait avec l'abandon et la confiance d'un fils pour son père. Adrienne voulut que la lettre de Victor lui fût remise; elle se mit à la relire sans cesse. Tout ce qui lui avait appartenu lui était devenu cher.

Elle tombait dans la tristesse à l'heure où il

venait autrefois chez elle recevoir ses ordres avec tant de docilité. Et puis, tant de larmes versées, tant de regrets, un cœur si noble, une épreuve si belle! Alors, Victor fut véritablement aimé, et de l'amour le plus vif, peut-être, que le cœur d'une femme puisse contenir. Mais, disons-le, cet amour parfait, qui n'existe pas ici bas, n'avait pu être acheté, peut-être, que par la plus douloureuse absence.

Victor écrivit successivement de Rio-Janeiro, de l'Ile Bourbon, puis de l'Inde, où il annonça qu'il espérait voir bientôt se réaliser l'espoir qui l'avait conduit à entreprendre ce voyage. Un français du nom de *Mercet* avait en effet voyagé dans l'Inde quelque temps avant lui, et tout lui faisait croire qu'il serait bientôt sur ses traces.

Une dernière lettre, datée de Cachemire, annonçait que ses vœux étaient enfin sur le point de s'accomplir. Il allait revoir Charles Mercet; il n'était plus séparé de lui que par un jour ou deux de marche; il avait reçu une

lettre signée de sa main, et le lendemain ou le surlendemain il comptait l'embrasser et regagner en toute hâte l'Europe avec lui. Cette lettre mit le comble à la joie d'Adrienne. Elle n'avait cessé d'adresser des lettres à Victor dans toutes les villes où il avait annoncé devoir séjourner quelque temps.

« Reviens, reviens, lui écrivait-elle dans son exaltation; mon époux, mon bien aimé, je n'aurai plus de secrets pour toi; mon amour, ma vie t'appartiennent; tu m'as conquise par la grandeur de tes sentimens. Autrefois, je me défiais de ta tendresse, j'écoutais de vains scrupules qui me séparaient de toi; à présent, je reconnais combien ton cœur est supérieur au mien; je n'ai rien fait pour être aimée de toi, et cependant je sais que je possède tout ton amour. Tu m'écris que tu m'as pardonné mes faiblesses et mes injustices; c'est donc en vain que je t'ai méconnu, que j'ai payé la plus pure des affections par l'ingratitude; je t'ai retrouvé, tu m'as obéi même dans mes égaremens, et main-

tenant j'ai le droit d'invoquer le passé pour te rappeler à moi. C'est à ton repos, à ton bonheur que seront consacrés désormais les instans de toute ma vie.

» Reviens donc ; il n'y a pas de jours où je ne prie le ciel de hâter ton retour. Je passe toutes mes soirées auprès de mon père ; nous parlons de Charles et de toi ; tout ici a rapport à vous ; vos pensées, votre souvenir sont partout.

» Je suis encore bien souffrante et bien faible, mais le reste de forces que je conserverai sera pour t'aimer. Si je suis languissante, c'est d'attente et de regrets de t'avoir laissé partir... Mais un jour effacera les traces de ce que j'aurai souffert : ton retour me rendra la vie !... »

Victor reçut cette lettre à un moment où l'isolement, les souvenirs de l'Europe et les efforts d'une recherche pénible commençaient à ébranler son courage. Dès lors, il se sentit animé d'une ardeur nouvelle ; les fatigues, les courses ne lui coutèrent plus pour arriver à

son but. De son côté, le maréchal, qui semblait rajeuni par l'activité que lui communiquaient les lettres et les détails du voyage de Victor, avait calculé qu'avant quatre mois il embrasserait les deux voyageurs.

Adrienne employa ce temps à tromper son inquiétude par les soins d'une tendresse ingénieuse. Parfois, elle faisait acheter une provision de fleurs et ornait de guirlandes les principales pièces de la maison, comme pour fêter d'avance le jour de leur arrivée. Grâce à elle, tout prenait un air de bonheur autour du maréchal. Les draperies étaient changées; des ornemens frais et nouveaux remplaçaient les plus anciens meubles. L'amour donnait à chaque objet un charme particulier.

Cependant, le maréchal commençait à s'inquiéter du temps que Victor mettait à répondre à sa dernière lettre. Tous les jours, armé d'une longue vue, il passait quelques heures sur une petite terrasse qui donnait sur une rue détournée. Il formait déjà des soupçons; la tristesse l'abattait de nouveau. Un jour, ce-

pendant, il reçut une lettre datée de Bombay. Son cœur battit de la joie la plus vive :

— Ma fille, ma fille, s'écria-t-il; une lettre, une lettre!...

Le maréchal était convenu avec Adrienne de ne jamais décacheter une lettre de Victor qu'en sa présence. L'abbé Gravaux, Philip Berwick, madame Bentley, Durochard, tous ces excellens amis se trouvaient alors chez le maréchal. On fit cercle autour de lui pour en connaitre le contenu. Le maréchal lut ce qui suit :

Bombay, le... octobre 18...

« Monsieur,

» Je ne suis pour vous qu'un étranger, et c'est avec un profond sentiment de douleur que je me trouve appelé à vous faire connaitre la mort de votre ami, Victor de Chélan, que nous avons eu le malheur de perdre ces jours derniers. Avant de mourir il nous a confié ses

secrets, l'intérêt particulier qui l'avait attiré dans l'Inde et tout ce qui se rapportait à vous. Les derniers mots qu'il nous adressait à son lit de mort étaient pour nous prier de vous transmettre ses volontés dernières par la voie la plus prompte et la plus sûre.

» C'est en vain, monsieur, qu'il espérait rejoindre le colonel Charles Mercet, votre fils. Il a bientôt acquis la certitude qu'il était depuis quelque temps la dupe d'un imposteur, qui, ayant eu connaissance du but de son voyage, correspondait avec lui et espérait profiter d'une conformité d'âge et de figure. M. de Chélan est arrivé chez moi le 27; il venait de l'île Salsette, déjà atteint d'une maladie de cœur qui ne fit qu'empirer dès qu'il eut acquis la triste certitude que votre fils n'existait plus. Pendant tout le cours de sa maladie, ses idées sont restées parfaitement claires et lucides. Le docteur M..... L....., qui le soignait, a été frappé de sa résignation. Votre nom, monsieur, et celui de votre fille, ont été sans cesse présens à sa pensée, même au milieu de ses

plus violentes douleurs. Son testament et les autres manuscrits qui vous parviendront bientôt, vous informeront de l'usage auquel il destine le peu d'argent qu'il a laissé en France.

» M. de Chélan est mort le 7 septembre. Il avait eu la veille plusieurs attaques de vomissemens. Il conservait cependant toujours assez de raison pour remercier le docteur M..... L..... des secours et des soins empressés qu'il n'avait cessé de lui prodiguer. A trois heures de l'après-midi, il s'entretenait paisiblement avec nous; les expressions de l'amour le plus tendre s'échappaient par intervalle de ses lèvres. Il nous peignait le bonheur qui l'attendait en France si jamais il revenait à la santé. Il paraissait craindre par momens de perdre votre tendresse, et s'accusait de n'avoir rempli que la moitié de sa mission. A quatre heures, les vomissemens recommencèrent, et à cinq, il n'était plus.

» Ma maison tout entière a retenti aussitôt de cris et de gémissemens; il semblait que chacun de nous eût perdu un des siens. La

douceur et la distinction de ses manières, l'histoire si romanesque de sa vie et de ses malheurs, lui avaient depuis long temps attiré notre estime et notre confiance. Il a été enterré le lendemain, et plusieurs membres du gouvernement, qui avaient appris comme nous à l'aimer et à l'estimer, ont assisté à son convoi. Conformément à ses dernières volontés, je lui ai fait faire un tombeau fort simple, avec l'inscription suivante :

» Victor de Chélan, né en France, le..... 18.., est mort à Bombay, le..... après avoir voyagé un an dans l'Inde. »

» J'ai l'honneur d'être, monsieur le maréchal, etc.....

FRANCIS WALTON. »



L'auteur aimerait à pouvoir regarder cette histoire comme conclue, ainsi et à abandonner aux conjectures du lecteur le peu de faits qui se rattachent aux autres personnages. Il n'est malheureusement que trop vrai que tout récit est, de sa nature, tronqué et incomplet vers sa fin. Depuis qu'on raconte, ou qu'on essaie de raconter, quel dénouement n'a-t-on pas blâmé ! Dire qu'une histoire se termine mal, c'est avouer, le plus souvent, qu'on

est fâché de la voir se terminer. Un de nos amis nous proposait un jour un excellent moyen d'éviter cette déception qui attend nécessairement le lecteur à la dernière page d'un récit, c'est de ne pas aller jusque-là. Il a jeté lui-même bien des tomes quatrièmes de romans dans le canal de Milan.

Les événemens dont le cours nous attache le plus ont infailliblement une conclusion vulgaire. Un ouragan en mer se termine parce que le vent ne souffle plus, un incendie parce que les flammes n'ont plus d'aliment ; je défie au plus grand génie du monde de trouver à ces deux scènes un plus naturel dénouement que celui-là. Il y a donc deux manières, suivant nous, de terminer une succession de faits et de sentimens.

La première consiste à interrompre brusquement la narration en laissant la propre invention du lecteur se débattre comme elle peut au milieu des événemens suspendus. L'autre consiste au contraire à suivre jusqu'au bout le fil des choses, à escorter les principaux person-

nages jusqu'à leur tombe, ou du moins, jusqu'à ce qu'ils aient changé de destinée.

Nous aurons, quant à nous, l'ambition, ou, si l'on veut, la modestie de chercher à satisfaire ces deux classes de lecteurs.

Nous prierons donc les premiers de vouloir bien s'arrêter à la lettre rapportée ci-dessus, et de ne pas aller plus loin... Pour les autres, nous dirons en peu de mots que la lettre du négociant de Bombay, qui annonçait la mort de Victor, acheva le maréchal. Il mourut peu de temps après avoir reçu cette lettre. Son nom fut révéré, mais les dettes qu'il laissait après lui nuisirent un peu à sa mémoire. Les amis qui se réunissaient autrefois autour de lui se trouvèrent dispersés lorsqu'ils l'eurent perdu. Mais la mort du maréchal fut surtout une perte irréparable pour les pauvres gens qu'il avait si noblement secourus.

Sa fille se retira au couvent de Sainte-Marie-Église, où elle se fit remarquer par une piété remplie de tolérance. Les pauvres la respectaient presque comme une sainte. Elle eut

même la gloire de rendre au monde et à leur famille plusieurs jeunes filles qu'un zèle mal entendu et de pernicieux conseils avaient engagées à faire profession.

Philip Berwick, depuis son retour en Angleterre, n'avait cessé d'entretenir avec Adrienne un commerce de lettres fort assidu. Il se retira en Écosse, où il mourut bientôt des suites de la maladie qui s'était déclarée en lui lors de son séjour à Paris. Il consacra une partie de son immense fortune et de celle que lui avait laissée M. Carwal, à payer les dettes du maréchal. Il légua l'autre au couvent de Sainte-Marie-Église. La plus faible part revint à des collatéraux fort éloignés.

De cette famille du maréchal, autrefois si florissante et maintenant dispersée, il ne restait bientôt plus qu'un dernier rejeton que le plus mystérieux oubli semblait envelopper. On sut seulement, plusieurs années après la mort du maréchal, qu'à une certaine époque, une femme en deuil, accompagnée d'un seul domestique, s'était embarquée à bord du

brick le *Nessus*, qui faisait route vers le Brésil.

Cette femme paraissait fort timide, et ne parlait à personne. Elle sortait à peine de sa chambre. On la nommait madame Delmar. Malgré sa pâleur et les marques de petite-vérole qui la défiguraient, les lieutenans ne laissaient pas de la trouver charmante et de lui lancer de très vives œillades, lorsqu'elle venait par hasard se promener sur le pont.

Elle mourut pendant la traversée, peu de temps avant d'arriver à Sainte-Croix de Ténériffe. On sut alors par un billet qu'on trouva dans son sein, qu'elle ne s'appelait pas madame Delmar. Elle priait instamment ceux qui viendraient à découvrir son vrai nom de ne point le révéler, et de respecter ce secret, sous peine de trahir sa dernière volonté.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE DES ROUÉS DE PARIS.

Imp. Pollet, Soupe et Guillois, r. St-Denis, 380. — Maulet









